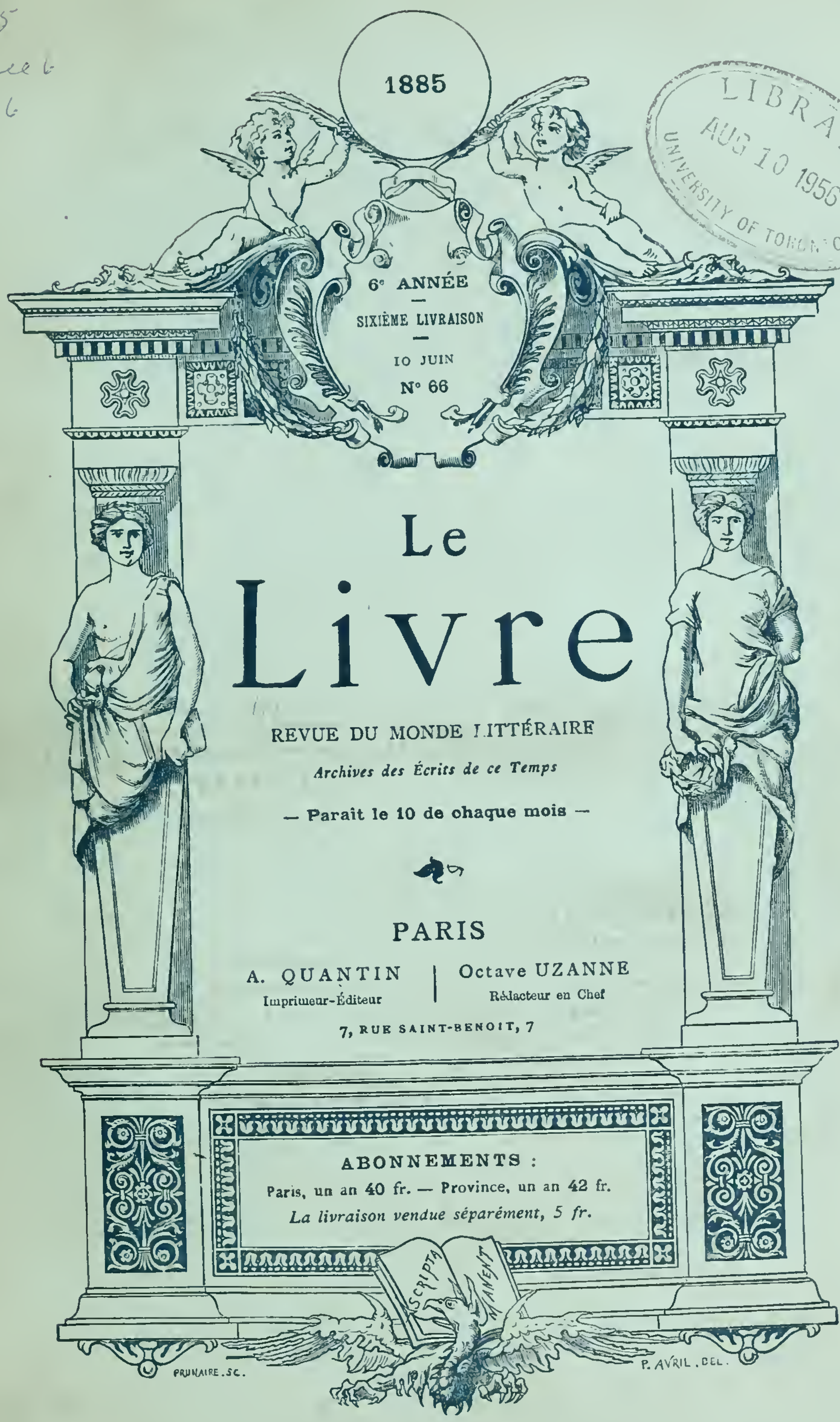


Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Parait le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

Librairie E. DENTU, éditeur, Palais-Royal, Paris

LES ESTAMPES

DU XVIIIE SIÈCLE

GUIDE-MANUEL DE L'AMATEUR

PAR

GUSTAVE BOURCARD

Avec une préface de PAUL EUDEL

Un beau volume in-8° raisin vergé, d'environ 600 pages. Prix.................. 25 fr.

Ce curieux ouvrage, fruit de recherches patientes faites avec le plus grand soin, vient très à propos combler une lacune importante, et est destiné à rendre le plus grand service aux amateurs d'estampes et aux collectionneurs, aujourd'hui si nombreux. Rien n'a été négligé pour que ce beau livre, très complet, donne pleine satisfaction aux connaisseurs en tous genres. Il contient :

Toutes les pièces capitales et populaires ;

Leurs groupements par suites et pendants : leurs formats ;

Description d'états et remarques inédites pour quelques grandes pièces capitales ;

Dates de naissance et de mort des peintres et dessinateurs :

Prix des estampes en ventes publiques, depuis ces trente dernières années, époque du renouveau de l'École ;

Deux tables alphabétiques et répertoriales pour faciliter les recherches contenant : l'une, les noms de tous les peintres, dessinateurs et graveurs cités dans l'ouvrage ; l'autre, les titres des estampes, de sorte que, connaissant le nom d'un artiste, on découvrira son œuvre, ou connaissant le nom d'une œuvre, on découvrira son auteur.

Un maître en ce genre, Paul Eudel, qui a lu le livre, a bien voulu dans sa préface l'apprécier en ces termes :

« *Grâce à votre ouvrage, la besogne, si laborieuse jusqu'à ce jour, des amateurs, sera singulièrement facilitée*

« *Ils trouveront rassemblés, condensés, sous une forme commode et raisonnée, les renseignements qu'il leur fallait aller chercher un à un en dépouillant les catalogues des principales ventes (dont quelques-uns, comme ceux des ventes Behague et Malbacher, sont devenus rarissimes et se vendent aujourd'hui vingt et trente francs), en compulsant les nombreux ouvrages écrits sur la matière qui n'embrassent souvent que l'œuvre d'un seul maître ; véritable travail de bénédictin, de nature à décourager les plus ardents.*

« *Désormais rien ne sera plus simple et plus facile que de rassembler, en vous prenant pour guide, une collection complète et irréprochable.* »

Tiré à petit nombre et imprimé avec le plus grand soin, sous les yeux de l'auteur, par un artiste typographe nantais, M. Émile Grimaud, il a sa place dans toutes les bonnes bibliothèques.

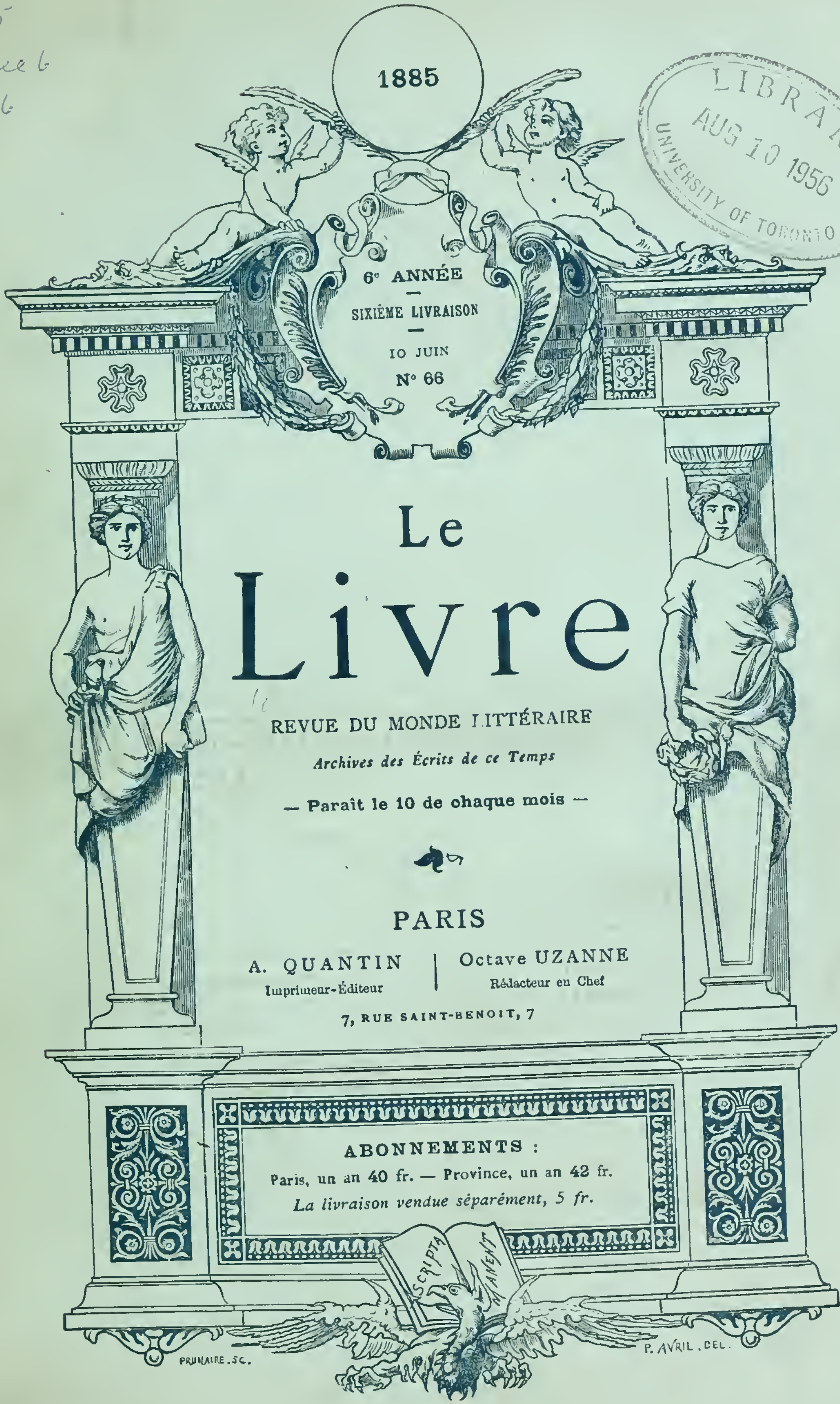
En raison du petit nombre tiré, nous ne saurions trop engager les amateurs à se hâter d'envoyer leur souscription.

Il a été imprimé, en outre, quelques exemplaires sur papier teinté et sur Japon.

L'ouvrage a été imprimé comme suit :

550 exemplaires sur papier vergé à la cuve, numérotés à la presse, au prix de.......... **25 fr.**
25 exemplaires sur papier vélin teinté, numérotés à la presse, au prix de............. **40 fr.**
25 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse, au prix de................. **50 fr.**

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUIN 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Rédacteur-Directeur littéraire.
Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin**, éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.

A VICTOR HUGO



Lorsque le premier Homme, au premier soir du monde,
Vit le Soleil rouler vers la mer, il s'enfuit,
Loin, seul, sous la paix morne et vaste de la nuit,
Croyant que la lumière était morte dans l'onde.

Le jour revint, riant à la terre féconde;
Puis, les races passaient, naissaient, mouraient, sans bruit.
Et voilà dix mille ans que l'Astre tourne et luit,
Versant à tous les cieux sa chaleur toujours blonde !

— Mort immortel, Flambeau du rêve, ô Père, ô Roi !
Tes fils qui t'ont pleuré s'éteindront avant toi :
Ton âme est un soleil qui plane sur nos âmes.

La splendeur de ton nom vibre dans l'univers,
Et jusqu'au seuil des temps, s'enflammant sous tes flammes,
Les cœurs refleuriront aux baisers de tes vers !

Edmond Haraucourt.

VICTOR HUGO EST MORT

« Je vais désencombrer mon siècle, » disait-il;
Et la mort qui semblait devant lui désarmée
En sournoise a soufflé sur cette âme enflammée;
Le génie est parti pour l'éternel exil.

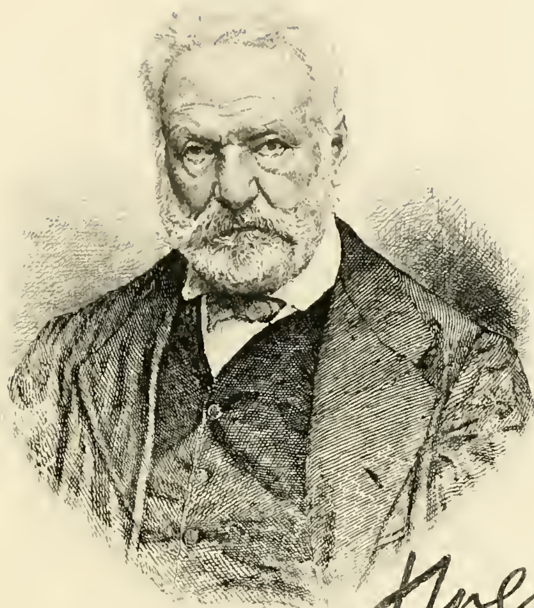
Ainsi qu'un patriarche à la tête blanchie
Il gouvernait un monde, et, vainqueur radieux,
Plus doux en même temps qu'il devenait plus vieux,
Il souriait à tous comme sa poésie.
Dans l'univers entier sa chute a retenti;
L'humanité se sent par son trépas blessée;
Elle avait si longtemps vécu de sa pensée,
Il souffrait tant de maux dont elle avait pâti!

O France, il a chanté ta gloire et ta misère
En des accents si beaux que les peuples lointains
Connaissent par ses vers l'honneur de tes destins!
Il t'a chanté en fils, tu le pleures en mère.

Dans le ciel épuisé, quand un soleil s'éteint,
Ses éléments glacés se perdent aux ténèbres;
Sans nom, sans forme il tombe, et le monde le craint.
Mais le poète mort, hors des voiles funèbres,
S'échappe et resplendit dans le rythme des vers;
Le temps qui l'a tué soudain le ressuscite,
La mémoire a gardé son œuvre et la récite,
La postérité voit ses lauriers toujours verts.

23 mai 1885.

PONTSEVREZ.



Victor Hugo

1802 - 1885



LES GRANDS ÉDITEURS ANGLAIS

I

LE LIVRE POPULAIRE, LE ROMAN, LE LIVRE D'ART



E jour en jour nous pénétrons plus avant dans la connaissance intime de la nation anglaise. Ses mœurs actuelles nous ont été récemment exposées dans les pages tantôt fantaisistes, tantôt violentes de MM. Max O'Rell, Jules Vallès, Hector France et dans les ouvrages plus sérieux de MM. Philippe Daryl et T.-H.-S. Escott. Son art a été étudié par MM. J. Milsand, Th. Thoré, Feuillet de Conches, E. Chesneau; et sa littérature par MM. H. Taine, A. Filon, E. Montégut, E. Hallberg, J. Darmstetter, pour ne citer que les travaux de la dernière heure. Après les historiens qui nous ont familiarisés avec le mouvement des idées en Angleterre, nous voudrions à notre tour toucher — par un petit côté — à la vie littéraire et aux lettres anglaises, montrer non plus les idées elles-mêmes, mais leur véhicule nécessaire, l'homme de qui dépend qu'elles voient la lumière ou soient étouffées, ce tout-puissant autocrate, l'éditeur.

En même temps, nous verrons sans doute comment celui-ci habille les idées, dans cet assemblage de papier imprimé qui compose un volume, et les présente au public. C'est donc très modestement, dans les livres, le contenant qui va nous occuper plutôt que le contenu, et cependant nous ne jurons pas de n'en jamais ouvrir un seul. En traçant la physionomie des grandes librairies an-

glaises, il n'est pas que nous ne rencontrions aussi, chemin faisant, quelques traits de mœurs et quelques physionomies littéraires.

I. — Cassell et Cie.

A l'ombre de Saint-Paul, derrière Newgate, à quatre pas de la Tamise, par le pont de Blackfriars, sur l'emplacement de l'une des quatre portes les plus anciennes de la Cité de Londres, s'ouvre Ludgate Hill et, dans Ludgate Hill, la cour de *la Belle Sauvage :* un nom singulièrement francisé, qu'il soit issu de la légende de Griselda ou qu'il rappelle l'hôtellerie de « la Cloche » (*the Bell*) et quelque bonhomme Savage, son premier hôtelier. La cour, en pente, descend irrégulière, étroite, sombre, enveloppée de hauts bâtiments de brique noircis par cette atmosphère de Londres, qui promène dans l'espace des tonnes de charbon en suspension. La plus grande partie de ces constructions est symétriquement percée de longs alignements de fenêtres, dont la monotonie de prison, de caserne ou d'usine n'est rompue que par la saillie d'une tour carrée, disposée en avant-corps et couronnée en encorbellement, avec de faux airs de mâchicoulis. C'est là le siège d'une des plus grandes fabriques de livres du monde entier. En effet, sur un vaste bandeau régnant dans toute la longueur des édifices, au-dessus du dernier étage, et masquant les toits, on peut lire en lettres de six pieds de haut :

CASSELL AND COMPANY LIMITED

LA BELLE SAUVAGE WORKS

L'histoire de la librairie Cassell est en grande partie l'histoire d'un homme, celle de son fondateur, John Cassell, une de ces vaillantes et nobles figures qui sont destinées, semble-t-il, à grossir et à rajeunir, à l'honneur de ce siècle, la matière de ces livres, comme *Les bons exemples*, *Les merveilles du travail*, que chaque génération en tout pays se plaît à mettre aux mains de l'enfance.

Il y a cinquante ans environ, un ouvrier du comté de Lancastre, menuisier de son état, quittait sa résidence natale pour celle de Londres. Son esprit était occupé de goûts littéraires, son imagination peuplée de projets pour le bien des ouvriers ; il était à ce titre un ardent propagateur des idées de tempérance ; il avait en outre le don de la parole. Déjà en maintes circonstances, dans le Lancashire, il avait mis celui-ci au service de celles-là, et de la sorte s'y était fait connaître. L'espérance de trouver un cercle d'action beaucoup plus étendu n'avait pas peu contribué à l'amener à Londres. Son dévouement, son zèle à répandre les opuscules (*tracts*) spéciaux lui firent promptement de nombreux amis, et bientôt le nom de John Cassell figurait au-dessus de la petite boutique d'une librairie de tempérance.

Mais les bénéfices d'un tel commerce étaient si minimes que Cassell ajouta à la vente des livres celle du thé et du café ; — c'est de là, disons-le incidemment, que date le développement immense que, depuis, a pris le commerce du thé en paquet. — Des milliers de personnes dans tout le royaume apprirent ainsi pour la première fois le nom de Cassell, car il faisait colporter dans les parties

les plus reculées de la province sa double marchandise destinée à réagir simultanément contre l'ivrognerie. Cependant la tentative était prématurée, elle engageait sa responsabilité bien au-dessus de ses forces, il dut renoncer. Mais les hommes qui ont une volonté puissante et une idée accomplissent parfois des choses merveilleuses. Son énergie et sa probité avaient accru le nombre de ses amis, la confiance qu'il leur inspirait était grande ainsi que leur foi en son intelligence; quelques-uns parmi ceux-ci unirent leurs efforts pour le placer à la tête d'une librairie plus importante et ayant un but déterminé. Associé avec MM. Petter et Galpin, imprimeurs, il résolut d'élargir la voie déjà frayée par les deux frères Robert et William Chambers, qui s'y sont fait un nom illustre, et forma le plan d'une série de publications populaires à bon marché. Le principal objet de la maison *Cassell, Petter, Galpin and Company* était donc de concourir à élever la condition sociale des masses. Bien avant que le Parlement songeât à présenter la première loi sur l'éducation du peuple, *Elementary Education Act,* les associés avaient compris que le premier pas à faire dans cette direction était précisément d'instruire le peuple. Ouvrier lui-même, John Cassell, dans sa longue fréquentation des ouvriers, avait pu mesurer les inconvénients de l'ignorance. D'autre part, les classes laborieuses, sachant qu'il leur appartenait, achetaient ses livres de préférence à ceux des diverses maisons et sociétés du même genre. Sa connaissance de leurs goûts réels et de leurs besoins lui était un excellent guide dans le choix de ses publications, et son opinion à ce sujet était toujours adoptée par ses associés, à qui d'ailleurs il abandonnait presque en totalité la conduite des affaires proprement dites.

Sa première étape vers le but qu'il s'était marqué fut la publication en 1850 du *Working Man's Friend* « l'Ami de l'ouvrier », que suivit bientôt *le Popular Educator* où, pour un penny (2 sous) par semaine, on pénétrait pour ainsi dire dans les greniers d'abondance des sciences humaines classées avec un soin méthodique, un ordre et une clarté qui en rendaient l'accès et l'intelligence faciles à tous; tellement que lord Sherbrooke, alors Robert Lowe et chancelier de l'Échiquier, en fit publiquement le plus brillant panégyrique. Le succès dépassa cette fois tout ce que naguère avait pu ambitionner le menuisier du Lancashire, car il fut vendu plus d'un million d'exemplaires de *l'Éducateur populaire.* Les mêmes lecteurs ne firent pas moins bon accueil aux publications suivantes : *Illustrated History of England, Family Bible* (500,000 exemplaires, chacune), *Technical Educator, Illustrated Exhibitor,* au journal hebdomadaire, *Cassell's Family Paper,* remplacé depuis par un magazine mensuel à 70 centimes. Aujourd'hui on vend annuellement à peu près quatre millions de livraisons des trois magazines, *the Quiver, the Family Magazine* et *Little Folks* (*le Carquois, la Famille et le Petit-Monde*, journal d'enfants). Cependant la disparition de l'hebdomadaire à un penny avait laissé un vide regretté; non que la spéculation n'eût tenté de le remplacer, mais elle l'avait fait dans des conditions déplorablement inférieures. Revenant à ses anciennes traditions, la librairie Cassell a fondé récemment *le Journal du Samedi* (*Saturday Journal*).

Pendant les dernières années de sa vie, John Cassell voyagea beaucoup en France, où il était bien connu des éditeurs; il y venait faire provision de clichés, par voie d'échange ou d'achat, pour ses journaux illustrés. En 1859, il visita les États-Unis et, au retour, il publia un livre intitulé *America as it is* (*l'Amérique*

telle qu'elle est) où sont exposées avec une perspicacité quasi prophétique les conditions du conflit alors prochain entre le Nord et le Sud. La traduction en Angleterre de *l'Histoire de Jules César*, de Napoléon III, fut la dernière publication à laquelle il apporta ses soins personnels et son activité. Ce généreux pionnier du relèvement de l'ouvrier ne cessa de poursuivre par la presse et par la parole l'œuvre de sa jeunesse; jusqu'à la fin il paya de sa personne et resta un conférencier populaire, plaidant éloquemment la cause de la tempérance et de l'éducation. — Il n'était pas dans sa destinée de voir les développements prodigieux de la maison qu'il avait fondée; il mourut, en effet, le 2 avril 1865, à la même date que Richard Cobden. La coïncidence a suggéré ce rapprochement entre ces deux amis du peuple, que, tous les deux préoccupés de lui procurer la nourriture à bon marché, l'un le pain du corps, l'autre le pain de l'esprit, ils disparurent le même jour.

A la mort de John Cassell, les travaux de *la Belle Sauvage* (*la Belle Sauvage Works*) occupaient 300 personnes. La raison sociale resta la même jusqu'au printemps 1883. MM. Petter et Galpin cependant brisèrent le cadre très spécial de leurs précédentes publications, mais pour l'agrandir; ils améliorèrent sensiblement comme imprimeurs l'exécution typographique et, comme éditeurs, ils s'attachèrent à produire des livres originaux et illustrés, qui fussent aussi remarquables par l'impression que par la gravure : livres d'art, de voyages, de récréation, d'éducation, etc. Nous reviendrons sur ce sujet. Auparavant je voudrais donner aux lecteurs du *Livre*, que ce chapitre doit particulièrement intéresser, une idée de ce léviathan de la librairie.

Au moins de juin 1883, la société depuis si longtemps connue sous la raison sociale « Cassell, Petter, Galpin and C° » fut convertie en société par actions à responsabilité limitée sous la nouvelle raison sociale « Cassell and C° », au capital de un demi-million de livres (12,500,000 francs). L'objet de la nouvelle société était de pratiquer toutes opérations d'imprimeurs, éditeurs, relieurs, fabricants de papier, libraires et graveurs dans toutes leurs applications. Les départements divers d'une telle usine à papier imprimé doivent être examinés avec attention, car la marche simultanée du très grand nombre de rouages qu'elle met en branle sans frottement aucun porte en soi son enseignement.

La salle de composition occupe l'étage le plus élevé du bâtiment principal et passe pour la plus vaste et la meilleure qu'il y ait au monde. Elle est partagée en deux divisions, courant parallèlement dans toute la longueur de l'édifice, et en sections consacrées exclusivement à un genre propre de travail : l'une à la « conscience », l'autre aux affiches, celle-ci aux périodiques, cette autre aux livres, celle-là aux journaux, etc. Le plafond en verre laisse passer assez de lumière non seulement pour éclairer la salle de composition, mais encore les étages inférieurs successivement, jusqu'à la salle des machines placée tout en bas. Cet avantage est dû à la disposition de l'architecture en forme de rectangle vide dans toute la hauteur de l'édifice, ce qui répand en abondance, du haut en bas, et l'air, et la lumière. L'espace vide usurpant autant de place que l'espace occupé, la combinaison ressemble fort à de la prodigalité; mais elle n'en a que l'apparence, car l'économie de gaz d'une part, mais bien plus encore l'énergie que chacun apporte au travail dans un local bien ordonné, clair et salubre

compense très largement, tout compte fait, la perte sans cela inexcusable de surface utilisée.

Au-dessous de la salle de composition se trouve l'atelier des lithographes, d'où partent les innombrables lithographies répandues dans les diverses publications de cette maison, les chromos pour frontispices, les pages de titres et les couvertures en couleur. Au même étage se fabrique aussi toute la librairie classique. A l'étage suivant sont réunies les nombreuses presses à bras et les machines des petits travaux soignés, exécutés par la conscience, ainsi que la réserve de tout le matériel des compositeurs, classé par rayons, cases, tiroirs où chaque objet doit être trouvé instantanément. Là aussi, les planches gravées sont reçues, vérifiées, contrôlées, puis transportées dans des salles à l'épreuve de l'incendie.

Tous les ouvrages sont imprimés sur clichés électrotypes, dont la fabrication constitue un département important et étendu. Or les procédés d'électrotypie et de stéréotypie, dégageant des gaz malsains, sont manipulés dans un bâtiment adjacent. Les formes typographiques sont expédiées de la salle de composition à l'atelier de clichage, où sont prises des empreintes à la cire de chaque page ; ces empreintes sont ensuite déposées dans d'immenses cuves et soumises à l'action de l'électricité, au moyen de puissantes machines semblables à celles dont on se sert pour faire la lumière électrique. Les bois gravés subissent la même opération. Le cliché terminé, examiné, accepté, est porté dans la salle d'imposition où on le monte sur un bloc de métal; il est désormais tout prêt pour l'impression. Dans l'atelier de stéréotypie — et ce n'est pas une de ses moins curieuses particularités — une douzaine d'hommes au moins est employée à faire les clichés d'annonces isolées et, par centaines pour les journaux, ceux d'entières colonnes d'annonces. A raison du nombre, la colonne clichée est livrée à ces journaux à un prix de beaucoup inférieur à celui de la composition. Par un ingénieux agencement, les clichés envoyés non montés aux feuilles de province se fixent automatiquement avec la plus grande précision, au lieu d'arrivée, sur les blocs préparés à cet effet et conservés par les imprimeurs.

Pour faire juger de l'extension qu'a reçue le département de l'art et en particulier de l'illustration — où l'on rencontre d'ailleurs les spécimens les plus beaux de la gravure sur bois, — il nous suffira de dire que le prix original de toutes les gravures « à la main » entrées dans la maison dépasse aujourd'hui 25,000,000 de francs. Une grande partie de ces œuvres a été exécutée hors d'Angleterre par des artistes français, américains et allemands. La série des publications illustrées imprimées par *la Belle Sauvage* n'exige pas moins de 10,000 bois par an, auxquels il faut en ajouter quelques milliers encore pour les livres. Comme beaucoup de ces ouvrages, journaux ou livres, paraissent par livraisons à date fixe, la responsabilité de la direction pour ce département est considérable. Quelle que soit sa provenance, tout cliché de gravure, en creux ou en relief, est donc au préalable, avant tout classement, soumis au tirage d'une épreuve que l'on fixe dans un volume avec les indications nécessaires : nom d'artiste, nom de graveur, désignation du sujet, date d'entrée, etc., etc. La comptabilité de l'entrée et de la sortie des planches occupe plusieurs conservateurs, comme le tirage des épreuves pour les communications au dehors occupe

constamment un groupe de pressiers. — Cent jeunes femmes sont employées au département de la brochure et de la reliure (la maison tous les ans les réunit en été en partie de campagne).

Je passe outre à la manipulation du papier: trempage, calendrage, satinage[1], et m'arrête dans la salle des machines, uniquement pour constater que tout le dangereux appareil de la force motrice est invisible et hors d'atteinte, les poulies et courroies de transmission étant dissimulées sous les parquets. Des différents bureaux particuliers réservés aux chefs de service, il en est un qui mérite une mention particulière, celui du payeur. Il est disposé en rotonde avec de nombreuses cases divisées en compartiments; chacun de ceux-ci contient une boîte d'étain frappée d'un numéro correspondant au numéro matricule d'un ouvrier. Autant d'ouvriers, autant de boîtes, où sont déposés les salaires individuels. Le jour de la paye, les compartiments et leurs boîtes sont transférés successivement aux divers étages, et le payeur remet à chaque ouvrier sa boîte d'étain en présence du contremaître. De la sorte, s'effectue rapidement et sans confusion la paye d'un personnel d'un millier d'employés.

En entrant dans la cour de *la Belle Sauvage,* nous avons remarqué une tour carrée, en partie détachée du principal édifice. Ce n'est pas la tour de la faim du comte Ugolin, c'est la tour du silence. Là, en effet, sont installés les correcteurs d'épreuves, aux derniers étages qui sont inaccessibles au bruit des machines: chaque étage est divisé en quatre salles ayant chacune leur fenêtre, c'est-à-dire leur lumière propre et leur aération. Aux étages inférieurs sont rangées les précieuses collections d'électros. La tour entière, construite en brique, pierre et fer, et séparée des autres constructions par deux murailles épaisses, est à l'épreuve du feu. En outre, elle est disposée pour recevoir au sommet un vaste réservoir toujours approvisionné d'eau, ainsi qu'un autre réservoir semblable placé sur une autre tour, de façon à précipiter, en cas d'incendie, un déluge à travers les conduits qui, de toutes parts, circulent dans les bâtiments de *la Belle Sauvage.* D'ailleurs, il s'est formé parmi les ouvriers une compagnie de pompiers volontaires qui sont régulièrement exercés. (La nuit, la maison est laissée aux soins d'un inspecteur, d'un pompier et de gardiens.)

Un autre département intéressant est celui des cuisines et des réfectoires où les aliments d'usage sont fournis aux employés à prix coûtant et à des heures régulières. Enfin une annexe longeant tout un côté de l'édifice présente, à chaque étage, une très vaste salle, au centre de laquelle se trouve une double rangée de larges bassins d'ardoise où coule sans cesse de l'eau froide. Ces salles, où sont encore réunies d'autres commodités, communiquent avec les ateliers par des portes fermant étroitement; elles sont de plus revêtues de plaques de porcelaine soigneusement entretenues dans un état de propreté parfait; à ce propos nous dirons en passant que le nettoyage quotidien de toute la maison coûte annuellement 30,000 francs.

Nous ferons grâce au lecteur de l'énumération sans fin de tous les services accessoires, nécessités par la quantité et la variété des travaux : immenses ma-

1. Les déchets de papier provenant des publications périodiques s'élèvent annuellement à 25 tonnes; ceux des autres publications à 50 tonnes. La tonne anglaise vaut $1{,}015^{k}{,}640$, soit $1{,}015{,}640 \times 75 = 76{,}173$ kilogrammes.

gasins de papier, bureaux de vente en gros et au détail, bureau d'exportation, bureaux d'annonces où sont reçues les annonces pour plus de quarante publications mensuelles et pour les journaux hebdomadaires, autre bureau d'annonces où la maison organise sa propre publicité, où catalogues, prospectus, affiches, placards, feuilles à encarter, etc., sont réunis pour être expédiés par millions chaque année à tous les libraires du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de ses colonies.

Les apprentis, au nombre de cinquante, sont liés par contrat pour sept ans et admis vers l'âge de quatorze ans. On tient soigneusement note de leurs progrès, de leur intelligence, de leur conduite; et si ces notes sont satisfaisantes, au terme de la septième année, ils reçoivent un don de 500 francs. On obtient généralement ainsi de l'apprenti la plus grande somme de ponctualité et de fidélité.

A dix heures du matin, le gérant reçoit le rapport des absences avec leur cause, si elle est connue; à onze heures, l'état du travail de l'électrotypie; à midi, celui du travail envoyé de l'imprimerie à la brochure, etc. De la sorte, d'heure en heure, il a sous les yeux les moyens de constater, suivre et surveiller la besogne accomplie dans tous les départements à la fois.

Moyennant l'abandon individuel de deux pence par semaine un fonds de secours aux malades est entretenu. Un corps d'ambulance, dirigé par un médecin et composé d'ouvriers volontaires, est toujours prêt à donner les premiers soins à ceux d'entre eux qui, malgré toutes les précautions, peuvent être blessés dans leur service; c'est une association distincte de la précédente. Il y a aussi un *glee club*, club joyeux où l'on cultive la chanson, une société musicale et un *athletic club*, où l'on s'exerce à tous les sports chers à la jeunesse anglaise : natation, canotage, cricket, etc. De temps en temps s'organisent pour l'après-midi du samedi des parties, selon la saison : visites aux musées, aux galeries de tableaux, promenades dans Londres, excursions aux environs.

Si, de leur propre initiative, les ouvriers et employés de *la Belle Sauvage* s'unissent en d'honnêtes plaisirs et se prêtent mutuellement secours dans la souffrance, on a pu voir à maint détail de l'organisation intérieure que la direction est elle-même très éloignée de ne pas s'intéresser au bien-être de son immense personnel. Mais elle a donné une preuve bien autrement éclatante de la sollicitude que celui-ci lui inspire. Lorsqu'au mois de juin 1883 l'ancienne société Cassell, Petter, Galpin et C[ie] se transformait en société anonyme par actions, sans doute elle voulait augmenter son capital en vue de l'extension considérable qu'elle projetait de donner à ses affaires; elle était guidée aussi par un autre sentiment. Fidèle aux principes de communisme chrétien de son fondateur John Cassell, elle voulait, par un audacieux et vaillant effort, tenter de résoudre le problème jusqu'alors non résolu de la coopération productive. Le nouveau capital étant porté au chiffre de £. 500,000, divisé en 50,000 parts de £. 10, les anciens associés gardèrent la plus grande somme de celles-ci entre leurs mains, en répartirent quelques-unes parmi leurs amis et en réservèrent un certain nombre pour les ouvriers de la nouvelle compagnie. Toutes les parts sont placées à titre nominatif ou de placement permanent, — car il ne saurait être question de spéculation ; — elles ne peuvent être aliénées, transférées, déposées en garantie sans le consentement écrit des directeurs. Chacune donne

droit à un vote dans les assemblées, à un intérêt de cinq pour cent et à un dividende proportionnel.

Au mois de juin 1883, un meeting, présidé par un membre du Parlement, M. W.-E. Forster, réunit à Exeter Hall sept cent cinquante employés et ouvriers de la maison, ainsi que de nombreux invités. Le thé fut offert par M. Petter, M. et Mrs Galpin.

Dans cette réunion mémorable, M. Galpin annonça qu'une somme de £. 70,000, sur un capital de £. 500,000, avait été réservée aux souscriptions du personnel. Afin de faciliter ces souscriptions autant que possible, une Société fut organisée, « The Belle Sauvage Share Investment Society », dont tous les membres, moyennant le versement d'un shilling par semaine et par action, pendant trois années et demie, peuvent devenir possesseurs d'une part. — Quelque voie qu'elles aient adoptée, trois ou quatre cents personnes attachées à la maison Cassell and C° sont devenues ainsi les fidèles soutiens — *watch dogs* — les meilleurs « chiens de garde » de sa sûreté et de sa prospérité.

Le succès d'une telle tentative supposait, disons plus, exigeait, entre maîtres et ouvriers, un état antérieur d'affectueux sentiments engendrés par un mutuel échange de déférence, d'égards et de bons procédés. Tels étaient, en effet, les rapports qui unissaient depuis le haut jusques en bas tous les collaborateurs de la Belle Sauvage. Comment en eût-il été autrement ? Dès 1878, l'ancienne Société avait commencé à opérer sur ses bénéfices certain prélèvement destiné à former un capital au profit des employés devenus incapables de travailler par suite de maladie, blessure ou vieillesse, et des familles de ceux qui mouraient à son service. Une somme déjà considérable avait été payée de ce chef en quatre ans, et cependant le fonds spécial était riche encore de £. 2,000 et plus au moment de la transformation de la Société. La nouvelle Compagnie prit charge de ce capital, le doubla aussitôt et le plaça en actions ; mais en outre, elle augmenta ces revenus, en instituant à cette intention un fonds de prévoyance. Actuellement la totalité du produit annuel est d'environ £. 900. Les employés appointés à plus de £. 400 ne sont pas admis à y participer ; de £. 300 à £. 400, ils ne le sont qu'à demi-part. Les employés bénéficiaires sont répartis en trois classes. La troisième classe comprend les commis, compositeurs, ouvriers divers ; la seconde, les sous-chefs de bureau, metteurs en pages, contremaîtres ; la première, les chefs, protes, etc. Enfin, dans chacune de ces classes mêmes, sont établies quatre divisions correspondant au nombre d'années de service. Tous ceux qui ont servi cinq ans reçoivent une part avec addition d'une nouvelle demi-part de cinq en cinq ans, jusqu'à vingt. En résumé, on estime que, dans les conditions prévues par les statuts, tout employé appartenant à la 3e classe peut recevoir £. 25 après cinq ans ; £. 37,10 s. après dix ans ; £. 50 après quinze ans ; et £. 62,10 s. après vingt ans. La même progression pour la seconde classe est de £. 37,10 s., £. 56,5 s., £. 75 et £. 93,15 s. ; et pour la première de £. 50, £. 75, £. 100 et £. 125. Un compositeur typographe peut donc, jeune encore, à moins de quarante ans, s'être assuré 1,562 fr. 50 en cas de retraite ; un metteur en pages, 2,343 fr. 75 ; un prote, 3,125 fr. — Eh bien, ces chiffres ne portent-ils pas leur leçon ? Est-il téméraire de croire qu'un tel système de coopération produit entre les industriels et leurs ouvriers une harmonie profitable aux intérêts des parties, aux progrès de la fabrication et

à la dignité de chacun ? Cette cordiale association d'intérêts n'est-elle pas voisine de l'amitié ? n'est-il pas plus agréable pour un patron honnête homme et brave homme d'interpeller ses ouvriers en leur disant : « Mes chers associés », que d'être par eux considéré comme un ennemi et de les traiter comme tels? Il y a, en France, de coopération analogue des exemples précieux qu'il serait facile de citer, jusque dans la librairie même ; on peut tenir pour certain que ces maisons ne sont pas celles qui souffrent le plus des difficultés de toutes sortes que présentent aujourd'hui dans la question sociale les revendications de l'ouvrier. Nous devions appeler l'attention sur ce fait, nous n'avons pas à y insister davantage. Il nous reste à voir et à dire quelle est la production d'un tel ensemble de forces, d'une telle conjuration de volontés unies.

L'œuvre de la Belle Sauvage peut être rangée sous deux rubriques principales : 1° Les publications périodiques ; 2° les publications non périodiques. Mais les périodiques appartiennent à deux genres très distincts : les magazines et les ouvrages publiés par livraisons. Les magazines sont au nombre de six :

1° *Cassell's Saturday Journal for the Homes of the People* (*le Journal du Samedi pour le foyer domestique*), journal populaire, hebdomadaire, à 10 centimes, non illustré, imprimé sur seize pages de trois colonnes. Chaque numéro contient une pièce de vers, une colonne de mots plaisants, une nouvelle complète, choisie par voie de concours sur un sujet donné et, à la suite de deux romans, de très nombreux et courts articles anecdotiques et une page de correspondance entre le journal et ses abonnés.

2° *The Quiver* (*le Carquois*), journal mensuel à 60 centimes, illustré, imprimé en soixante-quatre pages de deux colonnes, contenant diverses nouvelles, des vers, des hymnes à plusieurs voix et une paraphrase d'un texte de la Bible pour la lecture du dimanche.

3° *Cassell's Family Magazine* (*le Magasin de la Famille*), journal mensuel à 70 centimes, illustré, imprimé sur soixante-quatre pages à deux colonnes, contenant des nouvelles et des suites de romans, des vers, des voyages, des variétés sur quelques questions d'art, de vie pratique, de médecine domestique, de jardinage, une romance avec sa musique, une causerie sur la mode et finalement, sous un titre général, *The Gatherer* (*le Moissonneur*), une suite de courts articles de physique amusante, de science, des recettes pratiques, etc.

4° *The Magazine of Art* (*le Magasin d'art*), journal mensuel à 1 fr. 25, illustré, imprimé sur quarante-huit pages à deux colonnes, publication dirigée dans un excellent esprit, traitant de toutes les questions d'art ancien et d'art moderne, très informée sur le mouvement esthétique du continent, et en particulier de la France, conservant dans l'illustration la tradition de la gravure sur bois, très menacée par la vogue des procédés de gravures dérivés de la photographie, et résumant à la fin de chaque numéro toutes les nouvelles du mois.

5° *Little Folks* (*le petit Monde*), journal pour l'enfance, mensuel, à 60 centimes, illustré, imprimé sur soixante-quatre pages à deux colonnes : histoires, contes, nouvelles, vers, chansons en musique, variétés, lectures pour le dimanche, correspondance, concours, jeux, histoires à raconter d'après un dessin.

6° *Bo-Peep* [1], journal pour les tout petits enfants, mensuel, à 20 centimes, illustré, imprimé sur seize pages en gros caractères : historiettes et fables.

La plupart de ces magazines, dont la disposition paraît ici à peu près semblable, diffèrent l'un de l'autre, au contraire, d'une façon très marquée et par l'aspect et par le choix du texte et des gravures ; l'intérêt y est gradué et mesuré à l'âge des lecteurs et des lectrices avec une connaissance parfaite de leurs goûts et de leurs besoins. Ils ne sont comparables qu'à raison de la qualité vraiment remarquable de la fabrication et tout à fait supérieure de l'illustration.

C'est également l'illustration qui fait la fortune des nombreux ouvrages publiés en séries mensuelles par la Belle Sauvage ; je n'en compte pas moins de quarante-sept en cours de publication, et entre autres *l'Europe pittoresque*, *l'Amérique pittoresque*, *le Canada pittoresque*, qui contiennent des chefs-d'œuvre de gravure sur bois, *le Dictionnaire encyclopédique*, *le* « royal » *Shakspeare*, *les Œuvres poétiques de Longfellow*, *l'Histoire d'Angleterre*, *la Littérature anglaise*, etc., tous illustrés en blanc et noir ; d'autres, où une chromolithographie très soignée ajoute la séduction de la couleur : *les Fleurs de jardin* et *les Fleurs sauvages*, *les Papillons d'Europe*, *les Fougères*, *les Oiseaux d'appartement*, *le Cheval*, *le Chien*, etc., etc.

Mais en outre, un certain nombre d'ouvrages offerts au public sous la forme de livraisons mensuelles ne sont que des réimpressions de moindre luxe d'ouvrages terminés depuis longtemps. Tels sont, par exemple : *le Paradis perdu*, *la Bible*, *l'Enfer*, *le Don Quichotte*, *les Contes de Perrault* et *les Aventures du baron de Munchausen*, où notre Gustave Doré a prodigué les conceptions de la plus riche imagination pittoresque ; — tels encore la célèbre *Bible de famille* de Cassel, avec 900 gravures, *la Série choisie de livres de choix* comprenant *l'Allegro* de Milton, *les Poèmes champêtres* de Wordsworth, *le Village abandonné* de Goldsmith, *le Vieux Marin* de Coleridge.

Bien des livres encore d'un égal mérite devraient être cités, comme *la Science pour tous*, *les Contrées du Monde*, *l'Histoire du Protestantisme*, si l'abondance même des publications de grande valeur ne nous condamnait à laisser quand même toute énumération incomplète, sous peine de lasser le lecteur qui n'a pas ces beaux livres sous les yeux. Nous ne pouvons cependant ne pas dire un mot des plus récentes productions de la Belle Sauvage, car elles marquent une tendance à faire dans l'illustration une place plus large que par le passé à la gravure en taille-douce. Ainsi la magnifique édition de *Roméo et Juliette* est accompagnée de douze dessins originaux de Frank Dicksee, reproduits en photogravure par la maison Goupil de Paris, qui a gravé aussi les dessins de M. F. Barnard, d'après les personnages types des romans de Dickens. Cependant la librairie Cassell ne renonce pas, tant s'en faut, aux procédés de gravure en relief, car ils n'ont jamais été conduits à un degré de perfection aussi achevé que dans les 268 grandes planches de l'édition tirée à cent soixante-dix exemplaires seulement de *l'Histoire des Reptiles fossiles en Grande-Bretagne*, par sir Richard Owen, œuvre considérable à laquelle ce savant éminent, associé de l'Institut de France, a travaillé pendant plus de quarante ans.

1. *Bo-Peep*. Le mot est intraduisible. Il désigne un jeu de tout petit enfant correspondant à notre « Coucou ! — Ah ! le voilà ! »

A leurs grandes publications MM. Cassell et Ce ajoutent tous les ans une quantité de volumes qui grossit d'autant le fonds déjà si riche de leurs livres de voyages, de sciences, d'art, d'histoire naturelle, d'histoire, de traités religieux, de traités domestiques, d'éducation et de récréation. La bibliothèque d'éducation est particulièrement importante ; la série des dictionnaires et celle de l'enseignement de l'art doivent être recommandées d'une façon très spéciale. On trouve dans l'une, non seulement le meilleur *Dictionnaire français-anglais et anglais-français* de petit format, de beaucoup le plus clair et le plus complet, mais aussi *le Dictionnaire encyclopédique,* son complément nécessaire, si l'on veut pénétrer un peu avant dans la pratique de la langue. Le rayon de l'enseignement de l'art est encore plus étendu. Depuis les aimables « Livres à enluminer » *Painting books,* tracés pour les « Little Folks » par miss Kate Greenaway, jusqu'aux modèles de dessin de l'art le plus élevé, la chaîne des traités pratiques se suit sans rupture d'un seul anneau ; l'aquarelle, notamment, y est l'objet d'études multipliées, appliquées aux fleurs, aux animaux, au paysage, à la figure avec de brillants modèles en chromolithographie, présentant l'œuvre à divers états d'exécution. En outre, la Belle Sauvage commence à nous emprunter quelques-uns des volumes de la « Bibliothèque de l'Enseignement des beaux-arts » publiée en France par la librairie Quantin. Déjà l'histoire de *la Peinture flamande* de M. A.-J. Wauters et celle de *la Peinture anglaise,* par M. E. Chesneau ont été traduites. La 2e édition de ce dernier volume est augmentée d'une préface, par M. J. Ruskin. *La Peinture hollandaise, l'Anatomie artistique*, d'autres encore suivront bientôt.

Sauf la part indispensable qui lui est faite dans les magazines, le roman n'a pas jusqu'ici trouvé accès dans les catalogues de la Belle Sauvage. S'il s'en rencontre quelques-uns, c'est à titre de « classiques anglais et américains », dans la « Bibliothèque rouge » à un shilling ; encore faut-il ajouter que les lettres américaines y sont représentées par un volume unique de morceaux choisis de divers auteurs. Cette réserve surprend un peu quand on sait que la Belle Sauvage a fondé à New-York une succursale dont le succès a pris un tel développement que MM. Cassell et Ce ont intérêt à fabriquer à New-York même, et non plus à Londres, comme naguère, les livres qu'ils publient en Amérique. Ils ont également des succursales à Paris et à Melbourne.

II. — MM. CHATTO AND WINDUS

C'est dans les premières années du règne de Sa Très Gracieuse Majesté la reine Victoria que *Punch* poussa son premier vagissement et exhiba sa première grimace. Ce *paper* était engendré à l'exemple, plutôt qu'à l'imitation de son aîné de dix ans, notre *Charivari* français. Le nain difforme et gouailleur faisait son entrée dans le monde par une gambade, en l'an 1841, et commençait aussitôt à décharger force coups de bâton rudement assénés sur l'échine de chacun, et à rire de ce rire intarissable — du moins n'a-t-il pas encore tari — et inextinguible, comme le rire des dieux homériques, dont sa double bosse incessamment était gonflée. Soutenu à ses débuts par des artistes de la valeur

de John Leech, John Tenniel, John Doyle (H. B.), Richard Doyle, etc., comme il l'est aujourd'hui par MM. Charles Keene et Du Maurier, le succès du drôle fut immense. Il n'était pourtant pas le premier-né de la presse satirique quotidienne anglaise [1].

Il avait eu un frère aîné, le malicieux *Puck*, qui ne vécut point. Oui, en ces temps reculés d'il y a un demi-siècle où *le Times*, âgé de vingt ans, en était encore à se féliciter d'une vente à 10,000 exemplaires, il s'était rencontré un groupe d'hommes pour croire à la santé du rire de chaque matin, à l'efficacité de son action sur la conduite de l'esprit public, et par suite à la vitalité d'un journal quotidien, comique, satirique, illustré. Malgré la somme de talent que dépensa en cet effort la petite et brillante phalange d'écrivains où l'on comptait M. Tom Taylor, la tentative échoua. Elle n'avait devancé l'heure propice que de bien peu, mais elle l'avait devancée, il était trop tôt; Dickens n'avait pas encore, de sa baguette magique, frappé le rocher et fait jaillir la source de l'humour spirituel et attendri jusqu'en ses indignations, là où Hogarth naguère avait fait passer le torrent aux violences sauvages de sa misanthropie; mais Dickens allait venir, et *Punch* allait naître, croître et prospérer, là où *Puck* avait succombé.

Le précurseur de ce mouvement, l'homme d'initiative qui avait fondé, inspiré et dirigé *Puck* dans ces voies périlleuses autant qu'intelligentes par leur originalité, était un érudit et un homme de goût, qui devait assurément à la nature même de ses études d'avoir songé à illustrer son journal. Il avait en effet publié une *Histoire des cartes à jouer* ainsi qu'un *Traité historique et pratique de la gravure sur bois*, très remarquable et si complet qu'on le réédite encore aujourd'hui; nous parlons de M. William-Andrew Chatto, le père de M. A. Chatto dont le nom figure en tête de la raison sociale *Chatto and Windus*.

D'après le rang qu'elle occupe dans la librairie anglaise, on ne supposerait jamais que la maison Chatto and Windus soit de date si récente. Il faut pourtant se rendre à l'évidence des faits : il n'y a pas douze ans qu'elle existe. Cela surprend moins si l'on sait que, né en 1840, M. Andrew Chatto est lui-même très jeune. Il était déjà l'associé de M. John Camden Hotten depuis quelque temps, quand celui-ci mourut en 1873. Cet éditeur, également en l'espace relativement court d'une douzaine d'années, avait par son esprit d'entreprise et sa fécondité d'invention donné un grand développement à ses affaires. A sa mort, son jeune associé, qui connaissait bien la librairie à laquelle il avait apporté le concours énergique de son activité, n'hésita pas à acheter et payer la maison au joli prix de £. 25,000 ou 625,000 francs. Ainsi fut formé le noyau de la maison actuelle, qui devint *Chatto and Windus* par l'entrée de M. W.-E. Win-

1. On a peine à le croire aujourd'hui, *Punch* s'est si parfaitement assimilé l'esprit whig, le respect sentimental du whiggism pour la couronne et son respect pratique pour la propriété, il le représente d'une façon tellement adéquate qu'on ne peut se figurer qu'ils n'aient point coexisté de toute éternité. Lord Palmerston est l'objet constant de ses flatteries, en son cœur, il adore M. Gladstone ; il aiguise — mais sans l'empoisonner — la pointe de ses traits contre M. Disraeli. Par contre, il n'a pas d'arme assez cruelle à son gré pour châtier tout ce qui, de si loin que ce soit, semble menacer la propriété. Et d'autre part, inébranlablement Breton, *Punch* voudrait imposer au monde entier, sans distinction de race, le modèle idéal qu'il s'est fait de la perfection humaine, à savoir le *hunting squire* breton, le colonel breton et le marin breton.

dus en nom, puis de M. E.-W. Windus à titre de commanditaire, et de M. Percy Spalding (fils de M. Spalding de la célèbre papeterie-librairie en gros Spalding and Hodge) qui, dans le partage de l'effort commun, est plus spécialement chargé de l'administration. Le siège de la nouvelle librairie fut transporté dans Piccadilly, le plus beau quartier de Londres, au n° 74, d'abord, puis définitivement, en 1879, au n° 214, qui offre l'avantage d'une installation beaucoup plus commode ; nous en parlerons tout à l'heure. Auparavant il y a lieu de signaler quelques heureuses acquisitions qui grossirent singulièrement le premier noyau composé du fonds Hotten.

En 1876, par exemple, MM. Chatto and Windus apprenant que M. Henry G. Bohn, mort depuis, désirait alors se retirer des affaires et sachant tout le prix de cette vieille maison, en offrirent la somme assez rondelette de £. 20,000, qui fut acceptée. Ils entrèrent ainsi en possession d'une propriété littéraire fort importante, acquise et accrue par deux générations d'éditeurs en près de cinquante ans, et comprenant bien des livres de fonds, dont ils revendirent plus tard une partie, et un très grand nombre d'ouvrages illustrés des plus précieux. En 1877, ils achetèrent de même le magazine illustré *Belgravia*, pro iété littéraire de Miss Braddon, qu'ils payèrent £. 7,000 ; et l'année suivante, également la propriété d'une autre revue, *The Gentleman's Magazine*, la plus ancienne publication périodique qu'il y ait aujourd'hui en Angleterre, car elle a paru sans interruption depuis son origine, en 1731, soit depuis plus de cent cinquante ans, jusqu'au présent jour.

En succédant à M. John Camden Hotten, M. A. Chatto ne conserva pas toutes les traditions de son ancien associé. On sait avec quel sans gêne et quelle impunité certains éditeurs américains prennent leur bien où ils le trouvent, éditent et publient chez eux la contrefaçon de tout ouvrage à leur gré produit par la littérature européenne. On comprend qu'à raison de la langue, les plus nombreuses victimes de cette piraterie organisée se comptent en Angleterre. M. Hotten, à cet égard, professait que l'Amérique serait promptement réduite à reconnaître les droits des auteurs anglais, si les éditeurs anglais, établissant le système des représailles, s'emparaient à leur tour des livres américains pour les publier, sans tenir le moindre compte des droits de leurs auteurs. La validité de cette opinion de M. Hotten est très discutable, et en droit moral, et en pratique : — au point de vue des résultats, il suffit de rappeler que la partie n'est pas égale entre les deux peuples, la production littéraire de la Grande-Bretagne étant infiniment supérieure en quantité et en qualité à celle de l'Amérique ; — au point de vue de la morale commerciale, il n'y a pas lieu d'insister, n'est-ce pas ? Les faits d'eux-mêmes parlent assez haut ; le manque de vergogne — pour ne pas dire pis — d'un rival ne nous donne pas, que l'on sache, une suffisante autorisation d'en manquer nous-mêmes.

Sans examiner davantage le principe des représailles en pareille matière, nous sommes heureux de pouvoir dire que MM. Chatto and Windus procèdent à l'opposé de leur prédécesseur. Ils vont plus loin : ils affirment à qui veut l'entendre la prochaine conversion des éditeurs américains à leur propre sentiment, fondé sur une expérience maintes fois renouvelée. Non seulement, pensent-ils, il est plus agréable parce qu'il est plus juste, mais en outre il est plus lucratif de payer à l'auteur un droit légitime et qui assure le privilège

exclusif d'imprimer une œuvre donnée, que de l'imprimer sans rétribution à l'auteur, mais en courant les risques de la concurrence entre une demi-douzaine d'éditeurs imprimant, eux aussi, la même œuvre dans les mêmes conditions. Ils ajoutent encore avec une grande apparence de raison — la question est assez intéressante pour qu'on s'y arrête — que l'exploitation d'un ouvrage par un éditeur unique augmente, d'une part, la sécurité du capital employé et permet, d'autre part, la fabrication plus économique du livre, puisqu'on n'a pas à lutter contre la concurrence par le luxe superflu de la fabrication même. De ce double fait, il résulte que la marge des bénéfices, pour l'auteur à la fois et l'éditeur, est ainsi bien plus largement ouverte, et — remarque essentielle — sans augmentation du prix du volume pour le public.

Les suites de cette honnête et intelligente pratique ne surprendront personne : la plupart des écrivains américains de talent confient le soin de publier leurs œuvres, en Angleterre, à la maison Chatto and Windus; et tout naturellement celle-ci ne rencontre aucune difficulté à prendre, en Amérique, les arrangements nécessaires pour la publication simultanée, à Londres et à New-York, des œuvres des écrivains anglais qu'elle édite. On sait, en effet, que cette entente réciproque est la seule sauvegarde que l'on puisse opposer à la contrefaçon en l'un et l'autre pays, où la propriété littéraire de l'étranger n'est point reconnue. Espérons que l'exemple donné par la librairie Chatto and Windus ne tardera pas à être unanimement suivi à New-York. Les hommes d'affaires américains sont, en général, fort sagaces, et le succès que cette librairie a rencontré en désertant les voies de la piraterie pour suivre le grand et droit chemin de la probité commerciale commence à peser d'un certain poids sur l'esprit yankee. Aussi de plus en plus la nécessité urgente d'une loi internationale équitable, garantissant les droits de la propriété littéraire, s'impose-t-elle à l'honnêteté des peuples. Dans l'état actuel des choses, en Angleterre comme en Amérique, l'étranger est inhabile à faire valoir ces droits : cette habilité n'appartenant qu'aux nationaux ou résidents, il n'a de ressource que dans la cession de sa propriété à l'un de ceux-ci, qui prendra les mesures suffisantes pour la défendre comme la sienne propre, en vertu de la législation intérieure. C'est dans ces conditions que, par les soins de MM. Chatto and Windus, bien des écrivains américains célèbres, MM. Artemus Ward, Mark Twain, Bret Harte, Julian Hawthorne, pour ne citer que les plus en vue, jouissent simultanément des privilèges du marché anglais et du marché américain ; c'est ainsi que M. Mark Twain notamment a, de la main de ses éditeurs londonniens, reçu £. 5,000 (125,000 francs) de droits d'auteur, en moins de trois ans.

Grâce à l'unité de la langue, le public n'établit d'ailleurs aucune distinction d'origine entre les romanciers anglais et les romanciers américains édités en Angleterre. De cela je trouve la preuve dans une lettre adressée, le 18 juin dernier, au *Boston Herald* par son correspondant à Londres, M. Joseph Hatton, qui avait eu, étant lui-même *novelist,* l'idée originale d'interviewer un éditeur de *novels,* précisément M. Andrew Chatto, quelque chose comme une entrevue entre le Loup et l'Agneau, dit spirituellement celui-ci en faisant les honneurs de la maison à M. Hatton. — Dans la pensée de M. Chatto, qui était le loup ? qui, l'agneau ? Je ne me charge pas d'en décider. — Quoi qu'il en soit, prié de nommer les romanciers qui, d'après le témoignage des chiffres de vente sont

le plus populaires, il cite indistinctement les auteurs anglais et américains dans l'ordre suivant : d'abord Ouida, puis Charles Reade, Wilkie Collins, ensuite Mark Twain, et Bret Harte probablement cinquième.

Dans cette conversation, très habilement conduite par M. Joseph Hatton, nombre de questions furent abordées où nous devons glaner bien des détails intéressant la librairie, et, sur la littérature anglaise, bien des opinions qui, venant d'un homme pratique, d'un homme lettré et d'un honnête homme, méritent l'attention. Du lieu de l'entrevue, le correspondant du *Boston Herald* a tracé un petit tableau de genre londonnien qui caractérise nettement le personnage interrogé. On monte à l'étage le plus élevé de la maison de commerce, située près du Circus, à l'extrémité centrale de Piccadilly. Sur le palier, un vaste télescope trahit les goûts scientifiques de M. Chatto; de l'embrasure de la porte un beau chien du Saint-Bernard se lève, se détache et vient, en fidèle garde du corps, flairer le mortel qui pénètre en ces régions privilégiées et reconnaître ainsi ses secrets desseins. On entre. Voici le seigneur de céans : de taille moyenne et d'âge moyen, noir de cheveux, qu'il porte coiffés jeune — ce qui le rajeunit, — noir de barbe, qu'il porte entière, mais courte, l'œil noir, fixe et vif, le visage ouvert, la physionomie expressive, reflétant les mouvements de l'âme, accueillant, aimable, sympathique; au total, un parfait gentleman et un gai et spirituel compagnon. La pièce où il se tient est très claire, vaste, carrée, et occupée en son milieu par une grande table également carrée, sur le bord de laquelle est servi un très simple luncheon, car l'entrevue a lieu à deux heures d'après midi. Les regards du convive de M. Chatto, une fois assis devant la classique côtelette anglaise et une bouteille de Bourgogne, rencontrent un océan de toits et une forêt de tuyaux de cheminées qui rompent la ligne du ciel de la façon la plus pittoresque pour le plaisir des yeux. En s'approchant de la fenêtre, on voit en bas la perspective affairée de Piccadilly, le mouvement de son animation commerciale si variée, mais dont le tapage ne trouble pas ces hauteurs où planent les fumées du West End. A l'intérieur, dans l'intervalle de larges bibliothèques, les murs sont envahis par les dessins originaux de gravures publiées dans *Belgravia* et autres magazines dont MM. Chatto et Windus sont propriétaires; au-dessus du manteau de la cheminée une place est réservée aux portraits de Mary Anderson et de quelques authoresses favorites. Près de la porte un piano, près de la fenêtre un microscope représentent la Musique et la Science dans ce petit tableau d'un buen retiro d'éditeur, où déjà l'art du dessin, la littérature, le commerce et la vie sociale ont également posé l'empreinte de leur cohabitation. Si confortable qu'il soit, on est trop au courant aujourd'hui des mœurs anglaises pour supposer un seul instant que l'appartement de Piccadilly soit la résidence de M. A. Chatto. Comme celle de tous les commerçants londonniens, la vie domestique de l'éditeur est fixée à courte distance de Londres, dans quelque salubre campagne où chaque jour, après le tracas des affaires, il retrouve son intérieur, son *home*, sa maison, son jardin avec sa pelouse de jeux et, du samedi au lundi, quarante heures de repos agreste.

J'ai dit que Ouida, dont les romans ont été traduits et sont très lus en France, était un des auteurs de la librairie Chatto and Windus. Interrogé à son sujet par M. Hatton, le premier de ces messieurs fait l'apologie de l'écrivain et

donne dans la conversation quelques nouveaux détails de sa biographie; je les relève en supprimant en partie la forme dialoguée, et en y ajoutant certaines informations nécessaires pour le lecteur français.

On reproche parfois, paraît-il, à Ouida — mademoiselle Louise de La Ramée — de ne pas observer dans ses récits les convenances, les bienséances mondaines : j'affirme, répond M. Chatto, qu'elle les observe strictement. Amie personnelle de la reine d'Italie, elle est, au contraire, très fière de son origine aristocratique (textuellement de son sang bleu, *blue blood*). Elle est la fille d'un Italien de vieille noblesse et d'une Anglaise appartenant à une ancienne famille du Gloucestershire ; elle vit avec sa mère à Florence [1], où je suis allé la voir récemment. — Très passionnée de son art, elle se lève à cinq heures du matin pour travailler, et au moment d'écrire elle s'exalte elle-même et s'entraîne en quelque sorte jusqu'à l'extase. Ni ses habitudes de travail ni sa façon de composer ses récits — disons, en outre, ni sa conscience d'écrivain — ne se prêteraient au mode de publication en plusieurs volumes qui s'est imposé au roman moderne en Angleterre, à raison des combinaisons financières sur lesquelles repose la réussite des librairies circulantes. Aussi Ouida se refuse-t-elle énergiquement à des amplifications parasites qu'elle considère comme étrangères à l'art. Ses premiers ouvrages publiés par Tinsley, puis par Chapman et Hall eurent d'abord peu de succès, sa nouvelle la plus populaire et, à juste titre, est *Under two Flags (Sous deux Drapeaux)* ; mais il est regrettable qu'une femme capable d'écrire *Two Little wooden Shoes (Deux petits Sabots)* et *A Dog of Flanders (Un chien de Flandres)* — deux courtes nouvelles qui sont ce que la littérature d'imagination a produit de plus pur et de plus exquis — ait également publié contre son sexe et contre la société anglaise un libelle tel que *Moths (les Phalènes)* [2].

Je néglige les jugements portés par M. Chatto sur quelques autres écrivains moins connus en France que Ouida ; il parle de leur talent avec une chaleur de conviction qui n'exclut pas la clairvoyance et dont nous aurons l'explication tout à l'heure. Sollicité d'exprimer son opinion sur l'influence de la critique :

« Pour avoir une réelle valeur, — dit M. Chatto, — il faudrait que les articles fussent signés; nous pourrions dès lors espérer une critique autorisée dont il y aurait à tenir compte. Aujourd'hui, trop souvent elle est confiée à des journalistes inexpérimentés, qui jugent des ouvrages au-dessus de leurs connaissances et même de leur intelligence. La pratique des choses m'a montré quelques-uns des meilleurs livres de ce temps accueillis par les pires articles et, par contre, les articles les plus élogieux accueillant les plus mauvais livres. Je ne veux pas rabaisser l'influence de la presse : de la part d'un éditeur, ce serait particulièrement absurde; mais, à mon avis, le succès d'une œuvre littéraire se fait beaucoup comme celui d'une pièce de théâtre : le public lit un livre qui lui plaît, il en parle et le recommande, précisément comme il le fait pour la pièce qu'il a vu jouer. Cela n'empêche pas qu'une critique mise aux mains d'écrivains capables et responsables rendrait de grands services ».

1. Ou plutôt près de Florence, « à la riante villa Farinola », nous dit M. Philippe Daryl dans son excellent livre sur *La Vie publique en Angleterre*. (Un volume in-12, chez Hetzel).

2. Cette remarque au sujet de *Moths* appartient au correspondant du *Boston Herald*.

— Ne pensez-vous pas, — reprend M. Joseph Hatton, — que le travail de la critique est singulièrement aride et apporte bien peu de satisfaction à celui qui s'y engage, surtout quand on considère la quantité des choses sans valeur (*rubbish*) qui sont publiées sous forme de livres.

— D'accord. Et cela me conduit à dire un mot du système de publication des livres particulier à l'Angleterre. Il ne s'écoule pas dans l'année un jour où ne paraisse un roman en trois volumes [1]. De ce nombre, pour la moitié, les frais de fabrication du livre sont à la charge de l'auteur qui ne rentre jamais dans son argent ; on n'en réimprime pas la dixième partie. Ce système de librairie est comme un crible au travers duquel cette quantité de prose est passée. De la sorte, les chances de découvrir un bon roman sont multipliées. Le liseur spécial de la librairie est chargé de la première épreuve, la critique suit ; après la double épreuve, les mauvais romans disparaissent ; seuls restent les bons, comme le pur métal dans le châssis des laveurs d'or.

— Quel genre de littérature a le plus de lecteurs ? demande le journaliste américain.

— Le roman. Oh ! oui, le roman, dont l'action sur le public prend des proportions considérables.

— Le goût du moment, — reprend M. Hatton, — ne va-t-il pas de préférence à ce qu'on peut appeler les études de caractères, études psychologiques, scènes de genre, analyses de sentiments — ou sceptiques ou religieux, — reliées par le fil d'un récit quelconque, purs romans de caractère, plutôt que de caractère et d'intrigues, ou de caractère et d'aventures.

— Oui, — répond M. Chatto, — et vous dites bien quand vous parlez du goût du moment, car il changera. C'est ainsi qu'à mes yeux Charles Reade est le plus grand romancier de ce temps. Le public aujourd'hui ne partage pas mon sentiment, la prochaine génération le confirmera. Soyez sûr que le goût pour les choses trop simples, pour les récits laissés à l'état d'esquisse et se bornant au ferme dessin d'un caractère, sans le puissant concours d'une intrigue, d'événements d'une composition véhémente disparaîtra ; déjà il diminue.

Si M. Hatton avait ici rapporté l'opinion de M. Andrew Chatto comme simple particulier, je ne l'aurais pas relevée ; mais elle prend une valeur réelle dans la bouche d'un éditeur, c'est-à-dire d'un homme placé comme on ne saurait l'être mieux pour suivre tous les mouvements de l'opinion, et qui les suit par profession, qui tâte chaque jour le pouls du public et celui des écrivains. Il y a des éditeurs, il est vrai, qui ne savent rien ou peu de chose des livres qu'ils lancent dans le monde. Tel n'est pas le cas de M. Chatto. Il connaît à fond les auteurs qu'il édite, en parle avec une sympathie singulière et communicative, croit à eux ; il fut un intime ami pour le poète Swinburne, pour le romancier Charles Reade, et cite avec joie les menus faits qui peuvent être à leur honneur d'écrivain ; il racontera, par exemple, qu'étant à Édimbourg avec celui-ci, ils montèrent à Arthur's Seat. « Là, — dit Reade, indiquant du doigt un point

1. Nous avons déjà fait allusion au règne de la *Three-volume novel* à propos de Ouida. Les causes, le mode et les conséquences de ce système de librairie sont l'objet de quelques pages dans le volume déjà cité de M. Philippe Daryl. Nous y renvoyons le lecteur curieux de plus amples informations.

dans l'étendue, — c'est là que Christie Johnston (personnage d'un de ses romans) prenait des harengs. » Voyez, ajoute avec orgueil M. Chatto, pour lui le roman était de l'histoire, l'incident un fait qui avait eu lieu, le personnage une vraie femme. — Aussi ne sera-t-on pas surpris si nous disons que M. Andrew Chatto est le propre liseur de la librairie Chatto and Windus. « Je lis, dit-il, plusieurs romans par semaine et me fie à mon propre jugement ; je ne laisse à personne le soin de déclarer si un manuscrit est bon ou mauvais, j'en fais mon affaire. Et vous reconnaîtrez que ce n'est pas un jeu d'enfant, quand vous saurez que nous avons publié trois cent cinquante romans divers dont sauf un très petit nombre, nous possédons la propriété littéraire. La question des bénéfices écartée, je me réjouis autant que l'auteur lui-même quand un de nos livres obtient un succès exceptionnel ». M. Chatto affirme ailleurs que l'échec lui est inconnu. « Vous vous rappelez, ajoute-t-il, le dévouement de l'homme d'affaires dans *A Woman Hater* (*une Haine de femme*), de Charles Reade ? Eh bien, je pense qu'un éditeur doit être aussi dévoué à ses auteurs que cet homme d'affaires à ses clients. Celui qui ne lit pas les livres qu'il édite n'est rien de plus qu'un simple commerçant. »

C'est d'ailleurs une des particularités de la maison Chatto and Windus que son penchant bien connu pour les jeunes écrivains, et elle a fait preuve d'initiative généreuse autant que de perspicacité en présentant au public plus d'un aspirant à la gloire littéraire. Elle apporte en affaires une hardiesse et une rapidité de décision qui sont de puissants éléments de succès, lorsqu'il s'y joint la justesse du coup d'œil. Un exemple : M. Justin McCarthy ayant écrit une histoire politique des cinquante dernières années, sous le titre *The Victorian Era*, fut présenté à un éditeur célèbre qui tomba d'accord avec lui pour acheter le manuscrit au prix de £. 600 (15,000 francs). Peu après, l'éditeur — qui tout d'abord, paraît-il, n'avait pas songé à la nationalité irlandaise de M. McCarthy — apprenant que celui-ci était un *Home Ruler* sinon un *Parnellite*, demanda la résiliation de l'engagement. L'auteur, inquiet à la pensée que l'esprit politique de son livre pouvait être dénaturé, son histoire mutilée, demandait une compensation. Pendant le cours des pourparlers à cet effet, MM. Chatto et Windus s'entendaient avec M. Justin McCarthy pour publier l'œuvre sur la base d'un partage égal des bénéfices. Sur ces entrefaites, le premier éditeur ayant réfléchi, offrait de revenir purement et simplement aux termes du contrat primitif. Il était trop tard. — A la suggestion de M. Chatto, le volume parut sous le titre *History of our own Times (Histoire de notre temps)*. M. Justin McCarthy ne perdit point à ce changement de main, car, quelque temps après la mise en vente, MM. Chatto et Windus lui remettaient pour sa part plus de £. 5,000 (125,000 francs) [1].

Si grande que soit la sympathie de ces éditeurs pour les jeunes écrivains, la production de ces derniers ne suffirait peut-être pas à alimenter leur activité;

1. A ce sujet, citons un fait caractéristique de la vie politique en Angleterre. Le fils de M. Justin McCarthy a vingt-deux ans, il a écrit un livre *England under Gladstone* (*l'Angleterre sous Gladstone*) et est membre du Parlement, élu sans opposition par Athlone à la mort de sir John Ennis. Auteur d'un livre politique et membre de la Chambre des Communes à vingt-deux ans : n'est-ce pas un joli commencement de carrière ? Cet heureux et habile M. McCarthy junior travaille maintenant à une *Histoire d'Irlande depuis son origine jusqu'à nos jours*.

on est même autorisé à croire que c'est l'étendue de leurs opérations, accomplies dans une direction moins aléatoire, qui leur permet de faciliter l'accès du Parnasse aux génies inconnus. Parmi une quantité considérable de livres, — dont la vente annuelle dépase un million de volumes, — je citerai particulièrement les ouvrages suivants, que je classe par genres, afin de bien préciser le caractère des publications de la librairie Chatto and Windus :

Roman. — Les œuvres de Charles Reade, en 20 volumes [1]. Tous les romans de Ouida, 25 volumes. Les romans écrits en collaboration par Walter Besant et James Rice [2] et depuis par W. Besant seul. Les romans de Wilkie Collins [3], 25 volumes ; les romans de James Payn [4], 36 volumes. Puis un choix des romans les plus populaires de Charles Dickens, Robert Buchanan, Mortimer Collins, Mrs Edwards, R. E. Francillon, Ch. Gibbon, Julian Hawthorne, Justin McCarthy, Dr George Macdonald, D. Christie Murray [5], F. W. Robinson, Mrs Riddell, Anthony Trollope, Mark Twain, Bret Harte. Nos romanciers français ont également une place, mais bien petite encore, dans la bibliothéque de MM. Chatto et Windus. Nous y trouvons Balzac ; Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris,* sous le titre *the Hunchback of Notre-Dame* (*le Bossu de Notre-Dame*) ; Edmond About, *le Fellah*, et Alphonse Daudet, *l'Évangéliste.* C'est vraiment trop peu ; les Lettres françaises méritent d'y être plus largement représentées.

Science. — Dans cet ordre d'idées, MM. Chatto et Windus n'ont pas été les derniers à entrer dans la voie de la vulgarisation des questions scientifiques présentées d'une façon claire et accessible à toutes les intelligences. C'est ainsi que je trouve dans leur catalogue des œuvres de M. Faraday sur la physique, de sir David Brewster, sur la pluralité des mondes, de R. Proctor sur la cosmographie, de Grant Allen sur l'histoire naturelle, du docteur A. Wilson, du docteur Taylor, de Mattieu Williams, *l'Astronomie populaire* de M. Rambosson, et *la Terre et l'homme* de M. A. Guyot, œuvres françaises. Ils poursuivent également la publication d'un très ancien journal périodique mensuel, *Science Gossip* (*la Causerie scientifique*).

Histoire et biographie. — Ici nous rappelons en premier lieu les nombreuses éditions de l'*Histoire de notre temps*, dont le succès prodigieux n'a eu d'égal que celui de l'*Histoire d'Angleterre*, de Macaulay. Nous nommerons ensuite : *la Vie de lord Beaconsfield*, de T.-P. O'Connor; *la Vie sociale au temps de la reine Anne,* par M. Ashton, ainsi que son histoire des *Caricatures et Satires*

1. Tout dernièrement, MM. Chatto and Windus ont acheté £. 5,000 le reste de la propriété littéraire de Charles Reade. L'auteur de *Hard-Cash* (*Cruel argent*), *Never too late to Mend* (*Il n'est jamais trop tard pour se corriger*), *Cloister and the Hearth* (*le Cloître et le Foyer*), *A Woman Hater* (*une Haine de femme*), est mort en avril 1883, dans sa soixante-dixième année.

2. James Rice, mort en 1882, était aussi un excellent journaliste, correspondant à Londres du *Globe* de Toronto. Dans sa collaboration avec Besant, on lui attribue l'invention, l'idée.

3. L'auteur célèbre en France de *The Woman in white* (*la Femme en blanc*).

4. Romancier américain, comme Mark Twain et Bret Harte cités plus loin.

5. *Joseph's Coat* (*le Manteau de Joseph*) a placé M. Christie Murray au premier rang des jeunes romanciers anglais.

contre Napoléon Ier, la Correspondance d'Emerson et de Carlyle, dont nous avons rendu compte dans *le Livre.*

Poésie. — Œuvres complètes de A.-C. Swinburne, 20 vol.; divers poëmes de Robert Buchanan, Longfellow, Byron, Thomas Hood, Charles Lamb, Shelley, H.-S. Leigh, Dr Ch. Mackay, et les éditions complètes des œuvres des anciens poëtes et dramaturges anglais : *les Hespérides* de Herrick, *l'Arcadie* de Sydney, les anciens poëtes Davies, Chapman, Ben Jonson, Marlowe, Massinger et — bien entendu — Shakespeare.

Arts et livres illustrés. — L'œuvre capitale de la librairie Chatto and Windus dans cette direction, son *magnum opus* est une *Encyclopédie du costume*, en 2 vol. in-4°, avec de nombreuses illustrations en couleur, publiée au prix de £. 7,7 sh. Dans la variété des autres ouvrages, je m'arrête de préférence à *l'Histoire des livres au XVIIIe siècle* et *Humour, esprit, satire,* par M. Ashton; *Bewick et ses élèves,* par M. Austin Dobson; *le Traité de la gravure sur bois*, de W.-A. Chatto; *le Manuel des armoiries,* par Cussans; *les Grandes villes*, du Dr Doran; *Sports et Jeux*, de Strutt; puis des réimpressions des *Mille et une Nuits,* de *Robinson Crusoë*, de *l'Histoire de l'épée,* par le capitaine Burton, des *Almanachs comiques,* de Cruikshank, etc., etc.

III. — SAMPSON LOW
MARSTON, SEARLE ET RIVINGTON

La maison dont nous allons parler maintenant existe depuis tout à l'heure cent ans sous le nom de Sampson Low: c'est ce qui nous détermine, en dépit, et peut-être même à raison du nombre actuel de ses associés, à placer en vedette ici ce nom, qui est celui de son fondateur.

Cependant, avant de retracer l'historique de cette vieille librairie, je suis tenté de lui gagner tout de suite les sympathies du lecteur français, en apprenant à ceux qui l'ignorent, en rappelant à ceux qui pourraient l'avoir oublié, un fait qui nous touche sensiblement. En 1871, M. E. Marston, aujourd'hui l'aîné des associés, prit, sinon l'initiative, au moins la part la plus active, avec M. Joseph Whitaker, directeur du journal spécial *The Bookseller (le Libraire),* à la formation d'un fonds de secours pour les libraires et les imprimeurs, victimes du siège de Paris. Ce fut en grande partie par ses soins qu'une somme de 37,500 francs fut envoyée à Paris, et distribuée par la maison Hachette et Cie. Les efforts et la généreuse sympathie de M. Marston furent, à l'époque, pleinement reconnus par ses confrères parisiens, qui le prièrent d'accepter avec un fort beau diplôme le titre de membre honoraire du Cercle de la librairie et une précieuse médaille d'or, témoignages auxquels il attache en effet un grand prix.

Ayant évoqué ce souvenir honorable, reprenons à son origine l'histoire de cette librairie. Le premier Sampson Low débuta vers 1790 comme éditeur d'ouvrages purement littéraires et en particulier de romans; mais il mourut bien peu d'années après, en 1797, laissant un fils très jeune dont la minorité suspendit la vie de la maison pendant plus de vingt ans. C'est en 1819 seulement, que le jeune homme, ayant fait l'apprentissage des affaires dans la librairie

Longman, fonda dans Lamb's Conduit Street celle à la prospérité de laquelle il assiste encore aujourd'hui dans le calme de la retraite.

En 1837, M. Low, d'accord avec les principaux éditeurs du temps, lança un journal spécial de la plus grande utilité pour tout le monde du livre, *The Publisher's Circular*. Depuis, *la Circulaire des éditeurs*, revue de quinzaine, n'a pas cessé de paraître et, à l'instar de notre *Journal général de l'imprimerie et de la librairie*, son aîné d'un quart de siècle, donne l'indication bibliographique de tous les livres publiés sur le territoire de la Grande-Bretagne et des ouvrages importants publiés à l'étranger.

Par suite d'un enchaînement de circonstances singulières, la maison Sampson Low s'est beaucoup promenée dans Londres avant de trouver son siège, souhaitons-le lui, définitif. En 1848, M. Low l'installa dans Fleet Street et s'associa son fils Sampson Low junior; en 1853, par obligation de l'agrandir, dans Ludgate Hill, où trois ans après (1856), il prenait un nouvel associé, M. Edward Marston aujourd'hui à la tête de la société. En 1859, celle-ci dut céder la place au passage d'une ligne de chemin de fer et trouva dans la même rue un autre local plus vaste, mais pour peu de temps, car il fut démoli à son tour et finalement remplacé, en 1867, par l'établissement actuel dans Crown Buildings, au n° 188 de Fleet Street.

Les fatalités qui semblaient s'être conjurées contre la stabilité de résidence de la librairie — sans toutefois porter atteinte à son succès, puisque tout nouveau déménagement amenait un développement nouveau — parurent dès lors, s'exaspérant, conspirer d'une façon bien plus cruelle encore. En 1871, M. Sampson Low junior succombait, après avoir virilement lutté contre la maladie qui, de temps en temps, lui interdisait tout travail : c'était un homme actif, entendu, énergique, difficile à remplacer[1]. Le vide qu'il laissait dans la société fut comblé par l'entrée simultanée de M. Samuel W. Searle, un parfait gentleman, dont le goût, en matière d'art, égale l'expérience comme libraire, et du second fils de M. Low, le très regretté W.-H. Low qui devait mourir dix ans après son frère aîné. Au terme de cinquante années de travail ininterrompu, M. Sampson Low, père, avait quelque droit à se reposer; il s'écarta des affaires dans la retraite honorée où, maintenant âgé de quatre-vingt-huit ans, il survit à ses deux fils. Son départ en 1874, et la mort de M. W.-H. Low, en 1881, firent successivement deux autres vacances dans l'association; elles furent remplies tour à tour, à leur date, par l'arrivée d'abord de M. W.-J. Rivington appartenant à une vieille famille d'éditeurs de Londres, qui remonte dans le passé à près de deux cents ans, puis de M. Robert-B. Marston, le fils aîné de M. Edward Marston déjà associé depuis 1856.

Le lecteur me pardonnera de l'avoir arrêté à ce menu détail historique d'une raison sociale; mon excuse est dans le fait même que de ce détail précisément se compose l'histoire chronologique de la maison ; mais en outre on en

1. Il ne bornait pas son activité aux affaires. Il fut, avec son père, un philanthrope au meilleur sens du mot. C'est à leurs efforts réunis qu'est due la fondation de « The Royal society for the protection of Life from Fire ». Ils organisèrent la souscription pour l'établissement, dans les divers quartiers de Londres, des moyens de sauvetage contre l'incendie *(Fire Escapes)* dont l'administration a, depuis, passé de leurs mains dans celle de l'Etat.

dégagera une remarque intéressante au point de vue social, je veux dire la fidélité avec laquelle les familles se perpétuent dans la carrière des ascendants : admirable exemple de sagesse domestique, de saine entente de la vie, d'habile pratique commerciale qu'on ne saurait trop préconiser.

En dehors de son expérience en matière de librairie, M. R.-B. Marston avait une réputation personnelle dans un genre de sport très spécial. Ses connaissances théoriques et pratiques lui donnaient une autorité toute particulière en ce qui concerne la pêche et la pisciculture. En cette qualité, il prit un grand intérêt à l'organisation de *The Fisheries Exhibition*, à Berlin, en 1881 et à celle de Londres en 1883. Membre du comité de l'une et de l'autre exposition, il y fit des lectures remarquées, publiées depuis, et remporta diplômes et médailles; auparavant il avait déjà fondé *the Fishing Gazette (la Gazette de la Pêche)* dont la maison Sampson Low est maintenant propriétaire.

Le caractère des publications de cette librairie est très mélangé. Cependant elle a eu l'honneur d'éditer la plupart des grands romanciers de ces trente dernières années, notamment Mrs H. Beecher Stowe, l'auteur célèbre de *Uncle Tom's Cabin (la Cabane de l'oncle Tom)* dont les romans ont atteint le chiffre de vente de 250,000 exemplaires et comptent parmi les plus grands succès de MM. Sampson Low et C°. C'est aux romans de Wilkie Collins qu'appartient ensuite la palme du succès de vente : *Woman in white (la Femme en blanc)* et *No Name (Sans nom)* se sont vendus l'un et l'autre dans l'édition en 3 vol. du prix de 31 shillings (38 fr. 75) à 8,000 exemplaires, et dans l'édition en un seul volume de 6 sh. à 50,000. A côté de ces noms je relève ceux de sir Edward Bulwer Lytton, d'Anthony Trollope, de William Black, R. D. Blackmore, W. Clark Russell, Thomas Hardy, etc., etc. La plupart des romans paraissent dans une bibliothèque de format uniforme, petit in-8° à 6 sh., connue sous le titre de *Low's Standard Novels*. Dans cette collection a paru la traduction du *Quatrevingt-treize* et de *l'Histoire d'un crime*, de V. Hugo; *les Travailleurs de la mer* font partie d'une autre série ainsi que *Victor Hugo et son temps*.

Les voyages font de même l'objet d'une bibliothèque spéciale, *Low's Standard Library of Travel and Adventure*, format in-8° couronne, relié en toile à 7 sh. 6 d. soit 9 fr. 25. Ici triomphe H.-M. Stanley dont les livres *How I found Livingstone (Comment j'ai trouvé Livingstone), Through the Dark Continent (A travers le Continent noir)*, en deux éditions (21 et 42 sh.) se sont vendus à 20,000 et 30,000 exemplaires. Viennent ensuite les voyages de George Schweinfurth au centre de l'Afrique; du major Serpa Pinto, de l'Atlantique à l'océan Indien, à travers l'Afrique également, car c'est là, en effet, que semble, en cette fin du XIX° siècle, se porter le principal effort du génie aventureux de l'humanité. Que ceux qui ont le privilège assez triste d'avoir fait leurs études dans la première moitié du siècle se rappellent l'aspect complètement vide des cartes d'Afrique à cette époque et le comparent à celui des cartes d'aujourd'hui, toutes grises de noms de lieux, de cours d'eau et de délimitations politiques ! Avec les voyages du colonel W.-F. Butler dans les régions septentrionales de l'Amérique du Nord, du colonel Burnaby en Asie Mineure et de tant d'autres explorateurs, il est peu de contrées d'un pôle à l'autre où le lecteur de cette bibliothèque ne puisse aborder. Elle ne suffit pas cependant à recevoir toutes les relations des arpenteurs de continents. Il en est quelques-unes qui exigent un



VICTOR HUGO

EN 1832

D'après Léon Noel



VICTOR HUGO

EN 1840

(Extrait de la *Galerie de la Presse*)

A. Quantin.

format plus vaste, un plus grand luxe de développements, de documents, d'illustrations. Telle, est par exemple, l'exploration de M. J.-H. Kerry-Nichols à travers le pays des Maoris ou Pays du Roi, *the King Country*, dans la Nouvelle-Zélande, description admirable de précision scientifique et d'observation pittoresque appliquées à cette contrée d'election qui n'a qu'un tort, celui d'être si loin, sorte de paradis terrestre qui pourrait devenir la fontaine de Jouvence du vieux monde, recommandé très spécialement à l'attention des clients des docteurs Charcot et Arthuis, aux rhumatisants, névralgisants, ataxiques, merveilleux *sanatorium* dont le beau livre de M. Kerry-Nichols avec ses illustrations, sa carte et son lexique leur donne la clef souveraine. La même curiosité s'attachera au nouveau livre de Stanley sur le bassin du Congo et à celui de J. Thomson, *A travers le pays de Masai*, qui ont paru récemment.

On aura remarqué le grand nom de Victor Hugo parmi ceux des romanciers édités par la librairie Sampson Low ; elle a fait connaître au public anglais bien d'autres écrivains français : l'*Histoire de France* et l'*Histoire d'Angleterre*, de Guizot; les *Origines de la Francecontemporaine*, de M. H. Taine, les *Mémoires* et les *Lettres*, de Mme de Rémusat; *Frédéric II et Marie-Thérèse*, du duc de Broglie, les œuvres complètes de M. Jules Verne, l'*Histoire de la mode en France*, de M. A. Challamel; *Florence*, de M. Ch. Yriarte. Mais ces deux derniers ouvrages appartiennent à un département spécial et des plus importants de cette librairie, celui des livres d'art.

MM. Sampson Low et Co ont fondé parallèlement, en effet, deux bibliothèques d'enseignement d'histoire de l'art. L'une, à 3 sh. 6 d. le volume, petit in-8° couronne de 150 pages environ, cartonnage souple en toile uniformément bleu, est consacrée aux *Biographies des grands artistes ;* la collection, qui comprend déjà 34 volumes, se poursuit à travers toutes les écoles indifféremment et dans tous les temps; ainsi l'on y trouve Mantegna et Claude Lorrain, Turner et M. Meissonier. Ces études — non seulement biographiques, mais critiques aussi — sont accompagnées de 15 à 20 gravures sur bois faites avec le plus grand soin [1]. L'autre bibliothèque, de même format que la précédente, coûte un peu plus cher, 5 sh. le volume, en raison du nombre de pages qui est de 250. Chaque volume comprend l'histoire d'une ou plusieurs écoles de peinture, de sculpture, d'architecture ou d'ornement, sous la forme de rapides biographies se succédant chronologiquement sans aperçus critiques ni vues d'ensemble, mais par contre illustrées de très nombreuses gravures très fidèles et spécialement exécutées pour la collection. Ce sont de véritables manuels-memento sans prétention dogmatique, ainsi que d'ailleurs l'indique son titre général *Illustrated Art Handbooks.*

En dehors de ces deux bibliothèques d'enseignement de l'art, la librairie Sampson Low a édité beaucoup d'autres ouvrages d'art, mais dans des conditions bien plus somptueuses. Tels sont : *Ornamental Arts of Japan*, par G.-A. Audsley, en 2 volumes in-folio de 90 planches dont 74 en or et couleur, avec un texte descriptif, au prix de £ 16 16 sh.; du même auteur encore, *The*

1 Des collections analogues sont réservées aux classiques anglais et aux grands musiciens, celle-ci sous la savante direction du docteur Hueffer qui a, en quelque sorte, imposé à l'Angleterre le goût de la musique moderne, Wagner et Berlioz.

Art of Chromo-Lithography, in-folio, avec planches en couleur et texte à 63 sh. et *Outlines of Ornament* à 31 sh. 6 d.; — de M. A.-W. Batley, *Etched Studies for Interior Decoration*, impérial in-folio, à 52 sh. 6 d. — de M. C.-B Curtis, *Velazquez et Murillo*, avec eaux-fortes originales à 31 sh. 6 d. et 63 sh.; — *Practical Notes on Etching*, par M. R.-S. Chattock; — *The Etcher (le Graveur à l'eau-forte)* publication annuelle contenant 36 eaux-fortes originales d'artistes célèbres à £ 2. 12 sh. 6 d., paraissant depuis 1881; — *The Great Historic Galleries of England*, édité par lord Ronald Gower, *trustee* de la *National Portrait Gallery*, illustré de grandes photographies inaltérables d'après les plus célèbres tableaux des grands maîtres, en 2 volumes impérial in-4°; le premier volume contenant 24 planches à 36 sh.: le second, contenant 36 planches à £ 2. 12 sh. 6 d.; — de M. J.-W. Mollett, *Illustrated Dictionary of Words used in Art (Dictionnaire illustré des termes d'Art)* petit in-4°, contenant 600 gravures sur bois à 15 sh.; — de M. Palliser, trois ouvrages importants, une *Histoire de la dentelle* avec 100 illustrations et dessins en couleur, 1 vol. in-8° à £. 11 sh.; *Devises, symboles et cris de guerre historiques*, à £. 1 1 sh.; et *le Compagnon de poche du collectionneur de porcelaine*, petit in-8° avec mille marques et monogrammes à 5 sh. A la fin de cette liste d'œuvres originales nous sommes heureux de voir figurer une traduction par M. Benjamin Bucknall, architecte, des précieux *Entretiens sur l'architecture*, de Viollet-le-Duc et celle des *Œuvres littéraires (Literary Works) de Léonard de Vinci* par le Dr J. Paul Richter, magnifique publication qui vient de paraître et comprend non seulement les écrits déjà connus du maître sur la peinture, la sculpture et l'architecture, ses observations sur la géographie, la géologie et l'astronomie, ses maximes philosophiques, ses écrits humoristiques, ses lettres, ses notes sur les événements de sa vie, sur ses contemporains, sur la littérature, etc., mais en outre *vingt-quatre manuscrits autographes inédits*, tirés des bibliothèques de Londres, de Milan, de Windsor et de collections particulières d'Angleterre, de France et d'Italie. L'ouvrage, en deux volumes in-octavo impérial de 2,000 pages, reproduit 220 dessins originaux hors texte et d'autres dessins en grand nombre dans le texte. Le prix est de £ 12. 12 sh. Ce livre ne fait pas double emploi avec la publication d'autres manuscrits de Léonard dont MM. Ravaisson et Quantin ont eu la première initiative.

Aux romans, aux voyages, aux livres d'art, nous pourrions ajouter des ouvrages sur la pêche, des livres de science, d'histoire, de morale, de littérature générale publiés soit isolément, soit dans *the Gentle Life Series (bibliothèque des gens bien élevés)*; soit dans *The Bayard Series* à 2 sh. 6 d. éditée sous la direction de M. J. Hain Friswell et qui a emprunté son titre au premier volume de la série, l'*Histoire du chevalier Bayard*; soit enfin dans la *Bibliothèque rose* à 1 sh. consacrée à la littérature populaire de tous les pays, mais où jusqu'à présent n'ont paru que des ouvrages anglais.

Nous avons dit que MM. Sampson Low avaient fondé *The Publisher's Circular* paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Ce périodique a engendré le *Catalogue annuel* et une compilation de ce dernier *The English catalogue*, qui paraît de loin en loin; ses trois premiers volumes embrassent tous les livres publiés en langue anglaise pendant le dernier demi-siècle.

La librairie Sampson Low n'a point de magazine; cependant elle est dépo-

sitaire à Londres du *Harper's Monthly Magazine*. Ce merveilleux journal mensuel américain sans rival au monde, qui donne en 160 pages de texte grand in-8° plus de vingt articles variés et trois fois autant de gravures sur bois admirables, pour 1 sh., tiré à 30,000 exemplaires pour l'Angleterre et 130,000 pour l'Amérique, a engendré le *Harper's Young People* hebdomadaire à un penny.

D'après la rapide esquisse que nous venons d'en tracer, on conclura que la vieille maison fondée à Londres, il y a près d'un siècle, par l'aînée des Low, reprise depuis par son fils encore vivant et ses petits-fils, n'a pas dégénéré entre les mains de MM. Edward Marston, S.-W. Searle, W.-J. Rivington et R.-B. Marston. Assise aujourd'hui sur de solides et larges bases, elle étend le cercle de ses opérations continûment, parce qu'elle le fait avec autant de prudence que de sagacité hardie. C'est ainsi que, parallèlement à sa propre librairie, elle a établi une vaste agence de commission qui exige l'activité de correspondants spéciaux dans toutes les grandes villes du continent, en Europe et en Amérique, comme dans toutes les colonies britanniques. Le mouvement de cette agence est tel que la seule exportation en Australie représente annuellement la somme de £. 40,000, un million de francs.

Sa parfaite courtoisie et sa probité antique dans ses rapports avec les écrivains n'ont pas peu contribué à sa prospérité. — On peut en dire autant d'ailleurs de toutes les maisons qui ont réussi grandement et longuement. — Son mode de traiter avec les auteurs est presque aussi varié que le caractère des œuvres publiées. J'en citerai quelques exemples, qui suffiront à donner une idée générale de la façon dont on procède à l'édition d'un livre : 1° En achetant la propriété littéraire de l'ouvrage; — 2° En faisant l'avance des frais de fabrication et en publiant sous condition de partage égal des bénéfices ; — 3° En prenant à sa charge tous les risques de l'édition et payant à l'écrivain, selon les cas, un droit d'auteur (*a royalty*) de 10 à 12 1/2 et 15 quelquefois même jusqu'à 20 p. 0/0 du prix fort sur tous les exemplaires vendus; — 4° En laissant à la charge de l'auteur tous les frais et les risques de l'édition, l'éditeur n'étant que son agent et, en cette qualité, prélevant une simple commission de 15 p. 0/0 sur le net de ses ventes. — Dans ces conditions, la maison Sampson Low fait environ £ 200,000 d'affaires par an.

ERNEST CHESNEAU.





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

Nous croyons intéressant d'insérer ici, en qualité d'archivistes des choses littéraires, l'état civil de Victor Hugo, à la façon de Jal dans son *Dictionnaire historique*.

Voici l'acte de naissance du poète :

« Naissance. — Garçon. Du huitième du mois de ventôse, l'an X de la République.

« Acte de naissance de Victor-Marie Hugo, né le jour d'hier, à dix heures et demie du soir, fils de Joseph-Léopold-Sigismond Hugo, natif de Nancy (Meurthe), et de Françoise Trébuchet, native de Nantes (Loire-Inférieure), profession de chef de bataillon de la 20e demi-brigade, demeurant à Besançon, mariés, présenté par Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo. Le sexe de l'enfant a été reconnu être mâle.

« Premier témoin : Jacques Delelée, chef de brigade, aide de camp du général Moreau, âgé de quarante ans, domicilié audit Besançon.

« Second témoin : Marie-Anne Dessirier, épouse du cit. Delelée, âgé de vingt-cinq ans, domiciliée à ladite ville.

« Sur la réquisition à nous faite par le cit. Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, père de l'enfant.

« Et ont signé :

« HUGO, DELELÉE.
« DELELÉE, épouse DESSIRIER.

« Constaté suivant la loi, par moi, Charles-Antoine Séguin, adjoint au maire de cette commune, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil.

« CH. SÉGUIN, adj. »

Voici maintenant l'acte de décès du poète tel qu'il a été rédigé à la mairie du XVIe arrondissement :

546
HUGO
(Victor-Marie)

« L'an mil huit cent quatre-vingt-cinq, le vingt-trois mai, à onze heures du matin, acte de décès de Marie-Victor Hugo, âgé de quatre-vingt-trois ans, membre de l'Académie française, sénateur de la Seine, né à Besançon (Doubs), décédé à Paris, en son domicile, avenue Victor-Hugo, 50, hier au soir, à une heure et demie; fils du général Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo et de Sophie-Françoise Trébuchet, époux décédés; veuf de Adèle-Julie Foucher.

« Dressé par nous, Henri-Joseph Marmottan, maire du seizième arrondissement, officier de l'état civil, sur la déclaration de Léopold-Armand, comte Hugo, âgé de cinquante-six ans, propriétaire à Paris, rue des Saints-Pères, 40, neveu du défunt, et de Édouard Lockroy, âgé de quarante-quatre ans, député, demeurant à Paris, avenue Victor-Hugo, 52, ami du défunt, qui ont signé avec nous, après lecture.

L. Hugo, E. Lockroy, Dr Marmottan.

Livres aux enchères. — Depuis le commencement de la saison, les ventes n'avaient été, en général, ni importantes ni productives. Il se produit heureusement, depuis quelque temps, une certaine réaction. Les livres nous voulons dire les beaux livres, se vendent bien et mieux que les libraires eux-mêmes n'osaient l'espérer. Nous n'en voulons pour preuve que les prix atteints par les ouvrages composant la collection de M. Gustave Chartener, le bibliophile messin qui, depuis une quarantaine d'années, donnait tous ses soins à sa bibliothèque. Là où on croyait *faire* de 50 à 60,000, pour parler le langage de l'hôtel Drouot, on a fait 89,194 francs.

Voici, au surplus, avec l'indication des prix, la désignation des volumes les plus intéressants :

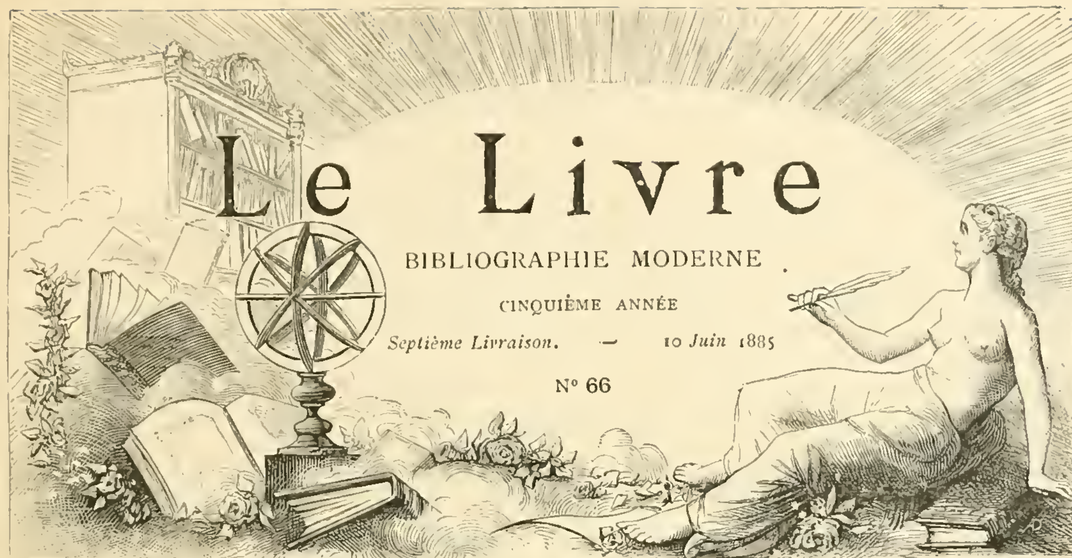
Psalterium Davidis, ad exemplar Vaticanum; Lugduni (Batavorum) apud Joh. et Dan. Elzevirios, 1653, pet. in-12, rel. anc. : 211 fr.; — *Adnotationes et Meditationes in Evangelia...* auctore Natali; Antverpiæ, Martinus Nutius, 1593-1595, in-fol., rel. anc.: 190 fr.; — *Ces heures à l'usaige de Metz,* Paris, Simon Vostre, s. d., in-8°, goth., exemplaire sur vélin d'une édition très rare, contenant un almanach de 1520 à 1536 : 1,500 francs; — *Office de la Semaine sainte*, Paris, Garnier, 1752, in-8°, exempl. aux armes de Mme Adélaïde, fille de Louis XV : 91 fr.; — *L'Office de la Vierge Marie,* Paris, Mettayer, 1586; rel. anc., exemplaire de Henri III : 895 fr.; — *Le Thrésor des grands biens de la Très Saincte Eucharistie,* Paris, 1660, 3 vol. in-8°, rel. ancienne; exempl. aux armes de la duchesse d'Uzès : 325 fr.; — Fénelon : *Directions pour la conscience d'un roi*, Paris, Renouard, 1825, in-12, tiré in-8°, exempl. unique sur peau de vélin, de la bibliothèque Renouard, et relié par Purgold; fig. ajoutées : 395 fr.; — Thomæ A. Kempis..., *De Imitatione Christi libri quatuor*, Lugduni (Batavorum) apud Joh. et Dan. Elzevirios, s. d., pet. in-12, rel. de Du

Seuil (Voy. pour cet exemplaire, Willems : *Les Elzeviers*, n° 709) : 440 fr.; — de Sacy : *Imitation de Jésus-Christ*, Paris, Techener, 1854, in-16, exemplaire sur papier de Hollande, relié par Trautz-Bauzonnet : 41 fr.; — Bossuet : *Réfutation du Catéchisme du Sr Paul Ferry, ministre de la religion prétendue réformée*, Metz, Jean Antoine, 1655, in-4°, rel. de Trautz-Bauzonnet; éd. orig. du premier ouvrage de Bossuet : 515 fr.; — Fénelon : *De l'Éducation des Filles*, Paris, Renouard, 1807, in-12; un des deux exempl. sur peau de vélin, relié par Bozérian, exempl. de Renouard, fig. ajoutées : 185 fr.; — *Pronostication nouvelle pour* || *Lan Mil V. Cens et. X. calculée* || *au vray Midy de la Noble Cite d'* || *Metz.* || s. l. n. d., 8 ff. non chiffrés. — *Pronostication nouvelle pour* || *Lan Mil. V. Cens et XI. carculée* || *au vray midy d'la Noble Cite d'* || *Mets* || s. l. n. d., 8 ff. non chiff. — *Pronostication nouvelle pour Lan Mil. V. Cens et XIII.* || *carculée au vray midy* || *d'la noble cite de* || *Mets et d'lo* || *raynne...* Imprime à Mets par || Maystre Caspar. || s. d., 2 ff.; ensemble 3 pièces en 1 vol. in-4°, goth.: 400 fr.; — *Emblèmes ou devises chrestiennes composées par damoiselle Georgette de Montenay*, Lyon, 1571, in-4°, édit. orig. reliée par Trautz-Bauzonnet : 400 fr.; — Béranger : Suite complète d'un portrait et de 52 gravures pour les *Chansons*, de 14 gravures pour les *Dernières Chansons* et 11 grav. pour *Ma Biographie;* épreuves d'artiste avec les noms à la pointe, sur Chine : 999 fr.; — *Le Pastissier françois*, Amsterdam, Elzevier, 1655, pet. in-12, rel. de Trautz-Bauzonnet : 915 fr.; — *Recueil de ballets*, la plupart représentés à la cour depuis 1582 jusqu'en 1681, 7 vol. in-4°, rel. anc. Cet ouvrage a appartenu à Charlotte de Bavière, duchesse d'Orléans et à M. de Soleinne (V. le n° 3,242 du Catal. de ce bibliophile). La ville de Paris s'en est rendue acquéreur moyennant le prix de 1,520 fr.; — H. Étienne : *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé*, s. l. n. d., in-8°, éd. orig. reliée par Trautz-Bauzonnet : 100 fr.; — *Les Métamorphoses d'Ovide*, trad. de l'abbé Banier, Paris, Hochereau, 1667-1771, 4 vol. in-4°, exempl. de premier tirage, rel. anc. : 490 fr.; — *Choix des Poésies originales des Troubadours*, par M. Raynouard; Paris, Didot, 1816-1821, 6 vol. gr. in-8°; exempl. du prince d'Essling, grand papier vélin, rel. de Thouvenin : 225 fr.; — *Œuvres d'Alain Chartier*, Paris, Galliot, 1529, pet. in-8°, rel. de Bauzonnet : 280 fr.; — *Jean Marot* || *de Caen sur les deux* || *heureux Voyages de Genes et Venise, victo* || *rieusement mys a fin par le treschrestien Roy* || *Loys Douziesme...*, Paris, Roufet, 1532, exempl. de Ch. Nodier, rel. de Thouvenin : 405 fr.; — *Contredictz* || *de Sogecreux.* || Paris, Galliot-Dupré, 1530, in-8° goth. Exempl. des bibliothèques de la Vallière, Caillard et Cigongne, rel. de Duru : 800 fr. On peut consulter, au sujet de cet ouvrage, le *Catalogue des livres de M. le baron James de Rothschild* (n° 502); — *Les Œuvres d'Amadis Jamyn*, Paris, Mamert-Pattisson, 1582, in-12; le second volume des *Œuvres*, Paris, Robert Le Mangnier, 1584, in-12, ensemble 2 vol. in-12, rel. de Trautz-Bauzonnet : 425 fr.; — *Les Dons des enfans de Latone*, Paris, Prault, 1734, rel. anc. aux armes de Louis XV : 380 fr.; — Dorat : *Fables nouvelles*, La Haye, et Paris, Delalain, 1773, 2 t. en 1 vol. : exempl. en grand papier de Hollande, 860 fr.; — *Œuvres de P. et Thomas Corneille*, Paris, Renouard, 1817, 12 vol. gr. in-8°, exempl. en grand papier vélin avec la suite des figures de Moreau et de Prud'hon avant la lettre et les eaux-fortes, rel. de Thouvenin : 1,220 fr.; *Paul et Virginie*, Paris, Curmer, 1838, gr. in-8°; exempl. sur papier

de Chine avec fig. avant la lettre (épreuves d'artiste), rel. de Trautz-Bauzonnet : 1,240 fr.; — *Les Joyeusetez, faceties et folastres imaginations de Caresme Prenant*, etc., Paris, Techener, 1829, 20 t. en 19 vol., exempl. sur papier de Hollande, relié par Trautz-Bauzonnet : 550 fr.; — *Cosmographiæ introdu || ctio*, 1507, in-4°, fig. d'astronomie, rel. de Lortic; premier livre imprimé à Saint-Dié : 1,200 fr.; — *Histoire des ordres militaires ou des chevaliers, des milices séculières et régulières...*, Amsterdam, Pierre Brunel, 1721, 4 vol. in-8°, rel. de Bisiaux, exempl. en grand papier, de la bibl. de Renouard : 400 fr.; — *Discours en forme de dialogue, ou Histoire tragique...* des différends entre Luther et Calvin, Paris, Guillaume Chaudière, 1570, in-8°, exempl. aux armes de Louis XIII et d'Anne d'Autriche; a figuré dans la collection de Bure : 2,010 fr.; — *Histoire de France...*, par de Mézeray, Paris, Mathieu Guillemot, 1643-1651, 3 vol. in-fol.; exempl. aux armes de Voyer d'Argenson : 410 fr.; — *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France*, Paris, Prault, 1768, 2 vol. in-4°; exempl. de de Bure, 400 fr.; — *Mémoires de M. D. L. R.* (La Rochefoucauld) *sur les Brigues à la mort de Louis XIII*, Cologne, Pierre Van Dyck, 1662, pet. in-12, rel. de Du Seuil : 1,675 fr.; — *Les Soupirs de la France esclave*, s. l., 1689, pet. in-4°, éd. orig., exempl. de Nodier : 215 fr.; — *Baptesme nouveau de Nicolas Monsieur*, s. l. n. d. (1524), in-4° goth., rel. de Thibaron-Joly; seul exempl. connu de ce livre intéressant l'histoire de Lorraine : 100 fr.; — *Combat d'honneur concerté par les IIII élemens sur l'heureuse Entrée de Madame la duchesse de la Valette en la Ville de Metz*, s. l. n. d. (Metz, Fabert, 1624), in-fol., rel. de Trautz-Bauzonnet : 400 fr.; — *Grand Cartulaire de l'abbaye royale de Saint-Arnould de Metz*, ms. in-fol. contenant trente bulles de papes et des chartes des VIIIe, IXe, Xe, XIe, XIIe, XIIIe, XIVe, XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles : 1,180 fr.; — *Petit Cartulaire de l'abbaye de Saint-Arnould de Metz;* beau manuscrit sur vélin de la fin du XIIIe siècle ou du commencement du XIVe : 1,330 fr.; — Le *Livre des Statuts et Ordonnances de l'Ordre et Milice du Benoist Sainct-Esprit*, s. l. n. d. (Paris, vers 1580), in-4°; exempl. sur vélin dans une reliure aux armes de Henri III : 700 fr.

— Dans deux autres ventes faites, l'une du 20 au 25 avril, par les soins de Mme Labitte; l'autre, du 11 au 16 mai, sous la direction de M. Le Petit, nous avons remarqué les ouvrages suivants : A. Durer : *Les quatre livres de la proportion des parties*, Paris, Ch. Perrier, 1557, in-fol., 1re éd. française : 190 fr.; — Holbein : *Icones mortis*, Lugduni, 1547, in-12 : 120 fr.; — G. de La Perrière : *La Morosophie*, Lyon, Macé-Bonhomme, 1553, in-8°, fig. sur bois, rel. de Chambolle-Duru : 110 fr.; — *Les Cent Nouvelles nouvelles*, Cologne, Pierre Gaillard, 1701, 2 vol. in-12, fig., rel. de Chambolle-Duru : 141 fr.; — de Ramberveiller : *Les dévots Élancements du poète chrestien*, Pont-à-Mousson, Melchior Bernard, 1603, pet. in-8°, fig., rel. de Chambolle-Duru : 240 fr.; — Berquin : *Idylles*, s. l. n. d. (Paris, 1774 à 1775), 2 vol. in-16; exempl. en grand papier de Hollande : 140 fr.; — La Fontaine : *Contes et Nouvelles en vers*, Amsterdam, 1762, 2 vol. in-8°; exempl. de présent, à la reliure dite des Fermiers-Généraux : 600 fr.; — Nogaret : *Le Fond du Sac*, Venise, chez Pantalon Phebus (Paris, Cazin), 1780, 2 tomes en 1 vol. in-18, rel. de Thibaron-Joly : 90 fr.; — Le Querlon : *Les Grâces*, Paris, Laurent Prault, 1769, in-8°,

fig. de Moreau; exempl. en grand papier de Hollande, relié par Chambolle-Duru : 154 fr.; — Aug. Barbier : *Iambes*, Paris, Canel, 1832, éd. orig. : 72 fr.; — *Chants et Chansons populaires de la France*, Paris, Delloye, 1843, 3 vol. gr. in-8°; exempl. de premier tirage, relié par Chambolle-Duru : 436 fr.; — *Les Contes rémois*, Paris, Lévy, 1858, 1re éd. avec les fig. de Meissonier; rel. de Thibaron : 112 fr.; — Th. Dondey : *Feu et Flamme*, Paris, Dondey-Dupré, 1833, in-8°, éd. orig. brochée : 100 fr.; — *Musée royal de Naples*, Paris, Ledoux, 1836, in-4°, exempl. sur vélin de la seconde édition : 150 fr.; — Th. Gautier : *Le Capitaine Fracasse*, illust. de G. Doré; Paris, Charpentier, 1866, exempl. de premier tirage : 39 fr.; — Grandville : *Un autre Monde*, Paris, Fournier, s. d., in-4°, 1re éd. : 52 fr.; — Grandville : *Scènes de la vie publique et privée des animaux*, Paris, Hetzel et Paulin, 1842, 2 vol. gr. in-8°, premier tirage : 55 fr.; — V. Hugo : *Notre-Dame de Paris*, Paris, Renduel, 1836, épreuves des fig. sur Chine : 46 fr.; — Janin : *L'Amour des Livres*, Paris, Miard, 1866, in-12 : 40 fr.; — P. Lacroix : *Dix-huitième siècle : lettres, sciences et arts*, exempl. sur papier de Chine : 130 fr.; — Le Sage : *Histoire de Gil-Blas*, vignettes de Gigoux, Paris, Paulin, 1835, premier tirage : 35 fr.; — *Les sept journées de la Reine de Navarre*, Paris, lib. des Bibliophiles, 1872, 8 fasc. en 4 vol. in-16, exempl. sur papier de Chine, relié par Belz-Niédrée : 150 fr.; — Molière : *Théâtre*, Lyon, Scheuring, 1864-1870, 8 vol. in-8°, exempl. en papier de Hollande avec les vignettes avant le nom du graveur, rel. de Lortic : 460 fr.; — Nus et Mesay : *L'Empire des Légumes*, Paris, G. de Gonet, s. d. : 43 fr.; — Silvio Pellico : *Mes Prisons*, Paris, Delloye, 1844, gr. in-8°, rel. de Raparlier : 50 fr.; — Collection de *Physiologies* parues entre 1837 et 1844, 60 vol. in-18 : 180 fr.; — *La Revue comique*, Paris, Dumineray, 2 vol. in-4°, exemp. relié sur brochure avec les couvertures : 61 fr.; — Sainte-Beuve : *Consolations*, Paris, Canel et Levavasseur, 1830, in-16, éd. orig. : 20 fr.; — E. Sue : *Le Juif-Errant*, Paris, Paulin, 1845, 4 vol. gr. in-8°, fig. de Gavarni : 62 fr.; — Toppfer : *Nouvelles genevoises*, Paris, Dubochet, 1845, 1re éd., rel. de Raparlier : 81 fr.; — *Bibliotheca scatalogica* : 25 fr.; — Brunet : *Manuel du libraire*, dernière édition : 256 fr.; — Fournier : *L'Art de la reliure en France*, Paris, Gay, 1864, in-12 : 25 fr.; — Le Roux de Lincy : *Recherches sur Jean Grolier*, Paris, Potier, 1866, exempl. sur papier de Hollande : 30 fr. — Montaigne : *Les Essais*, Paris, Abel L'Angelier, 1588, in-4°, dernière édition, publiée du vivant de Montaigne : 102 fr.; — *Traité de vénerie*, par d'Yauville, Paris, Imp. royale, 1788, in-4° de 415 p. : 60 fr.; — Cl. Marot : *Œuvres*, La Haye, 1731, 6 vol. pet. in-12, rel. de Hardy : 100 fr.; — Ronsard : *Œuvres*, Paris, Nicolas Buon, 1623, 2 vol. in-fol., rel. de Petit : 255 fr.; — *L'Escole de Salerne en vers burlesques*, Elzevier, 1651, pet. in-12, rel. de Duru : 156 fr.; — *Recueil dit de Maurepas*, Leyde (Paris, Poulet-Malassis), 1865, 6 vol. pet. in-12, rel. : 79 fr.; — *La Pariseide*, Paris, 1773, 2 vol. in-8°; rel. aux armes du comte d'Artois : 109 fr.; — *Œuvres complètes de Parny*, Bruxelles, 1824, 2 vol. in-8°, rel. de Hardy : 100 fr.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL



VICTOR HUGO ET LA PRESSE

La mort de Victor Hugo a produit dans le monde entier les plus éclatantes manifestations littéraires. La presse parisienne, au lendemain de ce deuil national, a publié des articles et des études remarquables qui ne doivent point être perdus pour la postérité et qui méritent d'être réunis et exposés sous les yeux de nos lecteurs. Nous donnons donc, en tête de cette livraison, ce qui a été écrit de plus remarquable dans les journaux de Paris, et sous les signatures les plus autorisées, au sujet de la disparition du poète dont la France vient de célébrer l'apothéose.

LE RAPPEL

24 mai.

La Mort de Victor Hugo.

Victor Hugo est mort.

Il est mort aujourd'hui vendredi 22 mai 1885, à une heure vingt-sept minutes de l'après-midi.

Il était né le 26 février 1802.

Il est mort à quatre-vingt-trois ans trois mois moins quatre jours.

Né avec le siècle, il semblait devoir mourir avec lui. Il l'avait tellement personnifié qu'on ne les séparait pas et qu'on s'attendait à les voir partir ensemble. Le voilà parti le premier.

Il y a huit jours, nous l'avions quitté aussi bien portant que d'habitude. On avait dîné gaiement. On était nombreux, et il avait fallu faire une petite table. Il avait, outre ses habitués du jeudi, M. de Lesseps et ses enfants. Enfants, jeunes filles, jeunes femmes avaient ajouté à son sourire ordinaire, et il s'était mêlé souvent à la conversation. Nous n'étions pas plutôt sortis que la maladie le saisissait.

Elle l'a attaqué à deux endroits, au poumon et au cœur. Ç'a été une lutte terrible. Il était si fortement constitué que par moments le mal cédait, mais pour reprendre aussitôt. Ceux qui le soignaient ont passé par des alternatives incessantes d'espérances et d'angoisses, croyant un instant qu'il n'avait plus qu'un quart d'heure à vivre et l'instant d'après qu'il allait guérir.

Lui, il ne s'est pas fait illusion.

Dès le premier jour, il disait à Mme Lockroy que c'était la fin.

Samedi, il me prenait la main, la serrait et souriait.

— Vous vous sentez mieux ? lui dis-je.

— Je suis mort.

— Allons donc ! Vous êtes très vivant, au contraire !

— Vivant en vous.

Lundi, il disait à Paul Meurice :

— Cher ami, comme on a de la peine à mourir !

— Mais vous ne mourrez pas !

— Si ! c'est la mort. Et il ajouta en espagnol : — Et elle sera la très bien venue.

Il acceptait la mort avec la plus entière tranquillité. Toute sa vie il l'avait regardée en face, comme celui qui n'a rien à craindre d'elle. Il avait d'ailleurs une telle foi dans l'immortalité de l'âme que la mort n'était pour lui qu'un changement d'existence et la tombe que la porte d'un monde supérieur.

Mardi, il y a eu un semblant de mieux, et nous avions tant besoin d'espérer que nous avons repris courage. Mercredi, notre confiance est tombée. Hier, la journée a été moitié oppression et moitié prostration. Le malade, quand on lui parlait, ne répondait plus et ne paraissait pas entendre. Nous désespérions encore une fois.

Tout à coup, vers cinq heures et demie, il a eu comme une résurrection. Il a répondu aux questions avec sa voix de santé, a demandé à boire, s'est dit soulagé, a embrassé ses petits-enfants et les deux amis qui étaient là. Et nous avons eu encore l'illusion d'une guérison possible. Hélas ! c'était la dernière clarté que la lampe jette en s'éteignant.

Presque immédiatement la prostration est revenue. Puis, dans la nuit, des accès d'agitation que ne parvenaient plus à calmer les injections de morphine. Le matin, l'agonie a commencé.

Les médecins disaient qu'il ne souffrait pas, mais le râle était douloureux pour ceux qui l'entendaient. C'était d'abord un bruit rauque qui ressemblait à celui de la mer sur les galets, puis il s'est affaibli, puis il a cessé.

Victor Hugo était mort.

Il était mort dans la maison devant laquelle, il y a quatre ans, six cent mille personnes étaient venues le saluer, debout à sa fenêtre, nu-tête malgré l'hiver, portant ses soixante-dix-neuf ans comme les chênes portent leurs branches. Une foule égale va venir l'y chercher ; mais elle ne l'y trouvera plus debout.

Il est couché, immobile, pâle comme le marbre, la figure profondément sereine. On se dit qu'il est immortel, qu'il est plus vivant que les vivants, et l'on en a la preuve dans ce grand cri de douloureuse admiration qui retentit d'un bout du monde à l'autre ; on se dit que c'est beau d'être pleuré par un peuple, et pas par un seul ; mais n'importe, le voir là gisant, pour ceux dont la vie a été pendant cinquante ans mêlée à la sienne, c'est bien triste.

Auguste Vacquerie.

DÉBATS

23 mai.

L'âme illuminée s'en est allée : Victor Hugo est mort. Il y a quinze jours à peine, on eût dit, à voir sa face grave et souriante, jeune encore sous son auréole de cheveux blancs, qu'il avait reçu, non les atteintes, mais le baiser des années. Il semblait défier le temps. Aussi ce n'est pas la vieillesse, c'est un accident qui le tue : la congestion pulmonaire. Sans ce fatal refroidissement, de longues années encore Victor Hugo pouvait être conservé à l'Europe dont il était l'admiration, à la France dont il était l'honneur. Quand on songeait aux quatre-vingt-trois ans du poète, on était hanté parfois de l'idée de sa mort. Mais cette idée s'évanouissait bien vite, l'esprit se refusant à la concevoir. En vain la raison montrait cette mort certaine — *perspicua mors* — dans un temps quelconque, l'imagination repoussait ce jour si loin qu'on croyait ne le voir jamais. La mort de Victor Hugo émeut et surprend comme s'il fût frappé en pleine jeunesse. — Et qu'il laisse tant de gloire et qu'il ait vécu tant d'années, la douleur de ceux qui l'aimaient ne saurait en être atténuée.

Son génie rayonne sur la France depuis soixante ans. Cinq générations d'écrivains l'ont salué vivant comme un maître souverain. Ce siècle est plein de lui, de ses œuvres, de ses paroles, de sa langue, de ses conceptions, de la musique de ses vers, de la lumière de ses idées. De Sainte-Hélène à l'île de Chio, tous les vaincus ont trouvé sa voix d'airain pour les glorifier. Immense a été et est encore son action sur les lettres françaises. Tous ceux qui tiennent une plume aujourd'hui, les prosateurs comme les poètes, les journalistes comme les auteurs dramatiques, procèdent plus ou moins de lui. Ils se servent d'épithètes et d'images, ils ont des alliances de termes et des surprises de rimes, des tours de phrase et des formes de pensées, qui sont des réminiscences inconscientes de Victor Hugo. Le style moderne est marqué à son empreinte. Son œuvre écrite passe par le nombre des volumes celle même de Voltaire et égale par la puissance et l'éclat celles des plus grands poètes.

On ne peut pas dire de Victor Hugo qu'il meurt pour entrer dans l'immortalité, car son immortalité avait commencé lui vivant. Depuis quinze ans et plus, il assistait à son apothéose. Ses adversaires mêmes, ceux de la politique et ceux des lettres, se taisaient devant sa glorieuse vieillesse. Garderont-ils le même respect à son souvenir ? Peut-être verrons-nous, par une de ces réactions coutumières à la France, décroître l'admiration de Victor Hugo. Mais durant cette passagère période, Victor Hugo aura encore une foule pour le lire, une élite pour le défendre. Et, avec le XXe siècle, viendra la vraie postérité, non point cette postérité des premières années, soumise à tant de modes et à tant de variations, mais la grande, l'éternelle, l'immuable postérité, celle où sont dans le rayonnement suprême Eschyle, Dante, Shakespeare et le grand Corneille. Si l'on n'appelle pas alors le XIXe siècle le siècle de Napoléon, on l'appellera le siècle de Victor Hugo.

Henry Houssaye.

M. Victor Hugo a été une des preuves de l'unité de notre conscience française. L'admiration qui entourait ses dernières années a montré qu'il y a encore des

points sur lesquels nous sommes d'accord. Sans distinction de classes, de partis, de sectes, d'opinions littéraires, le public depuis quelques jours a été suspendu aux récits navrants de son agonie; et maintenant il n'est personne qui ne sente au cœur de la patrie un grand vide. Il était un membre essentiel de l'Église en la communion de laquelle nous vivons; on dirait que la flèche de cette vieille cathédrale s'est écroulée avec la noble existence qui a porté le plus haut en notre siècle le drapeau de l'idéal.

M. Victor Hugo fut un très grand homme; ce fut surtout un homme extraordinaire, vraiment unique. Il semble qu'il fut créé par un décret spécial et nominatif de l'éternel. Toutes les catégories de l'histoire littéraire sont en lui déjouées. La critique qui essayera un jour de démêler ses origines se trouvera en présence du problème le plus compliqué. Fut-il Français, Allemand, Espagnol? Il fut tout cela et quelque chose encore. Son génie est au-dessus de toutes les distinctions de race; aucune des familles qui se partagent l'espèce humaine au physique et au moral ne peut se l'attribuer.

Est-il spiritualiste? est-il matérialiste? Je l'ignore. D'un côté, il ne sait pas ce que c'est que l'abstraction; son culte principal, j'ose presque dire unique, est pour deux ou trois énormes réalités, telles que Paris, Napoléon, le peuple. Sur les âmes, il a les idées de Tertullien; il croit les voir, les toucher; son immortalité n'est que l'immortalité de la tête. Il est avec cela hautement idéaliste. L'idée, pour lui, pénètre la matière et en constitue la raison d'être. Son Dieu n'est pas le Dieu caché de Spinoza, étranger au développement de l'univers; c'est un Dieu qu'il peut être inutile de prier, mais qu'il adorait avec une sorte de tremblement. C'est l'Abîme des gnostiques. Sa vie s'est passée sous la puissante obsession d'un infini vivant, qui l'embrassait, le débordait de toutes parts, et au sein duquel il lui était doux de se perdre et de délirer.

Cette haute philosophie, qui fut l'entretien journalier des longues heures qu'il passait seul avec lui-même, est le secret de son génie. Le monde est pour lui comme un diamant à mille faces, étincelant de feux intérieurs, suspendu dans une nuit sans bornes. Il veut rendre ce qu'il voit, ce qu'il sent; matériellement, il ne le peut. Le tranquille état d'âme du poète, qui croit tenir l'infini ou qui se résigne facilement à son impuissance, ne saurait être le sien. Il s'obstine, il balbutie; il se raidit contre l'impossible; il ne consent pas à se taire; comme le prophète hébreu, il dit volontiers : *Aa,a, Domine, nescio loqui*. Sa prodigieuse imagination complète ce que sa raison n'aperçoit pas. Souvent au-dessus de l'humanité, parfois il est au-dessous. Comme un cyclope, à peine dégagé de la matière, il a des secrets d'un monde perdu. Son œuvre immense est le mirage d'un univers qu'aucun œil ne sait plus voir.

Ses défauts furent ainsi des défauts nécessaires; il n'eût pas existé sans eux; ce furent les défauts d'une force inconsciente de la nature, agissant par l'effet d'une tension intérieure. Il était né pour être le clairon sonore qui renverse les murailles des villes devenues vieilles. Il s'agissait de rompre avec le culte exclusif d'un passé glorieux mais insuffisant. Le XVIIe et le XVIIIe siècle avaient excellé dans une conception bornée de l'esprit humain. Les grands écrivains de ce temps n'avaient voulu voir que le fini; les choses leur apparaissaient dans leur état définitif; ils ne les voyaient jamais en train de se faire. Ils n'aimaient que ce qui est clair et certain. L'infini, le développement leur échappaient. Les mystères des origines, les prodiges de l'instinct, le génie des foules, le spontané sous toutes ses formes, les dépassaient. Au commencement de notre siècle, le mal était à son comble. La contemplation physique de l'univers faisait des miracles; *la Mécanique céleste* de Laplace et *la Mécanique analytique* de Lagrange, composées séparément, arrivaient à s'embrasser comme deux hémisphères combinés exprès pour se rejoindre! Mais la contemplation morale de l'univers, c'est-à-dire la littérature, était devenue un jeu puéril, quelque chose de vide, de factice, d'étriqué.

M. Victor Hugo fut le plus illustre parmi ceux qui entreprirent de ramener aux hautes inspirations cette culture intellectuelle déprimée. Un souffle vraiment poétique le remplit; chez lui, tout est germe et sève de vie. Une singulière découverte coïncide avec celle de l'esprit nouveau, c'est que la langue française, qui pouvait ne plus sembler bonne qu'à rimer des petits vers spirituels ou aimables, se trouve tout à coup vibrante, sonore, pleine d'éclat. Le poète qui vient d'ouvrir à l'imagination et au sentiment des voies nouvelles révèle à la poésie française son harmonie. Ce qui n'était qu'une cloche de plomb devient entre ses mains un timbre d'acier.

La bataille fut gagnée. Qui voudrait aujourd'hui demander compte au général des manœuvres qu'il employa, des sacrifices qui furent les conditions du succès. Le général est obligé d'être égoïste. L'armée, c'est lui; et la personnalité, condamnable chez le reste des hommes, lui est imposée. M. Hugo était devenu un symbole, un principe, une affirmation, l'affirmation de l'idéalisme et de l'art libre. Il se devait à sa propre religion : il était comme un dieu qui serait en même temps son prêtre à lui-même. Sa haute et forte nature se prêtait à un tel rôle, qui eût été insupportable pour tout autre. C'était le moins libre des hommes, et cela ne lui pesait pas. Un grand instinct se faisait jour par lui. Il était comme un ressort du monde spirituel. Il n'avait pas le temps d'avoir du goût, et cela d'ailleurs lui eût peu servi. Sa politique devait être celle qui allait le mieux à sa bataille. Elle était en réalité subordonnée à ses grandes stratégies littéraires, et parfois elle dut en souffrir, comme toute chose de premier ordre qu'on réduit à l'état de chose secondaire et qu'on sacrifie à un but préféré.

A mesure qu'il avançait dans la vie, le grand idéalisme qui l'avait toujours rempli s'élargissait, s'épurait. Il était de plus en plus pris de pitié pour les milliers d'êtres que la nature immole à ce qu'elle fait de grand. Éternel honneur de notre race! Partis des deux pôles opposés, M. Hugo et Voltaire se rencon-

trent dans l'amour de la justice et de l'humanité. En 1878, les vieilles antipathies littéraires sont tombées; les froides tragédies du XVIIIe siècle sont oubliées; Victor Hugo décerne à son adversaire l'apothéose, non certes pour son bagage littéraire, mais malgré son bagage littéraire. Le libéralisme est l'œuvre nationale de la France; on est jugé dans l'histoire d'après la mesure des services qu'on y a rendus.

Que se passera-t-il en 1985, quand le centenaire de M. Victor Hugo sera célébré à son tour? Devant les obscurités d'un avenir qui nous apparaît fermé de toutes parts, qui oserait le dire? Une seule chose est bien probable. Ce qui est resté de Voltaire restera de M. Hugo. Voltaire, au nom d'un admirable bon sens, proclame que l'on blasphème Dieu quand on croit servir sa cause en prêchant la haine. M. Hugo, au nom d'un instinct grandiose, proclame un père des êtres, en qui tous les êtres sont frères. Les prêtres feront défaut aux funérailles de M. Hugo. Cela est loyal; il eût mieux valu que les choses se fussent passées avec la même correction aux funérailles de Voltaire. Pour moi, si j'avais le droit de porter la simarre et le rabat d'un culte quelconque, et que l'on m'appelât pour donner le dernier adieu à de tels morts, je dirais ce qui suit, en versant sur les flammes saintes quelques grains d'encens :

« Frères et sœurs, faites monter, avec cet encens, vos meilleures prières, en souvenir de ces grands hommes à qui la façon épurée dont ils se figurèrent les choses divines n'a pas permis de désirer les chants et les rites ordinaires. Un si fort idéal remplit leur âme, qu'ils s'affirmèrent l'immortalité de cette âme, comme l'immortalité de l'idéal lui-même. Ils crurent si énergiquement au vrai, au bien, à la justice, qu'ils conçurent ces apparentes abstractions comme une réelle et suprême existence. Leur langage sur ce point fut celui des plus simples d'entre vous. Ils se plurent aux mots dont vous vous servez; ils évitèrent la faute de beaucoup d'esprits subtils qui, pour ne point parler comme les siècles crédules, s'exténuent à chercher des synonymes à Dieu. »

ERNEST RENAN.

Le journal des *Débats* a encore publié deux articles très remarquables, l'un de M. Paul Bourget, tout de psychologie, l'autre de M. J.-J. Weiss. Ces deux études, très longues, ne pouvaient trouver place ici.

XIXe SIÈCLE.

23 mai.

Victor Hugo vient de mourir.

C'est un grand deuil pour la France entière; pour le monde entier, pouvons-nous ajouter, car sa renommée et sa gloire étaient universelles.

Il a été le poète du siècle.

Quelques-uns pouvaient discuter la question de savoir si tel ou tel grand poète, grand dramaturge ou grand conteur ne lui avait pas été égal dans telle ou telle de ses productions.

Mais pas un homme, dans le monde entier contemporain, ne pouvait songer un instant à opposer son œuvre à l'œuvre immense de Victor Hugo.

Il n'est pas une forme de la pensée humaine qu'il n'ait abordée, toujours avec supériorité, le plus souvent avec génie. Sa lyre avait toutes les cordes; il a été, sans effort, de la chanson d'Anacréon au poème épique de Dante. Il a tout compris de l'humanité, tout aimé, tout chanté.

Le génie de Victor Hugo est, depuis longtemps, incontesté de ses adversaires mêmes. Ceux qui combattaient encore le poète, qui, comme *le Monde*, raillaient l'émotion avec laquelle nous parlions de sa fin prochaine, avaient renoncé à nier l'éclat et la splendeur de ses dons.

Ils s'en prenaient seulement à ce qu'ils appelaient les inconséquences de sa pensée et la versatilité de ses opinions.

Nous ne cesserons de le répéter : l'évolution de Victor Hugo, marchant avec son siècle, le précédant parfois, donne justement à son existence une magnifique unité.

Il a célébré, sous toutes les formes, la doctrine du progrès. Il l'a affirmée surtout en étant lui-même le progrès vivant.

Né, aux premiers jours du siècle, d'un père vieux soldat et d'une mère vendéenne, épris d'enthousiasme pour les gloires de l'Empire, accessible aux rêves dorés de la foi, il est, en passant par le libéralisme un peu vague de 1830, venu à l'idée définitive de la République, en politique, et de la libre pensée, en philosophie.

Pourquoi un homme cesserait-il d'être grand justement pour avoir fait les progrès que les plus humbles d'esprit ont accomplis?

Le passage de Victor Hugo à travers les partis a été, au contraire, une source de grandeurs pour son œuvre. Il a appris à respecter ce qui est respectable en tous; il a célébré ce qu'il y a de glorieux.

Mort en philosophe, il laisse après lui le magnifique éloge des vertus chrétiennes; mort sénateur de la République, il a dit, comme personne, les splendeurs de l'épopée impériale, et adressé au passé royaliste, à la vraie monarchie, les plus nobles adieux.

Voilà pourquoi son deuil peut et doit être porté par le pays tout entier, pourquoi les misérables questions de parti s'effacent devant sa tombe.

A moins de prétendre que ce que l'Empire a de plus beau soit le 2 Décembre, et de croire que ce que le christianisme a de plus essentiel soit le miracle de la Salette, les partisans des régimes déchus comme les catholiques peuvent saluer en Victor Hugo un homme qui les a grandis en les combattant.

C'est cette merveilleuse puissance qui constitue le génie même.

Nous donnons plus loin le résumé de la longue et admirable vie de Victor Hugo, qui a combattu et travaillé soixante ans pour la gloire des lettres et de son pays.

Nous reviendrons, ces jours-ci, sur sa carrière politique, sur son théâtre, sur sa vie intime, sur les

rôles multiples et prépondérants qu'il a joués en toutes choses.

Aujourd'hui, il convient d'être tout entiers au deuil de sa mort et de lui préparer de belles funérailles.

Paris tout entier voudra y assister, et la France s'y fera représenter.

Il convient de se préoccuper des moyens de donner à cette cérémonie funèbre et triomphante tout ensemble le caractère d'une de ces manifestations grandioses qui honorent le pays qui les fait autant que l'homme qui en est l'objet.

La maison du poète est bien petite pour ces funérailles.

Nous pensons que, de même qu'on avait porté le corps de Gambetta à la Chambre, la dépouille de notre grand poète pourra partir de l'Institut pour le cimetière du Père-Lachaise.

Car, par-dessus tout, c'est le grand poète que nous regrettons, et c'est le grand poète que le pays tout entier admire.

D'autres ont demandé que l'on fît une chapelle ardente sous l'Arc de Triomphe.

A quelque idée qu'on s'arrête pour ces obsèques nationales, il ne faudra pas oublier qu'elles seront l'hommage d'une grande nation au plus glorieux de ses enfants.

HENRY FOUQUIER.

ÉCHO DE PARIS.

24 mai.

On ne peut pas dire qu'il n'est plus, il est toujours, mais son génie s'est séparé de ce qui le faisait homme.

La France entière est en deuil : Victor Hugo est mort.

Ils ont été quatre depuis que les sociétés se connaissent : Homère, Dante, Shakespeare et Hugo. Poètes plus grands que les prophètes, leur souffle animait l'humanité et l'agrandissait.

Victor Hugo aimait les faibles, les femmes, les enfants et les bêtes. Son âme miséricordieuse avait des attendrissements qui pénétraient les masses. Ses vers étaient comme la harpe de David apaisant les fureurs de Saül. Il a dit aux grands de ce monde : « Vous n'êtes que poussière! » Il a dit aux affligés : « Séchez vos larmes et comptez-vous ; chacun aura sa part de soleil... »

Il se repose, mais les germes qu'il a semés jailliront de toutes parts et l'idée féconde se répandra sur toute la surface de la terre. Son corps restera parmi nous, mais il a pour tombeau l'univers.

AURÉLIEN SCHOLL.

ÉVÉNEMENT.

24 mai.

Lorsque Henri III regarda, gisant à terre, le duc de Guise, il dit : « Je ne le croyais pas si grand. » C'est la même pensée qui me frappe en voyant Victor Hugo couché sur son lit funèbre. Il m'apparaît dans cette grandeur sublime de sa personnalité et de son œuvre que voilait à nos yeux le charme infini de sa bonté familière. Il est plus imposant, plus vaste, plus immesuré qu'il n'a jamais été par la transcendance et le rayonnement de son génie.

Ce n'est pas le XIXe siècle seulement que je salue dans le maître que je vénérais et que j'adorais depuis le jour où je sus lire. Certes, nul homme parmi les hommes n'incarna aussi fortement et aussi complètement que celui-là le temps auquel il appartint. Voltaire lui-même, en qui se résuma l'esprit philosophique des cinquante années qui précédèrent et enfantèrent la Révolution, n'identifia pas son époque avec la même puissance et la même variété d'accents et de forme que Victor Hugo.

Ce qui imprima ce caractère d'intensité et d'universalité à cette identification sans exemple dans le passé, c'est qu'il a tout abordé, tout embrassé ; c'est qu'il a été grand en tout ; c'est qu'il a été dans les sphères de l'idée et du fait au premier rang ; c'est qu'il a exercé une influence directe sur les hommes comme sur les événements ; c'est qu'il a pensé, qu'il a chanté, qu'il a écrit, qu'il a agi ; c'est qu'il a lutté du commencement à la fin de cette longue existence, sans repos, sans trêve et j'allais ajouter sans une défaillance ; c'est qu'il a porté dans toutes les branches de l'activité une flamme révolutionnaire, renversant les idoles, brisant avec les conventions, mettant aux choses une empreinte nouvelle : la sienne ; c'est qu'il a eu tous les appétits, toutes les curiosités, toutes les passions, toutes les folies, tous les délires, tous les vertiges d'un siècle d'éclairs et de tourmentes, de tempêtes et de tonnerres, d'éruptions et de cataclysmes, à ce point qu'on se demande s'il a obéi à son temps ou s'il lui a commandé !

Devant cette masse prodigieuse d'efforts et d'entreprises, on ne tarde pas à s'apercevoir que Victor Hugo dépasse les limites d'une époque et les frontières d'un pays, ce pays fût-il intellectuellement aussi étendu que notre France. Non, il ne nous est pas permis de le revendiquer pour nous seuls ; il est de tous les temps, il est au monde entier, il est à l'humanité. Notre deuil n'est pas un deuil national, c'est un deuil universel.

Dante, explorant avec Virgile, son doux guide, les cercles éternels, rencontre les grands esprits de tous les âges. Parmi cette famille, Hugo n'aura pas d'égal. Plus on le comparera à ses devanciers, plus on reconnaîtra qu'il les a tous dépassés. Homère, Sophocle, Virgile, Dante, Shakespeare, Cervantes, Corneille, Voltaire, Lamartine s'élèvent aussi haut que lui vers le beau idéal ; mais ils n'ont pas porté dans tous les genres cette force de conception, cette abondance magnifique, cet éclat soutenu, cette largeur d'envergure, cette infinie pluralité de rythmes, ce mélange inouï de vigueur et de souplesse, cette ductilité invraisemblable dans l'exécution et, pour tout dire, cette possession la plus complète d'un talent magique, familier avec tous les secrets de la langue, du son, de la couleur et de l'harmonie, tour à tour lugubre et gaie, formidable et douce, aérienne et ter-

restre. Hugo est le clavier le plus merveilleux sur lequel ait résonné l'âme humaine.

. . . .

Il y avait en Hugo un penseur ou un rêveur — ou plutôt l'un et l'autre — qui puisa toujours l'inspiration à la source de l'idéal le plus élevé et le plus pur. Il regardait en haut. Il hantait les sommets. Il cherchait la lumière. C'était le spiritualiste par essence et excellence. C'était un croyant dans l'idée. C'était un voyant. Je ne sais quels espaces surnaturels il n'a pas visités. Il a plané dans tous les ciels. Il a scruté toutes les profondeurs. Il a interrogé tous les sphinx accroupis depuis des siècles devant l'ignorance et l'angoisse humaines. Il a été des altitudes aux abîmes, soulevant les problèmes à la manière des géants de la Fable soulevant les montagnes, poursuivant le vrai, tremblant d'admiration ou d'amour, d'espérance ou de terreur en face des secrets impénétrables et des *pourquoi* troublants, passant de l'hymne au sanglot, à la prière, mais rarement au blasphème, tant était vivace en lui la foi dans l'idéal qui fut sa seule et constante religion. C'est dans cette religion qu'il est mort. Son cerveau était trop large pour s'emprisonner dans le moule d'un culte connu. Il ne pouvait être ni à Jésus-Christ, ni à Moïse, ni à Platon, ni à Brahma, ni à Mahomet. Son dieu était l'idéal dans l'incommensurable et dans l'infini.

Mais il avait sur la terre deux passions maîtresses, qui ont dominé et gouverné toute sa vie : l'art et l'humanité. Servi par l'imagination la plus ouverte, la plus vive et la plus féconde, il avait const té tout de suite l'étroitesse, la rigidité ou l'usure des formes convenues. Il s'était promis de s'affranchir des tyrannies que les Lettres classiques imposaient; et il s'en affranchit. La bataille dura vingt ans et plus. Avec quelle impétuosité il se jeta dans la mêlée! Quels combats il livra à l'ennemi tout-puissant, armé contre lui des foudres officielles et travaillant à l'accabler sous l'odieux et le ridicule! Créateur et chef du romantisme, Hugo accomplit cette révolution littéraire avec une « maestria » qui, à la distance où nous sommes, confond et stupéfie le critique. C'était le génie se portant de tous les côtés à la fois, offrant ou acceptant la lutte sur tous les terrains, se multipliant et se renouvelant avec une nouveauté, une audace, une fécondité intarissables, triomphant enfin de tous les obstacles, de toutes les oppositions, dans le livre et sur la scène, par la seule supériorité des moyens et l'irrésistible puissance des effets. La liberté dans l'art était fondée. L'œuvre est faite. Hugo ne l'a pas désertée un jour, des *Orientales* à la *Légende des Siècles*, de *Bug-Jargal* à *Hernani*, de *Marion Delorme* aux *Misérables* et jusqu'à ce chef-d'œuvre exquis où il a déposé la quintessence de ses tendresses : l'*Art d'être grand-père*. L'art, désormais, après avoir été classique, pourra n'être plus romantique pour devenir réaliste ou naturaliste; il sera indépendant, il sera illimité.

EDMOND MAGNIER.

FIGARO

23 mai.

Victor Hugo n'est plus. La main me tremble en annonçant cette irréparable catastrophe. Je sais bien qu'il était plein de jours et qu'il avait dépassé de beaucoup les limites ordinaires de la longévité de l'homme. Qu'importe! Nous l'aimions, je l'aimais pour ma part depuis quarante années; et si je n'allais pas jusqu'à le croire immortel, je m'imaginais, du moins, que je ne le verrais pas mourir. Chaque année, au commencement du mois de février, quelques amis fidèles songeaient à célébrer le nouvel anniversaire de la naissance du maître dans un banquet à la fois solennel et joyeux. Aux objections, aux résistances, car les choses les plus simples ont leurs contradicteurs et leurs railleurs, nous répondions seulement : « Il a passé ses quatre-vingts ans! Il faut se hâter de l'honorer encore, c'est peut-être la dernière fois. » Mais nous n'en croyions rien, et j'espérais fermement qu'il ne finirait pas avant le siècle qu'il avait presque commencé.

C'en est fait, Victor Hugo « entré vivant dans la postérité », entre aujourd'hui glorieux dans la mort.

Devant cette grande tombe, les panégyriques sont superflus et les jugements contradictoires une sorte d'impiété.

. . . .

Environné de l'admiration publique, consolé de ses épreuves passées et de ses douleurs domestiques par une popularité prodigieuse et sans exemple dans notre pays, Victor Hugo n'apparaissait plus que comme le symbole radieux du génie de la France.

Nulle royauté littéraire n'égala jamais la sienne. Voltaire régnait à d'autres titres. On dit de Voltaire qu'il était le second dans tous les genres. Victor Hugo, au contraire, est et demeurera le premier dans plusieurs. Ni dans ce siècle ni dans nul des siècles qui l'ont précédé, la France n'a possédé un poète de cette hauteur, de cette abondance et de cette envergure. Il est pour nous ce que Dante, Pétrarque, le Tasse et l'Arioste réunis furent pour l'Italie; c'est le chêne immense dont les robustes frondaisons couvrent depuis soixante ans de leur ombre les floraisons sans cesse renaissantes de la pensée française.

J'ai dit qu'il vivra, et sa meilleure force pour durer à travers les âges futurs, c'est que son génie, quoi qu'en aient dit par irréflexion, par injustice ou par une connaissance imparfaite des choses est d'essence absolument aborigène et nationale.

On a dit qu'il avait renversé les règles et ramené dans nos coutumes poétiques *vernacula nostra*, l'antique barbarie, jadis vaincue par Malherbe et Boileau. Quelle erreur! Victor Hugo n'a pas renversé les barrières; il les a franchies d'un bond, et s'est retrouvé derrière Boileau et derrière Malherbe en contact direct avec le libre génie de nos grands poètes des XVI[e] et XVII[e] siècles, avec Ronsard, avec Remi Belleau, avec Regnier, avec Desportes, avec Tristan L'Hermite, avec Beys, et aussi avec Rotrou, avec

Pierre Corneille, et d'autres poètes encore, pléiade si nombreuse que son dénombrement fatiguerait nos mémoires débiles.

Cependant, il n'a voulu reprendre aux ancêtres que l'indépendance de leur pensée, que l'ampleur de leurs périodes et de leurs attitudes; il a tenu pour acquises les sages corrections de forme indiquées par les « *législateurs du Parnasse* »; loin de faire front à Malherbe et à Boileau pour les combattre, il se les est mis à dos pour s'appuyer sur eux. Le respect de la forme, il le pratiquait pour lui-même avec une si sévère correction qui l'a imposé comme une loi désormais ineluctable à ses enfants et aux enfants de ses petits-enfants.

Un mot encore; tout est-il donc fini, Victor Hugo est-il enseveli tout entier dans son cercueil?

Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on tienne?

Victor Hugo ne le pensait pas. Quelles que fussent les causes secrètes de son éloignement, plus ou moins invincible, mais évident, pour les dogmes du culte dans lequel il avait été élevé, Victor Hugo demeurait un croyant et un croyant sincère. Il ne s'en cachait pas, il s'en faisait gloire. Je me permis un jour de lui produire, sous forme de question, la formule résumée de ses idées, telles qu'il venait de les exposer avec une chaleureuse éloquence dans l'un de ses derniers volumes de vers. — « Ceux qui se flattent de connaître Dieu sous une figure determinée et de l'enfermer dans un dogme sont des téméraires; ceux qui le nient sont des imbéciles. » — « Très exact! » me répondit-il. « Voilà ma profession de foi; et ajoutez-y que ce Dieu que je ne connais pas, je l'adore de toutes les forces de mon intelligence et de ma raison. »

Les funérailles de Victor Hugo seront ce qu'il les aura ordonnés; en tout cas, le deuil public les fera nationales. Avec elles sonnera le glas d'un siècle qui finit, et qui finit mal.

Auguste Vitu.

LA FRANCE

24 mai.

Plein de gloire, rassasié de jours, bercé au murmure universel des respects et des deuils, Victor Hugo s'en est allé. Mais son âme demeure resplendissante comme un soleil dont l'humanité est tout illuminée. Aucune impure haleine, pas même celle de la mort, n'a pu éteindre « le grand Flambeau ». La nuit n'est point sur cette tombe, de laquelle monte, auguste et triomphale, l'aube rajeunie de l'immortalité.

Comment saluer cette vie nouvelle? Quelles paroles retrouver qui soient dignes de sa grandeur sereine? Par quels chants, par quelles musiques évoquer cette figure souverainement terrible et souverainement bonne, qui se voile aujourd'hui de clartés et s'endort dans de la lumière? Est-il possible de raconter cette existence presque surhumaine, de la résumer en quelques lignes? Et n'est-ce pas, ici, plutôt un cri perdu, une inutile acclamation qui disparaissent dans la pieuse et immense rumeur des foules? Essayer de fixer quelques traits de cette personnalité qui fut un monde, et dont chacun exigerait des volumes et des poèmes, n'est-ce point une tentative folle? L'œil est petit et il embrasse des lieues, a dit le poète; l'admiration aussi est petite, et elle n'embrasse pas souvent, hélas! le génie.

. . . .

Je ne puis suivre Victor Hugo dans son œuvre et dans sa vie. D'ailleurs sa vie est connue, et ses œuvres, qui ne les sait par cœur? On peut dire que sa vie se résume en ce mot : Amour; ses œuvres en cet autre mot : Vision.

Le grand poète a été un visionnaire sublime. Son regard semble fasciner les choses sur lesquelles il se pose. Tout objet fixé par lui prend un relief énorme. Même à distance, quand il décrit des pays où il n'est jamais allé; même historiquement, quand il peint les époques lointaines, tout entières couvertes de la poussière du passé, les hommes, les villes, les bêtes, les bois, tout surgit, tout s'anime, tout ressuscite avec un fracas de vie extraordinaire. Peut-être encore plus que dans ses vers, ce trait caractéristique est marqué dans sa prose, où le lyrisme de la description découle de la propre intensité de son intuition impitoyable et mystérieuse. Il est tellement ouvert aux impressions qui effleurent à peine le commun des esprits doués et vibrants, qu'il trouve cette expression admirable et étrange « l'oreille voit ». Toutes ses facultés, en effet, ont l'air d'yeux braqués sur tous les points à la fois. Il n'est d'horizons si lointains qu'ils n'atteignent, de murailles si épaisses qu'ils ne percent, de tombes si profondes dont ils ne soulèvent le couvercle, de fronts si obscurs qu'ils n'illuminent. C'est l'Œil effrayant qui regardait Caïn. Il est dans le passé; il est dans l'avenir qu'il éclaire de ses lueurs prophétiques. Il évoque ce qui doit naître, comme il ranime ce qui est mort, avec une magnificence et une toute-puissance de Dieu. Cette force atteint un tel degré, en ce prodigieux génie, qu'elle sera, je crois, un fait unique dans l'histoire littéraire, politique et humaine.

Le grand poète a été la Bonté. Il a aimé l'humanité, comme le Christ l'aima, d'un amour infini, élargissant les bornes ensanglantées des patries, prêchant la communion des peuples, l'oubli des races, la fin des conquêtes. Il a pleuré sur les misères, pansé les plaies, essuyé les larmes; il a relevé tous les vaincus, consolé tous les captifs, vengé toutes les injustices. Il a tenté d'arracher l'homme aux proies des trônes effarés, aux échafauds des sociétés peureuses, et sa voix retentissante, faite de tendresse et de pitié pour les misérables, de colères et de supplications hautaines pour les puissants, a dominé, chaque fois que l'homme était menacé, le tumulte des intérêts oppresseurs et des lois homicides.

Et puis, il a chanté les attendrissements divins qui entourent l'enfance fragile; il a fait de la femme une faiblesse sacrée; de la faiblesse une puissance, et de

la puissance un pardon. Les petits, les humbles, les pauvres, les déshérités, les malades, il leur a donné la première place dans le royaume féerique de son œuvre, qui est doublement immortelle par le génie de l'artiste et la bonté de l'homme.

Et tous diront, pour Victor Hugo, ce que Victor Hugo disait à Napoléon dans son *Ode à la Colonne :*

Oh ! va ! nous te ferons de belles funérailles.

OCTAVE MIRBEAU.

GAGNE-PETIT

23 mai.

Victor Hugo n'est plus.

Le cerveau qui a conçu, la main qui a écrit les *Odes et Ballades*, les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Voix intérieures ;* les *Châtiments* et l'*Année terrible ;* la *Légende des siècles* ; *Notre-Dame de Paris* et les *Misérables* ; *Hernani* et *Ruy-Blas*, — cette main et ce cerveau viennent d'être glacés par la mort.

C'est l'homme qui dans le monde entier, parmi les centaines de millions d'êtres humains qui s'agitent à sa surface, était le plus glorieux exemplaire de l'humanité, c'est celui qui incarnait sur la terre la plus haute et la plus noble manifestation de la vie, c'est celui-là qui vient de disparaître.

Nous n'essayerons pas de dire ce que le monde perd en lui. Quelles paroles le pourraient louer dignement? Ses œuvres sont là : elles seules peuvent dire ce qu'il fut et ce qu'il a fait.

Un nom dominera le XIXe siècle dans l'histoire, d'autant plus grand que la reculée sera plus grande, comme un nom, celui de Voltaire, domine le XVIIIe siècle, et ce nom sera celui de Victor Hugo. De même qu'on a dit : « le roi Voltaire » on pourra dire : « le roi Hugo ». Et cette royauté n'a rien qui puisse offenser, même les républicains, car elle ne repose ni sur le préjugé ni sur le hasard de la naissance. Elle ne fait que consacrer l'œuvre de la nature qui n'a donné à tous également ni les dons de l'intelligence, ni ceux de l'âme, ni ceux de la volonté. Et malheur à l'humanité le jour où elle cesserait de reconnaître la supériorité là où quelque chose de supérieur à elle l'a placée, le jour où elle deviendrait incapable d'admirer, où le mot de génie serait pour elle un mot qui n'aurait plus de sens !

Les vrais grands hommes ne sont pas seulement des hommes plus grands que les autres. Ils sont les bienfaiteurs de l'humanité ; ils sont les initiateurs. Ce sont eux qui ouvrent les routes où le reste des hommes marche à leur suite. Ce sont eux qui agrandissent l'idéal des consciences et des intelligences. C'est grâce à eux que le progrès s'accomplit et que, d'âge en âge, une plus noble révélation de l'emploi de l'activité humaine et du but de la vie nous apparaît. Que serions-nous tous, nous autres êtres chétifs, si les grands hommes n'étaient là ? Mais ils nous communiquent leur souffle, ils nous soulèvent, ils nous emportent à leur suite. Ils nous élèvent au-dessus des appétits vulgaires, au-dessus de nous-mêmes. C'est à eux que nous devons, pour la plupart, ce qu'il y a de meilleur en nous ; les heures où nous avons le mieux valu, ce sont celles où, grâce à eux, nous sommes sortis de nous. Notre admiration et notre reconnaissance n'acquitteront jamais la dette que nous avons contractée à leur égard.

Victor Hugo a été l'un de ces bienfaiteurs de l'humanité. Il a renouvelé et rajeuni la poésie française à l'heure même où elle semblait ne pouvoir plus être rajeunie et renouvelée ; il a frappé le rocher et en a fait jaillir l'eau vive ; et à cette source pure tout un siècle est venu s'abreuver. Celui qui avait débuté comme un révolutionnaire et un iconoclaste, cinquante ans plus tard est devenu un classique. De par son génie, il a conquis sa place à côté des plus grands, que nul ne songe désormais à lui contester. Poésie lyrique, épopée, drame, roman, il a touché à tout et partout marqué la griffe du lion. Il aura été tout à la fois, on l'a dit souvent, l'Homère, le Pindare et l'Eschyle de la France.

Mais ce qui pour nous le fait grand surtout, c'est la hauteur de l'inspiration. Rien de bas, rien de vulgaire ni de médiocre n'a envahi l'âme du poète. Il n'a rien chanté que ce qui est noble, ce qui vaut la peine de vivre. Il a habité les hauteurs ; il nous y porte avec lui. Il a été vraiment viril et fort : ce qu'il a communiqué à tous, dans la mesure où la chose dépendait de lui, c'est la force et la santé. Et s'il est parmi nous des âmes faibles et lâches prêtes aux défaillances, hésitant sur le devoir, incertaines du bien et du mal, qu'elles n'accusent point Victor Hugo d'avoir été pour elles le séducteur dangereux, le complice des lâchetés intérieures : il n'a jamais prêché que le courage, la vaillance, l'héroïsme et le sacrifice. Ce que l'on respire en tout son œuvre, c'est un souffle généreux, pur et vivifiant, pareil à l'air de la montagne.

. . . .

Si jamais un jour doit venir où l'on cesse de parler la langue française, alors encore on lira Victor Hugo comme on lit Homère ou Virgile. Il faudra que l'humanité disparaisse pour que son nom cesse de retentir sur la terre. Quel Français pourrait ne pas soulever son chapeau devant le cercueil d'un tel Français? quel homme, devant la dépouille mortelle d'un tel homme ?

CHARLES BIGOT.

LE GAULOIS

23 mai.

La mort de Victor Hugo est un deuil national. Devant la disparition de ce génie, qui, depuis soixante ans, tenait le monde attentif, il faut d'abord se recueillir. Nous aurions considéré comme une impiété de préparer son oraison funèbre, et nous voulions espérer, tant que l'heure dernière n'avait pas sonné, que notre vieux siècle allait conserver encore le poète qui était son éclat, sa gloire et sa parure suprême. Au jour prochain de ses funérailles, nous aborderons avec autant de sincérité que de respect, la tâche de parler de Victor Hugo. Pour aujourd'hui, nous nous

sommes bornés à rassembler les faits de sa vie, les témoignages de ses contemporains et la nomenclature de son œuvre énorme. Du cadavre de Victor Hugo, la Révolution et ce qu'on appelle la Libre Pensée peuvent s'emparer pour l'ensevelir à leur guise; mais nous prétendons que le meilleur de son âme, à l'immortalité de laquelle il croyait fermement, et le plus beau de son génie doivent être revendiqués pour les principes religieux et politiques dont *le Gaulois* est le serviteur passionné.

Victor Hugo a été le chantre sublime de Dieu, du roi et de l'empereur, aussi bien que de la liberté et de la nature; il a été le poète de la foi et de la famille, et jamais l'inspiration n'a si triomphalement visité sa lèvre et fait vibrer si haut son luth, que lorsqu'il demeura fidèle aux vœux de sa jeunesse ou que, échappant à la contagion des pestes ambiantes, il leur revenait. Le géant Antée, quand il avait touché la terre sa mère, retrouvait des forces pour le combat. Le géant Hugo quand il touchait le ciel, sa vraie patrie, redevenait jeune et invincible. Honorons donc, sans trouble et sans remords, ce grand esprit certain de la postérité, dont les défaillances seules appartiennent à nos adversaires.

J. de Pène.

GAZETTE DE FRANCE.

23 mai.

A dix-huit ans, Victor Hugo était connu. A vingt-cinq ans, il était célèbre. A trente il était illustre. Sur les cent années dont se compose un siècle, il a donc occupé, conquis, forcé l'attention pendant plus de soixante ans. Dès le lendemain de la mort d'un tel homme, la postérité commence, mais c'est précisément parce qu'elle ne fait que commencer qu'il serait imprudent et téméraire de porter, au bout de vingt-quatre heures, un jugement, même motivé, sur la valeur de cet œuvre énorme, sur l'influence qu'il a exercée du haut en bas de l'échelle sociale, enfin sur le tri de cet œuvre, trop touffu, trop heurté, trop contradictoire pour survivre tout entier dans cent ans.

Après deux siècles passés on continue à écrire sur Corneille, sur Molière et sur Racine. Chaque jour des esprits éminents ou seulement ingénieux découvrent des aperçus nouveaux chez ces maîtres dont on connaît cependant les œuvres par cœur. Et tant qu'il existera en France une chaire d'éloquence ou de critique historique et littéraire, tant que naîtront et se développeront des intelligences hardies ou curieuses, c'est-à-dire toujours, le champ de ces découvertes demeurera inépuisable. Il en sera de même de Victor Hugo et de son œuvre. On a donc du temps devant soi pour les peser tous deux, avec l'équité qui, en pareil cas, ne va jamais sans la patience et le sang-froid. C'est petit à petit seulement qu'on pourra faire la part du génie, la part de l'habileté, la part de la passion et des systèmes. Le poète lyrique, le poète épique, l'écrivain dramatique et enfin le tribun, sont autant de figures qui demandent à être appréciées, analysées séparément, et avec autant de réserve que d'inflexibilité critique. Cela, je le répète, n'est pas possible en un jour. Laissons à ceux qui s'imaginent être devenus les uniques propriétaires de la gloire de Victor Hugo les faciles dithyrambes et l'hyperbole aveugle. Au lendemain de cette mort il me convient de ne retenir qu'un fait, qu'une vérité : c'est qu'en Victor Hugo vient de mourir un grand poète chrétien, c'est que Victor Hugo n'a été grand que parce qu'il y a de sentiment chrétien dans son œuvre, même dans les dernières; c'est que par conséquent, malgré tout, malgré les blessures cruelles infligées par lui à nos croyances, — les siennes de jadis, — malgré les blasphèmes de son génie devenu de plus en plus inconscient avec les années, Victor Hugo doit être revendiqué par la Foi, par la Religion. Il n'a existé que par elles, et à partir de ce jour ce n'est que par elles qu'il revivra.

Nous qui n'avons jamais vu en Victor Hugo que ce qu'il y avait en effet : un poète sublime, nous pouvons souffrir de son abandon, de sa mort privée des prières de l'Église; mais du moins dans notre admiration jamais aucune arrière-pensée ne s'est glissée, et en la lui décernant nous n'avons jamais songé à l'étouffer sous les fleurs, à endormir ses ambitions secrètes à force de flatteries énormes, montant au cerveau. Et c'est pourquoi, lorsqu'aura passé le torrent de la dernière manifestation politique sur ce cercueil, je crois que le Victor Hugo de la postérité sera notre Victor Hugo, celui dont l'œuvre apprenait à prier, à pardonner, à croire et à aimer.

Dancourt.

GIL BLAS

24 mai.

Victor Hugo mort, ce regard éteint, cette joue glacée, cette bouche éloquente fermée à tout jamais, quelle catastrophe éclatant comme un grondement de tonnerre, quel coup de massue, quel gouffre ouvert, quel vertigineux abîme soudainement entrevu devant nos yeux pleins de larmes! Ah! le deuil n'est pas seulement pour Paris, pour la France, pour l'Europe; il est pour le monde entier, car la patrie du plus grand des poètes était partout, et il laisse des orphelins partout. Ceux qui perdent en lui un père, ce ne sont pas seulement les poètes, les écrivains, les artistes, les penseurs; ce sont les humbles, tous les souffrants, tous les petits, tous les misérables, tout le peuple, dont il pansait et baisait les blessures; ce sont les riches, les heureux, les triomphants, les rois du monde, dont il élevait les cœurs vers la charité et vers l'idéal; ce sont toutes les patries, à qui il tendait les branches d'olivier pacifiques, en leur disant de sa voix attendrie et dominatrice : Aimez-vous les uns les autres!

Égoïstes que nous sommes, il est doux pour nous de pleurer, de gémir, de savourer notre poignante douleur, et nous n'avons pas la force de voir en face la vérité! Oui, l'âme de Victor Hugo est avec ses pareils, avec Homère, avec Pindare, avec Eschyle, avec Dante, avec Shakespeare; mais aussi elle est, elle

sera vue toujours vivante parmi nous; et longtemps après que les petits-fils de nos fils seront couchés sous le gazon, c'est elle, c'est cette âme qui continuera à éclairer les hommes, et à les embraser des feux de l'immense amour. Tout ce qui sera fait de grand, de beau, d'héroïque, sera nécessairement fait en son nom. Victor Hugo sera présent, il sera visible parmi nous, toutes les fois que la vieillesse sera honorée, que la femme sera déifiée, que la misère sera consolée; toutes les fois que retentira un noble chant de lyre, faisant s'ouvrir mystérieusement les portes du ciel.

Mais, hélas! ne nous y trompons pas, n'essayons pas de nous leurrer d'un vain espoir; c'est elle, la lyre, c'est la poésie, c'est la muse qui de ce coup est atteinte, et mortellement frappée. Oui, ce grand fleuve lyrique, dont on avait déchaîné sur la France les ondes frémissantes, sera séché et tari uniquement parce que Victor Hugo n'est plus là, le laissant tomber de son urne géante. Mais de son œuvre énorme, éternelle, effrayante et charmante, couverte de neiges et d'abîmes et de fleurs, pareille à une montagne, jailliront des sources nouvelles, où les jeunes poètes vivants et les poètes à venir puiseront la force et la joie.

Victor Hugo est le père des odes, et il est le père des poèmes futurs, et c'est en entendant son nom prononcé que l'histoire, avec un grand cri de délivrance, remontera sur la scène nettoyée et lavée, et que le drame se réveillera, faisant retentir le clairon des batailles et brandissant dans sa main le glaive tragique.

Certes, celui que tous avec justice nommaient leur maître, car c'était une vertu et une gloire de lui obéir, veut être honoré par des actes, et non par des regrets stériles; et la seule façon de lui obéir encore, c'est de ne pas choisir entre tels ou tels devoirs, mais d'accepter avec joie et d'embrasser éperdument tout le devoir. Pourtant, ô père bien-aimé, vieillard à la douce barbe de neige, si indulgent et si tendre pour tes enfants débiles et mal venus, laisse-nous quelques instants pour pleurer, pour verser les larmes qui nous étouffent, pour nous plaindre, parce qu'il semble que tu as pu nous abandonner, et pour nous désoler de ce que nous n'entendons plus ta voix matérielle. Puis, nous essuierons nos yeux brûlants, et nous retournerons, pleins de reconnaissance et de foi, au but sacré que tu nous indiques!

THÉODORE DE BANVILLE.

LA LIBERTÉ.

23 mai.

Remarquable article de notre collaborateur Drumont, dont voici la conclusion :

Voici que tout est fini et qu'une fois de plus le néant de tout ce qui est humain s'affirme devant le corps sans vie de ce souverain littéraire qui a tenu tant de place dans l'art, créé tant de chefs-d'œuvre, remué tant d'intelligences, entendu son nom voltiger sur les lèvres de tant de millions d'hommes.

Tout restera-t-il de cette production énorme, alors surtout qu'aura disparu la génération actuelle, au fond imprégnée encore d'un reste de romantisme? Assurément, non. Les nuageuses palingénésies de la fin : *l'Ane, la Pitié suprême, Religion et Religions,* sont dès à présent condamnées à l'oubli. L'article de M. Hennequin dans la *Revue indépendante,* qui est l'étude la plus remarquable qu'on ait publiée sur Victor Hugo dans ces dernières années, atteste ce que la nouvelle École pense du poète, auquel elle reproche d'être tout verbal, de manquer complètement de tout esprit d'analyse, de ne montrer que des décors et des costumes.

La foule à laquelle Victor Hugo a tout sacrifié l'abandonnera bien vite; il n'existe plus nulle conformité d'idées entre le poète et son parti, et l'on a déjà interdit dans les écoles les volumes dans lesquels l'auteur des *Feuilles d'automne* parlait de Dieu.

C'est nous qui, ainsi que je le disais ici même il y a quelque temps, recueillerons cette figure immortelle, lorsque ceux qui s'en sont servis comme d'une réclame et d'un drapeau auront cherché d'autres idoles. C'est nous qui nous souviendrons que Victor Hugo a été, pendant les meilleures années de sa vie, le représentant des nobles traditions de l'Humanité, le chantre des gloires de la France.

A l'heure où la rue organisera une dernière manifestation en faveur du flatteur de la populace, des prières s'élèveront peut-être vers le ciel pour le poète vraiment grand qui a dû ses inspirations les plus sublimes à la Foi, à la Patrie, à la Famille, à la Charité.

Sans doute, celui qui n'est plus aurait pu faire, au déclin de sa vie, un meilleur usage du génie merveilleux, du génie presque divin que le Créateur lui avait accordé; il aurait pu prêcher la concorde et l'amour, au lieu de semer la haine dans le cœur des déshérités. Mais il est maintenant devant un juge plus haut que nous, devant le seul qui ait le droit de sonder les cœurs et les reins. Souhaitons qu'il ait trouvé la miséricorde et la paix dans ces sphères supérieures auxquelles il aspirait déjà par la pensée, lorsqu'il s'écriait :

Quand nous en irons-nous où sont l'aube et la foudre?
Quand verrons-nous, déjà libres, hommes encor,
Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre
Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or?

ED. DRUMONT.

LE MATIN.

26 mai.

Les voleurs d'hommes.

Il a proclamé dans son testament qu'il croyait en Dieu.

N'appartenait-il pas, en effet, à Dieu, celui qui disait dans l'admirable *Prière pour tous :*

Ma fille va prier!... d'abord, surtout pour celle
Qui berça, tant de nuits, ta couche qui chancelle!
Puis ensuite pour moi! J'en ai plus besoin qu'elle!
Va donc prier pour moi!.....
Va prier pour ton père!.....

Il appartenait à la France, à la France seule et sans distinction de partis politiques, celui qui chanta toutes nos gloires et pleura toutes nos défaites, celui qui disait encore :

> L'orage des partis avec son vent de flamme,
> Sans en altérer l'onde, a remué mon âme.
>
> . . . .
>
> A l'Empereur tombé, dressant dans l'ombre un temple,
> Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
> Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs,
> Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
> Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne.

Il était donc la chose de Dieu, ce croyant, et la chose de la patrie, ce chantre de tous les partis; et voilà qu'il se trouve des hommes pour commettre sur lui le double attentat de le voler à Dieu et de le voler à la France!

Oui, de le voler à Dieu!

Pendant quatre jours, quatre longs jours, on l'a laissé se débattre dans une atroce agonie, constatant froidement, scientifiquement, qu'il avait la tête en feu, la gorge brûlante, qu'il se dressait subitement et avec des cris confus sur sa couche, pour y retomber brisé, abattu, qu'il murmurait des paroles sans suite; et on n'a pas voulu lui demander un seul instant si ce n'était pas l'eau bénite que cherchaient ses lèvres desséchées, si ce n'étaient pas vers le crucifix que ses mains se tendaient défaillantes, si ce n'était pas un prêtre qu'il réclamait aux hommes, une réconciliation qu'il implorait de Dieu?

A cette heure terrible où les plus grands courages vacillent, où le doute lui-même, si têtu qu'il soit, s'efface devant la lumière qui baigne déjà dans un lointain tout proche, le seul béant de l'éternité, qui peut dire que Victor Hugo n'a pas eu ce retour naturel vers l'ardente Foi de ses premières années?

Et sous prétexte que, depuis, il eut la bravade que donne la santé insouciante dans sa vigueur, ceux qui l'entourent ont élevé, volontairement, une barrière infranchissable, criminelle, entre le moribond qui râlait et le vieil archevêque de Paris, qui tout faible et tout malade qu'il fût lui-même, s'était relevé pour servir à ce chrétien peut-être repentant de caution devant le suprême tribunal.

Grâce à eux, grâce à leur complicité impie, le fils de la *Vendéenne*, ainsi qu'il se nommait lui-même, est mort sans cette prière qu'il demandait à sa fille autrefois, sans que ses deux petits-enfants, tout ce qui lui restait de sa famille, soient venus s'agenouiller auprès de son lit, comme deux anges gardiens qu'ils sont.

Pourtant les avertissements ne lui manquèrent pas, et ce fut d'une main bien dure, bien brutale, que Dieu le toucha plusieurs fois, pour le jeter par force dans le chemin qui mène à lui.

Il avait quatre enfants, deux filles, deux fils.

Que sont-ils devenus?

Tous les quatre ont successivement disparu.

Une fille, Léopoldine, est morte noyée, dans le triple éclat de la jeunesse, de la beauté, du bonheur, sans qu'il ait voulu comprendre que c'était un appel. L'autre fille, Adèle, est folle.

Et le vieux père, chêne deux fois ébranché déjà par la foudre, a vu tomber encore avant l'hiver ses derniers rameaux, ses fils François et Charles. Et il n'a pas voulu entendre!

Alors et sans se lasser la providence l'a laissé vivre, l'a laissé parvenir à l'âge des patriarches, pour que seul, isolé, sa tête branlante en face de la jeune tête des petits-enfants, il vît mieux l'éternité qui s'ouvrait devant lui.

Ce n'est pas tout. Dans son ineffable bonté, elle lui a dispensé encore le plus grand des bienfaits, pour l'homme brave et fort qui veut regarder la mort après l'avoir vue venir, et qui veut tomber en soldat, c'est-à-dire en chrétien; elle lui a donné ce que je payerais, moi, de tout mon sang, quatre jours pour se sentir mourir.

Bien sûr il a compris, bien sûr il a vu, bien sûr il a voulu revenir à Dieu.

Mais la libre-pensée s'était assise à son chevet et elle l'en a empêché.

Et ce grand génie, le plus grand assurément de tous ceux qui, par la pensée littéraire, aient illustré la patrie française, s'est éteint convulsivement, bestialement, ravalé à l'animal qui se débat sur la litière, et tout prêt pour les équarrisseurs de la République.

Il fallait cela. Il le fallait à la horde qui le guettait, avide de saisir son cadavre pour en heurter, par défi, la religion et la société.

Et, dernier blasphème, on a tenté de désaffecter le Panthéon pour lui, comme s'il était tellement démesuré, qu'il fût nécessaire de lui donner la place de Dieu lui-même.

Fort heureux sommes-nous que, sous prétexte qu'il a célébré Notre-Dame, on n'ait pas voulu faire de la vieille cathédrale un temple pour l'idole, car l'enthousiasme ainsi conçu franchit toutes les bornes de l'admiration permise, dépasse l'apothéose et atteint les limites de la démence païenne.

Quelle pitié que cette mort suivie d'un lugubre enfouissement!

Il a rendu le dernier soupir, entendant au dehors, sous sa fenêtre assiégée, les jappements des *reporters*, à la plume pendante comme la langue, chacals de la tombe, hyènes du cimetière, qui notaient ses soubresauts en connaisseurs, qui comptaient bruyamment les pulsations affaiblies et décroissantes de son cœur, et qui retouchaient leurs articles nécrologiques, laborieusement et longuement improvisés.

Et c'est en vain qu'autour de ce grand homme qui s'éteint, je cherche ce quelque chose d'ému, de solennel, de respectueux, qui d'ordinaire sert de cortège au chrétien qui retourne à Dieu.

Une foule qui s'agite, bourdonne, indifférente dans sa curiosité tapageuse, des gens pendus toute la nuit à la sonnette de l'agonisant transformée en sonnette d'hôtel meublé, une chambre funéraire ayant la banalité de la place publique, la froideur d'une salle de la Morgue, où tout le monde entre, sort, parle, regarde sans que rien de supérieur, de divin, ne console d'un

deuil public éphémère, puisqu'il n'est qu'humain et qu'on a voulu le limiter à la dépouille mortelle.

Voilà ce qui frappe, voilà ce qui écœure.

Et le décès est à peine constaté, que les marchands de papiers publics se ruent sur le téléphone, sur le télégraphe, sur les voitures, et donnent l'ordre de hurler dans les rues et sur les boulevards leurs journaux soigneusement préparés, empilés et encadrés de noir à l'avance.

Combien même d'entre eux trouvaient qu'il avait retardé leur publicité impatiente !

Et c'est un sou le numéro, messieurs, un sou ! Un sou pour connaître ses derniers moments, pour savoir ses dernières paroles, pour contempler un portrait cyniquement fait depuis huit jours et dans l'attirail mortuaire, avant que Victor Hugo fût même malade, et qu'on tenait en réserve dans un tiroir, comme on en garde d'autres, les portraits de ceux dont on attend le décès éventuel !

Et on fait argent, on fait recette, on bat monnaie sur le mort, filoutant le public naïf et avide d'émotion, lui criant à haute voix les larmes du petit Georges, les sanglots de la petite Jeanne, lui racontant que cette vieille bête de Le Royer, président du Sénat, en a mouillé ses lunettes, que Brisson est venu, se révélant plus marmiteux que d'habitude; que Sardou, fabuleuse réclame, était justement là pour annoncer la nouvelle, tout cela pour un sou, messieurs, pour un sou, et alors que le corps de Victor Hugo n'a pas encore eu le temps de refroidir !

Et comme si cela n'était pas suffisant, au même moment, des spécialistes attentifs qui se tenaient derrière la porte, font irruption. C'est le peintre, le crayon à la main, le mouleur avec son plâtre, Nadar avec son appareil photographique et disant au mort, par habitude : « Ne bougeons pas, ça commence. » Tous ne s'occupant qu'à conserver le souvenir du cadavre déjà pourri, et personne ne se demandant où donc s'est envolée cette âme resplendissante de clartés, et qui n'était qu'une étincelle tombée du ciel, jaillie de Dieu.

Enfin, des Anglais qui passent, voyant cette maison ouverte, et ne reconnaissant pas un deuil dans ce qui n'est plus qu'une foire, demandent si on peut monter en payant.

C'est honteux, c'est ignoble, c'est écœurant, cette mort du pauvre grand homme, punition de l'orgueil qui fut sa folie. Et lui, qui fit *les Châtiments*, en avait-il prévu de pareils ?

Et qu'elle fait plus grande envie, la mort du mendiant à l'hôpital, les mains jointes, une croix de bois sur la poitrine, avec le cierge qui brûle et la sœur de charité pieusement courbée dans la prière !

Décidément, mieux vaut la fosse commune avec Dieu que le Panthéon avec les hommes, et quels hommes !

Les mêmes qui ont volé Victor Hugo à Dieu, les mêmes qui lui préparent un hideux cortège de francs-maçons et de libres penseurs, les mêmes qui échafaudent son triomphe ici-bas, alors que là-haut, peut-être, il est déjà maudit et plus misérable que tous les MISÉRABLES dont il écrivit l'histoire, alors que son âme errante et désolée ne suivra le pompeux cortège que pour y recueillir avidement les signes de croix égarés dans la foule, les mêmes qui l'ont volé à Dieu veulent encore le voler à la France !

Il était à la France, à la France seule, répétons-le bien haut, l'homme sans opinion, qui servit tous les gouvernements qu'elle se donna, qui reçut deux pensions du roi Louis XVIII, la pairie du roi Louis-Philippe, qui se fit l'Homère immortel de l'Iliade impériale, et qui ne se sépara de Louis-Napoléon, après l'avoir soutenu dans *l'Événement*, que parce qu'il lui refusa le portefeuille de l'instruction publique.

Et n'est-ce pas un crime de lèse-nation, que de mettre définitivement le bonnet phrygien sur ce front glacé, qui se para jadis des lis royaux et des violettes impériales ?

N'est-ce pas une ignominie que de lui donner pour linceul le drapeau rouge de la République, au lieu du drapeau tricolore de la France ?

Et c'est le diminuer, le rapetisser que de le ravir à la patrie tout entière, pour le donner à une faction.

C'est vrai, il est mort républicain, mais il a fait, lui, l'ancien impérialiste, l'ancien royaliste, comme ces vieillards qui donnèrent leurs plus belles heures, celles de l'amour et de la jeunesse, à d'autres, à celles qu'ils aimaient, à celles qui le méritaient, et qui s'endorment finalement, amants usés, abrutis, dans les bras de l'ignoble mégère qui fait leur ménage.

Car la République n'a possédé de Victor Hugo que les restes, et elle ne peut en montrer que les ruines.

Pourquoi le travestir en tribun de carrefour, le coiffer du chapeau mou, le traîner dans les ruisseaux boueux de la révolution, ce rêveur fait pour aimer, pour bénir, tout poète étant un apôtre, et qui marchait, les yeux aux étoiles d'où il venait et loin de la foule aux vils appétits, aux passions immondes ?

Pour qu'il restât grandiose, géant couché en travers de ce siècle tout entier, qu'il remplit avec Napoléon, il fallait le laisser tel qu'il était né, tel qu'il avait vécu, tel qu'il devait mourir, poète et rien que poète.

Eschyle a-t-il donc troublé l'Agora, Virgile le Forum, et Shakespeare la Cité de Londres ?

Et, comme toute la nation serait là, recueillie, attentive, s'il n'était que la harpe brisée, la harpe nationale qui, pendue à la forêt comme la harpe d'Éolie, vibrait à tous les vents de France, mélodieusement et inconsciemment, pour le roi, pour l'empereur, pour la République !

PAUL DE CASSAGNAC.

MONITEUR UNIVERSEL.

Victor Hugo est rentré dans l'éternité.

Il avait, durant sa vie terrestre, connu tous les honneurs de la postérité; il avait vu sa gloire.

Notre monde, livré aux disputes des hommes, n'existe plus pour lui, qui vit toujours pour nous.

Que tout bruit de nos vaines querelles cesse autour de sa tombe.

Le silence, cette majesté de l'infini, est un hommage qui lui est dû.

Ce simple mot s'adresse à celui qui m'honora de son amitié.

La dernière fois que je le vis, passant affectueusement sa main sur mon épaule, il dit à une personne qui se trouvait là :

— Celui-ci est mon ami. Il est toujours selon mon cœur, s'il n'est pas toujours selon mon esprit. Et encore...? ajouta-t-il.

Le poète sidéral des *Rayons* et des *Ombres*, qui toucha les sommets aux blancheurs immaculées et sonda les abîmes les plus noirs, le Christophe Colomb d'un nouveau monde littéraire, nous reste tout entier par ses œuvres.

Mais l'ami?

Comme lui j'ai la ferme croyance que la mort n'est elle-même qu'une forme de la vie; je me souviens des paroles qu'il me chargea de prononcer sur la tombe de Saint-Victor : « *Pour de telles âmes la mort est un grandissement de fonction* ».

Malgré tout, je pleure.

PAUL DALLOZ.

TEMPS

24 mai.

Voici la fin d'un long et curieux article de M. Henry Michel :

Il y a quelque chose de plus extraordinaire encore que sa carrière, son œuvre, son génie : la place qu'il a tenue parmi nous dans ce dernier quart de siècle. De profonds changements ont bouleversé l'art, la société, les consciences. Quelles contradictions foncières entre le culte de Victor Hugo pour la grandeur et la prédilection des écrivains du jour pour le bas et le vil; entre son romantisme obstiné et leur réalisme féroce; entre son spiritualisme vaste et compréhensif et leur matérialisme étroit! Il est resté chevaleresque, tandis qu'autour de lui on devenait odieusement utilitaire. Il a gardé sa foi dans la vie, dans l'idée, dans l'amour, tandis que le pessimisme de Schopenhauer gagne chaque jour du terrain. La manie archéologique nous tient courbés, la loupe à la main, sur le passé; ce siècle, qui a créé l'histoire, mourra de l'abus de l'histoire : jusqu'à son dernier souffle, Victor Hugo a essayé de plonger dans l'avenir. A nos lamentations sur le perpétuel recommencement des choses il ne répond qu'en affirmant sa confiance dans le progrès, dans la perfectibilité indéfinie de l'homme. Peu de points de contact, par conséquent, entre ses successeurs et lui, soit en fait d'art, soit en fait de principes philosophiques. Il plane encore sur les cimes, où les contemporains de sa jeunesse l'avaient suivi, tandis que notre génération a descendu les pentes de la montagne et s'agite au plus profond de la vallée. Malgré tout, l'accord s'est établi pour consacrer sa gloire, pour la placer au-dessus de toute discussion un accord unanime, irrésistible. Des esprits, d'ailleurs intolérants, n'ont pas songé à lui reprocher sa foi à des principes qu'ils détestent. On lui a même pardonné d'être plus jeune que sa postérité. Sans doute, la déférence qu'on lui témoignait n'entraînait pas l'adhésion à ses doctrines. Lui qui a eu tant de dévots, il n'a guère eu de disciples. Le moindre écrivain d'à présent passe chef d'école. Où est donc l'école de Hugo? Mais enfin il a régné, et jamais royauté ne fut assise sur un trône moins exposé aux attentats. C'est trop de dire qu'il a été roi : il a été presque dieu. Les dix lettres de son nom sont à elles seules une religion tout entière dogmes et symbole.

Cette religion, comme beaucoup d'autres, a eu ses adeptes qui l'ont compromise, ses pontifes qui l'ont ridiculisée. Mais ne suffit-il pas qu'elle ait procuré à d'innombrables esprits les jouissances, qui se font si rares, de l'adoration et du prosternement? En outre, elle a uni dans un sentiment commun des hommes divisés sur tout le reste. En ce temps où tout devient matière à conflits et à scissions, où l'on met à élever des barrières entre les âmes tout le soin que l'on devrait mettre à renverser celles qu'avait dressées le passé, toutes les colères, tous les partis, toutes les Églises désarmaient devant cette gloire. Il y a eu là comme un asile privilégié et hospitalier, où les adversaires de la veille et du lendemain étaient sûrs de se rencontrer, la même parole aux lèvres, la même émotion dans l'âme. Peut-on ne pas bénir la mémoire du poète pour un tel bienfait? Peut-on songer sans une tristesse amère que tout cela va finir?

D'autres journaux, tels que *le Constitutionnel, la Patrie, le Soleil, le Voltaire*, ont également publié d'excellents articles critiques sur la mort du poète. Nous ne pouvons que les signaler.

DISCOURS LITTÉRAIRES

PRONONCÉS AUX FUNÉRAILLES DE VICTOR HUGO

Nous publions, à la suite de cette revue de la presse, les principaux discours littéraires prononcés aux funérailles nationales de Victor Hugo. Nous avons laissé de côté tous ceux que leur nature politique ne désignait pas à l'attention de nos lecteurs.

DISCOURS DE M. ÉMILE AUGIER

Au nom de l'Académie française.

Messieurs,

Le grand poète que la France vient de perdre voulait bien m'accorder une place dans son amitié; c'est

à quoi j'ai dû l'honneur d'être choisi par l'Académie française pour apporter ici l'expression d'une douleur partagée par l'Institut tout entier.

Mais qu'est-ce que notre deuil de famille devant le deuil national qui fait cortège à notre illustre confrère ?

Toute la France est là, cette France dont Victor Hugo restait, après nos désastres, le plus légitime orgueil et la plus fière consolation ; car, il l'a dit lui-même :

Rien de ces noirs débris ne sort que toi, pensée,
Poésie immortelle, à tous les vents bercée.

Et la sienne est immortelle, en effet !

Faut-il vous parler de l'éclat incomparable de son œuvre ? de cette imagination merveilleuse, de cette magnificence de style, de cette hauteur de pensée qui font de lui un maître sans pareil ? Ses droits à l'admiration des siècles sont proclamés plus éloquemment que je ne saurais le faire, par cette cérémonie sans précédent, par cette affluence de populations accourues des quatre points cardinaux à ce pèlerinage du génie.

Grand et salutaire spectacle, messieurs. Il est juste, il est beau qu'une patrie rende en honneurs à ses fils ce qu'elle reçoit d'eux en illustration.

Au souverain poète la France rend aujourd'hui les honneurs souverains.

Elle dresse son catafalque sous cet Arc de Triomphe qu'il a chanté et sous lequel jusqu'ici elle n'avait encore fait passer qu'un triomphateur, celui qu'elle a entre tous surnommé le Grand.

Elle n'est pas prodigue de ce beau surnom. Elle en fait presque l'apanage exclusif des conquérants. Il n'y avait qu'un poète couronné par elle de cette auréole : il y en aura deux désormais, et comme on dit le grand Corneille, on dira le grand Hugo.

Il y a dans la plus haute renommée une partie caduque dont elle se dégage par la mort. Il semble alors qu'elle s'élance avec l'âme du mourant, secouant aussi une sorte de dépouille mortelle pour planer radieuse au-dessus de la dispute humaine.

La renommée ce jour-là s'appelle la gloire, et la postérité commence. Elle a commencé pour Victor Hugo. Ce n'est pas à des funérailles que nous assistons, c'est à un sacre, et on est tenté d'appliquer au poète ces beaux vers qu'il adressait à son glorieux prédécesseur sous l'arche triomphale :

Maître, en ce moment-là, vous aurez pour royaume,
Tous les fronts, tous les cœurs qui battront sous le ciel ;
Les nations feront asseoir votre fantôme
Au trône universel,

Les nuages auront passé dans votre gloire
Rien ne troublera plus son rayonnement pur ;
Elle se posera sur toute notre histoire
Comme un dôme d'azur.

DISCOURS DE M. JOURDE

Au nom du syndicat de la presse parisienne.

Messieurs,

La presse parisienne m'a fait un honneur dont je sens le prix en me chargeant de dire, en son nom, un dernier adieu au grand mort que nous pleurons.

En ce jour où tant de voix éloquentes s'élèvent pour célébrer cette illustre mémoire, la presse ne pouvait garder le silence sans manquer à un devoir sacré.

N'a-t-elle pas, elle aussi, une dette de reconnaissance à acquitter envers Victor Hugo ?

Le journal n'était pas seulement pour Victor Hugo une des plus belles manifestations de la pensée humaine ; il était à ses yeux l'instrument du progrès, le flambeau de la civilisation.

Le journal était pour lui l'avant-coureur du livre dans les masses profondes de notre société démocratique.

Il n'a pas vingt ans, qu'il publie le *Conservateur littéraire*. Lorsque, plus tard, sorti vainqueur de la grande bataille romantique, il élargit son horizon, c'est au journal, c'est à l'*Événement* de 1848, qu'il demande une tribune politique, comme il avait demandé une tribune littéraire au *Conservateur* de 1819.

Plus tard encore, pendant l'exil et après l'exil, toutes les fois que le grand poète a une cause généreuse à défendre, il fait à la presse l'honneur de l'associer à ses belles actions, à ses revendications éloquentes, à ses appels à la clémence et à l'humanité. Qu'il s'agisse de combattre l'esclavage dans les colonies espagnoles ou de répondre à l'appel des Crétois, qu'il s'agisse de demander à l'Angleterre la grâce des fenians condamnés à mort, ou d'implorer de Juarès la grâce de l'empereur Maximilien ; plus tard encore, qu'il s'agisse de plaider la cause de la France durant l'Année terrible, c'est le journal qui porte au monde les revendications de cette grande conscience et les éclats de cette voix puissante.

Voilà, messieurs, pour la presse, un grand honneur. Elle en est fière. On l'accuse parfois du mal dont elle est innocente : n'a-t-elle pas le droit de se glorifier du bien qui s'est fait par elle ?

On n'accusera pas la presse d'ingratitude vis-à-vis du grand homme dont nous célébrons aujourd'hui l'apothéose; l'immense publicité qu'elle a donnée aux œuvres du maître a fait pénétrer sa pensée jusque dans les hameaux les plus reculés. Elle a mis sa gloire à l'abri des contestations qui se sont élevées, dans d'autres pays, autour d'illustres génies.

La presse tout entière s'est inclinée avec respect devant les restes du poète national. Les dissentiments se sont imposé silence devant ce glorieux cercueil, et c'est, pour celui qui parle au nom de la presse parisienne, une satisfaction profonde de savoir qu'il est l'interprète de tous ses confrères, quand il exprime son admiration et sa gratitude pour celui qui fut Victor Hugo.

DISCOURS DE M. HENRI DE BORNIER

Au nom de la Société des auteurs dramatiques.

Messieurs,

La Société des auteurs et compositeurs dramatiques m'a chargé d'apporter l'hommage de son admiration et de sa douleur à l'homme qui a illustré à jamais la scène française.

Je n'ai à parler que du poète dramatique, mais à l'insuffisance de mes paroles suppléera cette voix mystérieuse que chacun entend dans son âme en face des grands tombeaux.

Victor Hugo a écrit cette phrase dont on pourrait faire l'épigraphe de son théâtre : « *Dieu frappe l'homme, l'homme jette un cri : ce cri, c'est le drame.* »

Oui, c'est le drame, le drame de Victor Hugo surtout. Dans aucun temps, dans aucun pays, aucun poète n'a écouté de plus près, n'a reproduit avec plus de force ce cri de la douleur humaine. Chacune de ses œuvres tragiques semble porter le nom d'un champ de bataille : *Hernani* a l'aspect d'un combat étincelant sous le soleil de l'Espagne, dans quelque *sierra* désolée; *Ruy Blas* ressemble au choc de deux escadrons farouches plus avides de donner la mort que de trouver la victoire ; les *Burgraves* ont la grandeur douloureuse et titanique des trilogies d'Eschyle.

Cette puissance admirable dans la peinture des souffrances de l'humanité n'est qu'un des mérites du théâtre de Victor Hugo; il en a un autre, le sentiment profond de la pitié : tous ces héros, tous ces vaincus de la fatalité, tous ces désespérés de la vie, tous ces martyrs, tous ces bourreaux même ont sur leur visage un ruissellement de larmes qui tombe comme un torrent d'une montagne sombre.

C'est pourquoi le poète glorifie les uns et absout les autres. Il sait que tout crime est le germe d'un désespoir; que le poète, ayant dans une main la justice, doit avoir dans l'autre la clémence, et que si Adam a pleuré sur Abel, Ève a pleuré sur Caïn!

C'est en cela que l'œuvre dramatique de Victor Hugo est à la fois terrible et touchante, et c'est pour cela qu'elle doit rester parmi les plus nobles et les plus hautes dont s'honore le génie humain.

DISCOURS DE M. JULES CLARETIE

Au nom de la Société des gens de lettres.

Messieurs,

Dans l'immense deuil de cette journée, le monde célèbre et pleure l'Immortel, la littérature française le Maître, la Société des gens de lettres le Père.

Aux hommages universels qui changent ces funérailles du poète en apothéose, notre famille littéraire apporte son pieux et respectueux souvenir. Les acclamations disent assez combien Victor Hugo est admiré; chez nous, il fut aimé, et quand il s'agit pour nous de donner des canons à la défense nationale, de célébrer le centenaire d'un grand homme, de défendre pour l'écrivain le droit à la liberté et le droit à la vie, le grand poète nous apporta toujours l'autorité de sa parole et l'apostolat de son génie.

Oui, ce fut un apôtre avant tout, ce grand et incomparable homme de lettres qui, dans toute sa longue et glorieuse existence, n'eut jamais d'autre autorité officielle que celle qu'exerce la pensée, d'autre pouvoir que celui du livre, et qui gouverna l'esprit humain par la plume comme d'autres, mieux que d'autres, par l'épée et par le sceptre.

Il a dit de Paris que sa fonction, c'est la dispersion de l'idée. Sa fonction, à lui, ce fut la diffusion de la pensée nationale par sa langue, cette langue claire et nette des traités diplomatiques des souverains, dont il fit le verbe vibrant et généreux de l'âme des peuples. Messieurs, ce qui assure encore à notre pays la suprématie dans le monde, c'est la littérature et l'art, c'est le roman, c'est le théâtre, c'est l'histoire ; et aucun homme n'a plus fait pour la gloire de son pays que Victor Hugo, le plus grand lyrique de France. Un jour, en un vers admirable, il a parlé du

Geste auguste du semeur,

..... secouant sur le monde l'inépuisable poignée des vérités; il fut, lui, le semeur, le majestueux et sublime semeur de l'idée française.

Oui, ce grand homme qui rêva, salua l'immense fraternité des peuples, a étroitement aussi, énergiquement et tendrement aimé la patrie; et, après avoir dit à sa France : « Sers l'humanité et deviens le monde », son œuvre entière dit au monde : « Honore, respecte, acclame, remercie la France. »

Ainsi, toute sa vie fut un combat! Lorsqu'il n'était encore que l'enfant sublime, celui qui devait être le sublime aïeul avait proclamé que le poète a charge d'âmes, et en merveilleux artiste, en artiste souverain et inimitable, dans ces livres dont les titres chantent en toutes les mémoires, il opposa à la doctrine de l'art pour l'art, l'art pour le droit, l'art pour une foi, l'art pour la vérité, l'art pour le Dieu qu'il proclamait, pour l'humanité qu'il consolait, pour la patrie qu'il glorifiait!

A travers son œuvre, qui a toutes les tempêtes et tous les apaisements du grand nourricier, — l'Océan, — un autre sentiment souffle comme une brise ou court plutôt comme le sang même des veines du poète: la pitié. Il a toujours jeté sur les douleurs le voile d'une idée consolante. Il a partout cherché dans l'obscurité de la nature humaine la mélancolie latente et la vertu cachée, la fleur ignorée qu'un peu de bonté pouvait faire refleurir. Tout ce qui souffre a place dans sa vaste tendresse : Fantine et Marion, purifiées par l'amour, Jean Valjean par le repentir, Triboulet châtié dans son cœur de père, Lucrèce dans ses entrailles de mère.

Il a pour les petits des caresses de lion : l'orphelin, le pauvre, le marin, il les adopte comme le matelot des pauvres gens recueille les épaves de la mer, et dans un sourire d'enfant il voit un monde de poésie, comme dans la larme de femme qui tombe il voit un monde de douleurs.

Voilà l'exemple que ce grand écrivain a donné à

tous les écrivains! Il nous disait un soir, en parlant d'un illustre homme de lettres qu'il aimait et qui venait de mourir : « Il fut grand, ce qui est bien, mais il fut bon, ce qui fut mieux! » Messieurs, Shakespeare a parlé quelque part des mamelles sublimes de la charité. De ce lait de la bonté humaine, Victor Hugo s'était nourri; il en garda jusqu'à la fin l'héroïque douceur et, offrant au monde la manne de sa poésie — il réclama — de sa première ode à son dernier livre :

> Avec le pain qu'il faut aux hommes,
> Le baiser qu'il faut aux enfants!

Et maintenant, il a laissé tomber sa tête puissante dans le dernier sommeil. Il a rejoint Homère, Eschyle, Isaïe, Juvénal, Tacite, Dante, Rabelais — ceux qu'il appelait des génies, — Cervantes, Shakespeare, Corneille, Molière; il a, libre croyant, montré l'évidence du surhumain sortant de l'homme, il a servi à la fois la poésie et le progrès, les lettres et les peuples, dans son ascension vers l'idéal, et libre dans l'art, libre dans le tombeau, il a, je cite ses paroles, « déployé dans la mort ces autres ailes qu'il ne voyait pas ».

Il n'avait demandé que le corbillard des pauvres. Le monde vient de lui faire des funérailles inoubliables, immortelles, comme son œuvre. C'est comme de l'histoire de France qui vient de passer triomphalement à travers l'histoire de Paris. Cherchez parmi ces couronnes : il y en a une qui apporte au défenseur de Thionvile l'hommage des habitants de Thionville annexés. Et par une sorte de voie sacrée — de l'avenue qui porte le nom d'Eylau, où son oncle défendit le cimetière, dans la neige, en passant par l'Arc de l'Étoile, où le nom de son père devrait être inscrit, Victor Hugo a eu comme un cortége de monuments : la colonne, Notre-Dame, le trophée et la cathédrale, le bronze et le granit qu'il a contresignés de sa griffe et, de là-haut, du fronton ciselé par le maître sculpteur de sa jeunesse, tombe le cri profond de tout un peuple ; « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. »

N'ajoutons rien, nous, gens de lettres, à cette acclamation... rien, si ce n'est cette parole même que faisait entendre, il y a trente-cinq ans, sa grande voix sur le tombeau de Balzac : « Ce penseur, ce poète, ce génie, a vécu parmi nous de cette vie d'orages, commune, dans tous les temps, à tous les grands hommes. » Mais Victor Hugo n'avait pas attendu que la mort fût un avénement. Et, dominant les partis, dominant les passions, continuant là-haut son rêve, il va briller désormais — au-dessus de toutes ces poussières qui sont sous nos pas, « au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, *parmi les étoiles de la patrie!* »

DISCOURS DE M. LOUIS ULBACH

Au nom de l'Association littéraire internationale.

Messieurs,

Si je n'écoutais que la douleur d'une amitié de plus de quarante ans, et si je n'obéissais qu'à l'admiration de toute ma vie, je me tairais devant le silence formidable de ce cercueil.

Mais j'ai reçu de l'Association littéraire et artistique internationale, dont Victor Hugo était le président d'honneur, un mandat qu'il ne m'est pas permis de récuser. Nos amis de la France et de l'étranger, ceux qui, dans nos courses à travers l'Europe, à chacun de nos congrès, à Londres, à Lisbonne, à Vienne, à Rome, à Amsterdam, à Bruxelles, acclamaient Victor Hugo avec tant de sympathie, en nous donnant tant d'orgueil, ont aujourd'hui l'orgueil de faire retentir leur sympathie dans notre profonde tristesse. Nous sommes les soldats d'une idée que Victor Hugo nous a léguée, la défense de la propriété littéraire et de la propriété artistique. Partout où nous sommes allés livrer ce bon combat, son nom nous a ouvert l'hospitalité la plus cordiale, son génie nous a donné les armes les plus sûres, et sa gloire a illuminé nos succès.

Je viens donc, au nom de ceux qu'il a inspirés, commandés, soutenus, l'acclamer à mon tour, quand je voudrais uniquement le pleurer.

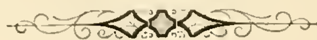
Victor Hugo est l'écrivain français le plus admiré hors de France; non pas parce que nous l'admirons, car les étrangers, parfois, nous reprochent de ne pas l'admirer assez, tant ils sont saisis par la forte expansion de son génie. A peine a-t-on besoin de le traduire. Le relief de sa pensée fait sa trouée dans la langue étrangère et le geste de sa parole aide à le deviner avant qu'on l'ait pénétré.

Sa gloire prodigieuse, messieurs, nous est donc doublement chère. Elle rayonne sur nous, avec le souvenir de nos joies, de nos douleurs les plus intimes, de nos ambitions les plus vastes, et en même temps elle resplendit au dehors comme une irradiation de la France, généreuse et fraternelle.

Le patriotisme de Victor Hugo, qui ne sacrifie rien des droits stricts de la patrie, s'augmente d'un sentiment de justice internationale supérieur aux préjugés de la diplomatie, aux ignorances populaires. Il est un foyer hospitalier où toutes les patries s'échauffent, pour aimer et servir davantage la paix, l'union, la liberté.

Soyons fiers, à travers notre douleur, de voir ce mort sublime se dégager de nos étreintes, pour recevoir de toutes les nations tournées vers lui une immortalité qui s'ajoute à notre reconnaissance nationale.

Nous négligeons d'insérer, par faute de place, les deux petits discours de M. Leconte de Lisle, au nom des poètes, et de M. Got au nom des artistes dramatiques.





Bel-Ami, par Guy de Maupassant. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Vous est-il arrivé, par une des dernières journées d'automne, en vous promenant sous les grands arbres, tout au fond d'un parc ombreux, de soulever l'une des larges feuilles jaunies tombées à terre et comme soudées au sol par l'humidité? A mesure que vous l'arrachez à cette étroite promiscuité avec la boue, vous mettez au jour tout un remuement hideux d'insectes répugnants, de vers gluants, abrités, tapis dans cette ombre, dans cette fange, que la lumière affole et qui s'enfuient, éperdus, de tous côtés : de l'humus en décomposition surgissent des formes louches, dont le contact fait frissonner et dont la vue bouleverse le cœur. Guy de Maupassant, lui, vient de soulever ainsi la feuille déployée du journal, et il nous montre brusquement, dans le grotesque, dans l'ignoble et dans l'infâme de leur surprise, tous les êtres suspects qui grouillent dans ce demi-jour mystérieux et vaseux du journalisme.

Satire impitoyable, coup de fouet sonore lancé en pleine vie moderne, son roman est une œuvre de vérité et de lumière, appelée à avoir un énorme retentissement, autant par la manière magistrale dont certains personnages sont traités que par l'empoignement d'une action à la fois serrée et rapide, ne laissant pas un seul instant place à la fatigue. Son héros principal, *Bel-Ami*, un tempérament puissant, est un type admirable de canaillerie consciente et persévérante; il a élevé à la hauteur d'un principe l'art de se servir des femmes pour arriver. Chacune de ses maîtresses, en plus de la satisfaction charnelle et bestiale qu'elle lui procure, lui sert de marchepied, d'échelon pour s'élever peu à peu; il grandit ainsi en situation, en richesses, en honneurs, en considération même, d'autant plus respecté qu'il est plus infâme, trompant sans scrupule les femmes les unes pour les autres, suivant les besoins de sa bourse ou de son avenir, avec une tranquillité impudente, qui lui fait accepter tous les affronts et toutes les injures du même visage impassible. C'est un merveilleux gredin, dans toute l'étendue du mot, sans une faiblesse dans son existence de coquin, sans une défaillance dans son rôle de drôle soutenu et servi par les femmes, que font pâmer sa jolie figure et sa moustache frisée; il les courbe toutes devant lui, sous lui, depuis l'exquise petite Mme de Marelle, qui lui fourre des louis dans ses poches à chacun de leurs rendez-vous, en passant par la jolie et énigmatique Madeleine Forestier, qui lui donne sa main, son influence et la croix, jusqu'à la vieille Mme Walter, qui lui glisse soixante-dix mille francs dans la main, et enfin à Suzanne Walter, qui lui apporte les millions de sa dot princière. Tel est ce Georges Duroy, ex-maréchal des logis de hussards, qui, parti de rien, arrive à devenir le baron Georges du Roy de Cantel, rien que par la force de ce surnom de *Bel-Ami*, sobriquet caressant et caresseur donné par les femmes extasiées d'amour, sobriquet qui est comme un soufflet vengeur en pleine figure, une enseigne d'ignominie et de honte plaquée sur la face du beau garçon, irrésistible, marchant droit devant lui, dans son implacable égoïsme de mâle jouisseur et triomphant.

Du milieu de ces pages surgissent des scènes qui se gravent profondément dans l'esprit et prennent à la fois les yeux et le cœur par la vigueur de leur relief. Ainsi la mort de Forestier à Cannes, cette fin du poitrinaire est décrite et étudiée avec un art de premier ordre, c'est de la haute et sérieuse psychologie, en même temps qu'une peinture extraordinaire du passage de la vie à la mort; il est impossible de lire ces feuillets sans sentir sur sa chair frissonnante le souffle effrayant et léger de la mort, cette mort particulière et terrible des phtisiques. Dans un autre ordre d'idées, nous citerons la visite de Georges du Roy et de sa femme, Madeleine Forestier, à ses vieux parents, les aubergistes de Canteleu; voilà de l'observation juste et vraie; toute une philosophie de l'humanité est contenue dans cet épisode. Bien crâne également, la gifle lancée à Georges du Roy par la petite Clothilde de Marelle. Le détail des bilboquets, sans doute pris sur nature, nous paraît moins heureux, un peu puéril et hors d'œuvre, surtout à côté de la vigueur de tout le reste; puis l'assaut chez Jacques Rival manque de cohésion, de rendu et ne se tient pas d'aplomb. Mais ce sont là de légères taches, qui ne suffisent pas à déparer un ensemble aussi heureux.

Avec Georges Duroy le personnage le mieux planté

sur ses pieds, le plus complet et le plus séduisant, est cette ravissante Mme de Marelle, qui va à l'amour comme à une chose naturelle, et dont la sensualité continue a même un charme très grand; elle serpente d'un bout à l'autre du volume, trompée, quittée, mais toujours reprise, avec une ondulation enlaçante qui la rend presque sympathique dans sa poursuite amoureuse. Aussi est-on tout heureux, malgré l'infamie de la situation, de la voir encore apparaître à la dernière ligne comme une promesse d'adultère futur et toujours renaissant pour le ménage tout neuf de *Bel-Ami*, devenu le baron Georges du Roy de Cantel.

Bel-Ami est donc un livre qui fera crier, mais qu'on lira avec passion, bien qu'il ne s'en degage pas un honnête homme, pas une honnête femme, et qu'il contienne la plus jolie collection de coquins et de coquines qu'on puisse imaginer. G. T.

Roland d'Escours, par François Vilars. Un vol. in-18. Paris, Plon, Nourrit et Cie, édit.; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Il est difficile d'imaginer une trame plus puérile et plus confuse en même temps. L'auteur reste constamment au-dessous du sujet qu'il veut soulever; il esquive le plus souvent les situations qu'il serait interessant de voir largement développées, et, sur d'autres points tout secondaires, il s'étend avec une abondance fatigante de détails mesquins.

Au demeurant, voici à peu près le sujet : M. Roland d'Escours, gentilhomme de haute vertu autant que de vieille race, a deux fils; l'aîné se fait militaire, le second juriste. Près du château de la famille d'Escours, situé on ne sait où, grandit une jeune fille, Brigitte, orpheline, sous la garde de ses grands parents. M. d'Escours la désire pour femme à son fils aîné Arthur; mais le jeune officier s'éprend à Paris, — sans qu'on sache pourquoi il y est venu, — d'une jeune personne dont le père manigance des affaires financieres, Octavie Bosseux. D'autre part, Brigitte aime bien un d'Escours, mais le cadet, Hubert, et elle est payée de retour. Or le père Bosseux a été jadis intendant de M. d'Escours. Il s'est fait chasser pour indélicatesse. Aussi est-il doublement aise de piper pour gendre le jeune Arthur, dont le nom honorable rendra du crédit à la maison Bosseux, qui tripote des affaires véreuses.

En effet Arthur, qui a donné sa démission à l'insu de son pere et de plus épousé Octavie malgré l'oppostion paternelle, se trouve englobé dans la déconfiture déshonorante du père Bosseux, et ce sont tous les d'Escours qui sacrifient leur fortune entière à désintéresser les créanciers. Mais sans qu'on sache pourquoi et sans que cette circonstance serve en rien à cette fable poncive, voilà qu'on apprend l'adultère rétrospectif de Mme Roland d'Escours et le caractère adultérin de la naissance du pauvre Hubert, le fils de prédilection du vénérable Roland. Cet incident n'a d'autre but ni d'autre effet que de mettre en scène un duel du père adultérin avec le père putatif et de permettre aux d'Escours de solder les dettes de Bosseux grâce à un cadeau de deux millions que leur envoie discrètement l'amant de Mme d'Escours.

Pour être juste, reconnaissons que quelques scènes sont traitées avec une certaine allure. Le grand malheur, c'est qu'aucune nécessité réelle ne les suscite, aucun lien logique ne les rattache. Il semble qu'on aille à l'aventure, avec une sorte de parti pris de composer un de ces romans dits honnêtes, qui vous font prendre l'honnêteté en horreur, tant les personnages sont factices et les péripéties invraisemblables.

Nous avons lu moins mauvais de M. François Vilars. PZ.

Vengeance, *roman parisien*, par Alfred Multedo. Un vol. in-18. Paris, E. Dentu; 1885.

Mme de Lérac, au lit de mort, obtient de son fils le serment qu'il ne reverra plus certaine princesse russe, sa maîtresse. Celle-ci dérobe à son ancien amant deux photographies, un double portrait de M. et de Mme de Lerac, et celui d'un ami de la famille, fait substituer la tête de l'ami à celle de l'époux, invente un autre faux en écriture privée et envoie le tout au fils afin de se venger de son abandon en déshonorant la mère. René de Lérac ne vit plus desormais que pour châtier celui qui fut l'infidele ami de son père. Comment il retrouve le traître et vainement essaye de séduire sa femme (la peine du talion), alors qu'à son insu il est aimé de la fille, comment, dénoncé par la princesse russe, il est surpris dans une situation équivoque par le mari, comment il survit aux suites d'un duel terrible, comment l'innocence de Mme de Lérac lui est démontrée, comment il épouse l'ingénue, c'est le roman; et le roman, en dépit de quelques invraisemblances, est dramatique. E. C.

Claire d'Albe, par Mme Cottin. Un vol. in-18. Paris, Isidore Liseux; 1885.

Est-il vrai que les générations de lecteurs qui, depuis un demi-siècle, ont renoncé à lire les élucubrations de Mme Cottin aient été injustes envers la mémoire de cette aimable femme? *Claire d'Albe*, *Malvina*, *Élisabeth*, *Amélie Mansfield*, *Mathilde* et son Malek-Adhel, ces romans si célèbres jadis, méritaient-ils réellement de survivre à la vogue qui les accueillit quand ils parurent, de 1798 à 1807, et se prolongea pendant toute la durée de l'Empire, de la Restauration et même au delà? Sur l'affirmation de M. Alcide Bonneau, qui a écrit un *Avertissement* pour cette nouvelle édition de *Claire d'Albe*, nous nous sommes demandé si effectivement notre dédain pour cette littérature troubadour était justifié, et nous avons relu *Claire d'Albe*. Eh bien! l'épreuve faite, nous devons remercier M. Isidore Liseux d'avoir exhumé ce roman de l'ombre où nos aînés l'avaient enseveli dans un vague souvenir d'ironie compatissante. En effet, désormais notre conscience est en repos; c'est en connaissance de cause que nous laissons retomber la pierre du sépulcre soulevée pour un moment, et

replongeons la prose de Mme Cottin dans l'oubli le plus profond pour un autre demi-siècle. La postérité d'alors pourra tenter l'expérience à son tour. Si dans cinquante ans le sens des lettres s'est émoussé de nouveau, si le goût de la langue est de nouveau perdu, il n'est pas impossible que les combats de la vertu aux prises avec la passion sensuelle et ses défaites après des raisonnements sans fin retrouvent quelque crédit auprès des femmes sensibles. Aujourd'hui, entre l'imagination du lecteur et les inventions de Mme Cottin, se dresse l'infranchissable barrière du style. C'est après avoir relu *Claire d'Albe* que l'on apprécie vraiment à toute sa valeur les bienfaits du romantisme. De cette lecture, il se dégage donc à l'adresse des romanciers un avertissement qui diffère un peu de celui de M. Alcide Bonneau et que voici : « Qui veut durer, doit avant tout écrire en bon langage, car l'honneur de la langue est nécessaire et suffisant à l'immortalité d'un peuple. » E. C.

Pauvre Zeph, par F.-W. Robinson. Roman traduit de l'anglais par Mary W. Davis. Un vol. in-16. Boston, 1884. Carl Schoenof, éditeur.

Deux étudiants s'égarent par désœuvrement dans un bal populaire de bas étage. L'un d'eux s'arrête aux paroles de querelle et de rupture d'un couple assis à une table voisine. Surpris, intéressé par l'esprit de repartie, la liberté d'allures, la franchise du regard, l'apparente honnêteté de la femme, par sa grâce, sa distinction relative en ce milieu faubourien, par sa beauté et aussi par son extrême jeunesse, livrée à elle-même, il cède à un premier mouvement de curiosité et engage la conversation avec elle. Après quelques rebuffades et de vifs propos échangés entre le jeune bourgeois et la fille du peuple, un tour de bal soude le premier anneau d'un enchaînement d'épisodes qui, à quelques mois de là, conduit au suicide la petite Zéphyrine, restée pure cependant, et au désespoir, sans issue, l'étudiant sincèrement épris ; mais celui-ci, retenu par l'orgueil de caste, s'est décidé trop tard à épouser la pauvre Zeph.

L'affabulation n'est pas essentiellement neuve et l'œuvre ne peut avoir quelque valeur dans le texte anglais que par la vivacité du dialogue et la vivante peinture des deux caractères en présence. Le type de la petite ouvrière est original, en effet, et, malgré la traduction absolument barbare, on s'attache à cette enfant rieuse et brusque, libre de toute contrainte et quelque peu hérissée de sauvagerie, coquette et sage, prompte à flirter, mais non à aimer, lente à se faire illusion, mais s'y abandonnant à la longue et en mourant; et si douce, si modeste, si résignée à l'heure poignante de la suprême déception ! L'auteur est américain, l'éditeur également et aussi le traducteur. Le premier a écrit un roman touchant, en somme, et qui a grandement réussi; le second a fait un fort joli volume, parfaitement imprimé, en caractères excellents, sur de fort beau papier et broché solidement; le traducteur seul, en dépit de son zèle, — car son œuvre fut spontanée, — est resté déplorablement au-dessous de sa tâche. Il avoue lui-même qu'il ne s'attend pas à écrire en français académique (of course I could not expect to render it into pure academic French); notre seul regret est que le *French* de Mary W. Davis n'ait qu'une vague parenté avec le français.

Roland, par Ary Ecilaw. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alph. Lemerre, édit.; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Inégalement écrit, maladroitement composé, ce roman n'en est pas moins digne de remarque, à cause d'un accent de sincérité qui, parfois même, confine autour de l'autobiographie. On sent plus d'une fois l'envie d'abandonner le livre, par fatigue, puis on se reprend de curiosité. En effet, çà et là, après un long hors-d'œuvre, éclate un passage tout vibrant d'émotion.

L'histoire de *Roland* n'est pas bien neuve, et, malgré l'effort de l'auteur pour la compliquer, elle se réduit à une donnée assez simple : *Roland* est un enfant naturel; il ignore même sa mère. On l'a déposé dans une institution où, dès le premier jour, les camarades, flairant son origine hétéroclite, l'ont appelé *le bâtard*. Puis, au bout de quelques années, quand il a treize ou quatorze ans, le chef d'institution, ne voyant plus venir le pli chargé qui soldait la pension, fait comprendre à son élève qu'il est gênant, et, sans le mettre à la porte, trouve le moyen de le laisser s'évader. L'enfant se jette à l'eau; on le repêche à temps. Un médecin, qui possède le secret de sa naissance, le sauve, le recueille, et, dès lors, Roland commence, comme Télémaque, à chercher son père à travers le monde et mille incidents; un jour même il a failli le tuer. Finalement, le père et le fils se reconnaissent.

En résumé, œuvre où paraît un certain tempérament original, mais où manquent la cohésion et la méthode. PZ.

La Maison de chasse, par le marquis De Cherville. Un vol. in-18. Firmin Didot et Cie, édit. Paris, 1885. Nouvelle édition. — Prix : 3 francs.

Tous les lecteurs de goût connaissent le style distingué de M. de Cherville. Il écrit une langue élégante et sobre, précise et souple, sans entassement d'épithètes, ce qui ne l'empêche pas d'être pittoresque, car M. de Cherville parle de ce qu'il connaît bien, la campagne, bêtes et gens, et, d'un trait naturel et simple, il caractérise ses paysages et ses personnages. Et puis il possède l'art de composer un récit et de soutenir l'intérêt par des développements logiques et proportionnés.

Le volume que publie aujourd'hui la librairie Didot contient trois Nouvelles d'inégale dimension.

La première, *la Maison de chasse*, est un dramatique épisode emprunté à la vie réelle. Il s'agit d'un meurtre accompli dans une maison de chasse et longtemps ignoré. La fermière qui l'occupait assassina le propriétaire pour lui voler les quittances des fermages qu'elle ne pouvait payer; puis dans un saule

creux, avec l'aide d'un idiot, elle enferma le cadavre. Elle avait ordonné à sa petite fille, âgée de dix ans, de laver la place sanglante du crime. La jeune fille, sujette au somnambulisme, recommence chaque nuit cette scène de lavage. Et, huit ou neuf ans après, elle est surprise dans cette occupation; c'est là le point de départ d'une enquête qui aboutit à la découverte de tous les détails du crime.

Montcharmont le Braconnier, court récit de l'exécution capitale d'un mauvais drôle qui, comme tant de paysans, s'est imaginé que le braconnier n'est pas un malfaiteur et que tuer un gendarme n'est pas un crime!

Enfin la plus considérable partie du livre, c'est *l'Héritage de Diomède*, un vrai roman honnête, émouvant, qui se déroule dans le monde des sportsmen: Diomède, naturellement ce nom mythologique ne peut s'appliquer qu'à un homme de cheval.

M. de Cahusac monte une écurie de courses; il s'associe avec un homme du métier, moitié maquignon, moitié jockey. Comme de juste, le gentilhomme est ruiné par le maquignon, qui, du reste, sans scrupule d'aucune sorte, a plus ou moins malhonnêtement spéculé sur les courses, faisant perdre tels chevaux au profit de tels autres. Mais, plus tard, quand la fille de celui-ci connaît la source de sa fortune, elle refuse d'en profiter et restitue à la fille de M. de Cahusac. Il va sans dire que des incidents d'amour et de mariage animent ce récit, dont ils nouent l'intrigue.

Les caractères sont bien tracés, la fable développée habilement, et l'on a la satisfaction de fermer le livre sur une bonne impression. PZ.

Une Bourgeoise, par Jules Case. Paris, Victor Havard, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Avec ce nouveau roman, M. Jules Case se place immédiatement et, pour ainsi dire, sans efforts parmi ceux des jeunes écrivains qui tiennent la tête dans la littérature moderne. Son premier ouvrage, *la Petite Zette*, avait révélé en lui un débutant remarquablement doué et du plus brillant avenir; *une Bourgeoise* confirme d'une manière positive cet heureux pronostic. M. Jules Case peut hardiment planter son pavillon à côté de celui de Guy de Maupassant, dont il se rapproche souvent dans sa manière de fouiller le cerveau et le cœur humains, mais dont il s'éloigne dans le choix des sujets et la façon de traiter les passages scabreux : c'est un Maupassant plus délicat. La plume de l'auteur de *la Petite Zette* ne s'attarde pas à décrire longuement les vilenies ou à fouailler les vices, elle semble se complaire davantage dans les scènes de tendresse, d'émotion, de joie ou de douleur. Nous avons rarement vu interpréter avec plus de sentiment vrai, avec plus de bonheur, tout ce qui concerne les petits enfants; l'une des scènes les plus terribles et les plus émouvantes de son livre est celle de la maladie et de la mort d'un enfant.

Bien que son roman ait forcément subi l'influence d'études à peu près semblables faites par nos grands maîtres contemporains et que M. Jules Case soit sans doute un des plus ardents admirateurs de Flaubert et de Zola, sa *Bourgeoise* n'a cependant que quelques points éloignés de ressemblance avec *Madame Bovary* et avec *une Page d'amour*, avec Emma et avec Hélène. *Une Bourgeoise*, malgré certaines indécisions de dessin, est une figure soigneusement étudiée, peinte avec une grande sincérité, sans que jamais l'auteur ait noirci le tableau; on arrive à souffrir les souffrances de cette femme, dont l'honnêteté native lutte victorieusement, presque jusqu'à la fin, et qui ne devient adultère qu'à l'heure terrible où, craignant de vieillir sans avoir connu l'amour, tremblant de voir s'envoler l'amant auquel elle ne s'est pas encore donnée tout entière, elle succombe. La critique pourrait peut-être s'attaquer à ce flottement continuel de la femme assoiffée d'amour, qui semble toujours se donner et se reprend sans cesse avant la chute suprême, mais il y a là quelque chose de très humain et de très féminin dont on doit tenir compte.

M. Jules Case possède à un degré remarquable l'intuition des transitions délicates par lesquelles peut passer le cœur d'une femme pour franchir ce pas redoutable, l'adultère. Rien d'exagéré, rien de forcé; il donne la note juste d'un mot, d'une phrase. En même temps, son style a une simplicité de forme qui tranche sur les recherches prétentieuses ou outrées dont tant d'écrivains abusent; sa langue possède une mélodie qui berce, charme et persuade; la poésie s'y allie à l'émotion et ses personnages en acquièrent un relief de plus. Nous croyons qu'on fera un excellent accueil à cette œuvre consciencieuse, ne tirant son succès que de sa valeur propre, que de la science d'observation de l'écrivain et du choix de ses expressions toujours bien en situation. M. Jules Case n'est plus parmi ceux qui s'en tiennent aux promesses; en écrivant *une Bourgeoise*, il a solidement pris place au grand soleil et peut, dès ce jour, prétendre être quelqu'un : c'est même quelqu'un avec qui l'on doit compter. G. T.

La Grande Marnière, par Georges Ohnet. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui domine dans chaque œuvre de Georges Ohnet, c'est la préoccupation d'arriver à l'intensité d'émotion par l'opposition tranchée des caractères, par le heurt brutal des situations sociales, par la mise en contact des classes les plus adverses et par l'ingénieuse succession des scènes terribles ou attendrissantes. Son nouveau roman, *la Grande Marnière*, est une des plus heureuses conceptions du genre choisi par le romancier; il pénétrera chez tous, ira d'un public à un autre, non pas par l'aveuglante magie d'un style étincelant, ni par la brutalité d'une idée puissante, mais par un intérêt toujours croissant, par une manière palpitante de présenter les choses, de les faire vivre et de les raconter : il persuade, il insinue, il se propage de l'un à l'autre en conteur expert et séduisant.

Avec son talent dramatique tout spécial, il débute

en plaçant face à face les deux héros du roman, Antoinette de Clairefont, Paul Carvajan, deux sympathiques, deux figures éminemment touchantes, deux ennemis ou plutôt deux descendants de familles ennemies, que tout sépare, position sociale, haine farouche, argent. Le père de Pascal, humilié par le père d'Antoinette qui lui a enlevé la jeune fille qu'il aimait et l'a fait frapper par ses laquais, a juré la ruine et le déshonneur de son ennemi. Lentement, souterrainement, il arrive à ce but visé; il est tout-puissant dans le pays, il s'est enrichi à force de travail, d'adresse, d'astuce, et il se dresse plein d'orgueil et de haine, principal créancier du marquis de Clairefont que la folie de l'invention a ruiné. Un événement terrible vient aider Carvajan dans ses projets de vengeance; une fille du pays, courtisée par le fils du marquis et retrouvée étranglée, une nuit de fête, fait traîner Robert de Clairefont en cour d'assises, grâce aux insinuations perfides de Carvajan. Indigné, l'honnête Pascal se met entre son père et la famille de Clairefont, défend lui-même dans une plaidoirie superbe le fils de l'ennemi héréditaire et le fait acquitter. Au dénouement, Antoinette de Clairefont met sa main dans celle du sauveur de l'honneur des Clairefont : il n'y aura plus de haine entre les Clairefont et les Carvajan. Tous les personnages incidents de ce drame fort émouvant ont également été traités avec soin; Georges Ohnet peut compter sur un nouveau et durable succès avec *la Grande Marnière*, une œuvre qui s'adresse à tous, attachante et amusante à la fois, avec une vive allure dramatique. G. T.

La Grève de Penhoat, par MAURICE JOUANNIN. Paris, Tresse, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Maurice Jouannin, en écrivant *la Grève de Penhoat*, s'est si bien rendu compte des objections immédiates et des critiques qu'allait soulever son œuvre, qu'il l'a prudemment précédée d'une préface explicative et atténuante. Nous avons donc moins à lui chercher chicane sur son sujet lui-même que sur le choix de ce sujet, dont la couleur violemment mélodramatique se prêtait difficilement à une étude de caractères et poussait l'auteur à sacrifier les personnages à l'action. C'est ce qui est arrivé. Ce drame effroyable, avec son mélange de fantastique et de réel, eût, à notre avis, atteint un degré d'intensité bien autrement poignant et eût paru moins invraisemblable, malgré sa vérité, si l'écrivain avait fouillé plus profondément le cœur et l'âme des deux héros principaux, s'il leur eût fait dominer la scène, au lieu de les écraser sous la monstruosité du crime. C'est à peine si on connaît ce Roland et ce Paul Desrousseaux par quelques côtés de leur vie, de leur caractère; le lecteur possède imparfaitement leur psychologie et se trouve surpris par les faits, sans y avoir été suffisamment préparé par une étude complète de ceux que la fatalité jette les uns contre les autres dans une des plus effroyables manifestations de la lutte pour la vie. Les figures de femmes sont également trop sacrifiées et l'œuvre eût gagné à voir ses ténèbres honteuses s'éclairer des visages charmants d'Yvonne et de Céline. Cependant *la Grève de Penhoat* s'élève au-dessus du roman-feuilleton par la préoccupation du « bien écrire », par un désir d'étude philosophique, par mille et un détails perdus entre les lignes, que saura trouver le chercheur et qui font prévoir que M. Jouannin nous donnera une œuvre meilleure, le jour où il ne cédera pas à l'attrait un peu grossier d'une aventure trop mélodramatique, dont les côtés noirs ont accaparé sa plume au détriment des personnages. G. T.

Solange de Saint-Luc, par ALBERT DELPIT. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On se souvient qu'Albert Delpit fut un des plus courageux défenseurs de cette infortunée duchesse de Chaulnes si impitoyablement torturée au nom de la religion et de la justice, de cette malheureuse mère dont on a arraché le cœur lambeau par lambeau en lui enlevant ses enfants. Il était à prévoir qu'un jour ou l'autre, lorsque le temps convenable aux apaisements se serait passé, le romancier étudierait, au double point de vue dramatique et psychologique, cette navrante histoire et la donnerait toute palpitante au public sous forme de roman et de pièce de théâtre.

L'écrivain eût pu, pour venger la mémoire de la pauvre créature, morte aujourd'hui, écrire une œuvre de colère et d'indignation; il a préféré émouvoir en faisant un livre de vérité, de larmes, de conciliation. *Solange de Saint-Luc* est donc un ouvrage de pitié, d'émotion poignante, et comme tel il aura un succès plus estimable, plus franc que s'il s'était appuyé sur le scandale. Mais, pour arriver à ce résultat, Albert Delpit a dû plier la douairière féroce, la courber elle-même sous la force de la nature, sous l'écrasement de l'amour maternel, plus fort que tout. Ceux qui chercheraient dans *Solange de Saint-Luc* des récriminations, du bruit, tout ce levain mauvais que d'autres auraient pu y mettre, étant donné le sujet, seront donc tout étonnés, agréablement surpris d'y trouver une peinture passionnée, attendrissante et pleine de scènes qui vont droit au cœur. En déplaçant certains incidents de cette existence tourmentée, en interprétant avec sa vision particulière les personnages mis en scène par lui d'après des modèles existants, Albert Delpit a combiné une œuvre toute nouvelle et fait une création originale. Il s'est adroitement servi de la situation réelle du ménage des De Croix Saint-Luc pour montrer ce qui aurait pu arriver, ce qui aurait dû se produire, et comment, avec un peu moins d'âpreté de part et d'autre, on aurait atteint un dénouement consolant, une conclusion d'apaisement et de sérénité. En effet, ce roman, où ont été remués les sentiments les plus douloureux, où ont été mis en présence les entêtements les plus sauvages, les fureurs les plus exaltées, nous conduit à un épilogue qui est un repos et une joie pour l'âme bouleversée du lecteur. Aux angoisses, aux secousses, à toutes les tor-

tures du cœur succèdent les douceurs du bonheur enfin trouvé, alors que tout semblait désespéré. En cela surtout Albert Delpit s'est montré ce qu'il est par-dessus tout, auteur dramatique dans la vraie force du terme, et c'est avec une juste impatience que nous attendons le moment où nous verrons à la scène cette *Solange de Saint-Luc*, qui, sous la forme du roman et avec des péripeties neuves, a déjà eu le don d'émouvoir, de charmer et de consoler à un si haut point. G. T.

Le Livre de mon ami, par Anatole France. Paris, Calmann Levy, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Anatole France unit dans ses livres à une grande philosophie une délicatesse de sentiment des plus attachantes. Il nous semble difficile de parler des enfants et des mille petits détails intimes de la vie avec un sens plus exquis et plus droit. *Le Livre de mon ami* est une sorte d'autobiographie à l'aide de laquelle le conteur philosophe nous initie à tous les mystères délicats et émouvants qui peuvent se succéder dans un cœur et un cerveau d'enfant, depuis l'âge le plus tendre jusqu'aux environs de la vingtième année. Il fouille les candeurs, les pudeurs, les timidités d'une plume fine et habile, avec un curieux talent d'observation; il fait vibrer doucement devant vous toutes les cordes de la paternité, en père qui adore ses enfants, en mari qui ne connaît rien au-dessus du foyer domestique. *Le Livre de mon ami* sera le livre des délicats et des lettrés. G. T.

Quelques Sires, par Léon Cladel. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre bizarre, Léon Cladel a réuni une vingtaine d'historiettes ciselées avec cet art particulier qui est comme le cachet dont il marque profondément chacune de ses œuvres. Les types sont curieux, étudiés avec un soin intéressant et forment un long défilé de certaines misères humaines peu connues. Il se dégage, comme toujours, de ces études, un côté social très puissant et d'une émotion pénétrante, qui fait honneur au rude et laborieux écrivain. G. T.

La Maison fermée, par Edmond Frank. Paris, G. Robert, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Edmond Frank, dans le livre qu'il appelle *la Maison fermée*, semble avoir résolu le problème ardu de relever par le soin du style, par l'élégance de la forme et la couleur de la phrase, le roman d'allure mouvementée et mélodramatique. Il en est résulté, pour l'écrivain, la production d'une œuvre des plus intéressantes : il est ainsi arrivé à donner de la vraisemblance et du charme à la plus sombre des histoires criminelles. L'action, pittoresquement présentée, se développe sans longueurs, sans fatigue, conduisant le lecteur par les péripéties les plus croyables à un dénouement apaisant et heureux, au moment même où tout semble désespéré. Les types sont consciencieusement étudiés, présentés par quelqu'un qui, ayant avant tout la préoccupation littéraire, ne la sacrifie jamais aux emballements de l'aventure. Si, comme intérêt et comme allure générale, *la Maison fermée* tient donc du roman-feuilleton et du roman judiciaire, comme forme, elle se rattache aux études de mœurs; on la lira avec d'autant plus de plaisir que, tout en amusant, elle ne froisse pas par une langue négligée. G. T.

Brutalités, par Francis Enne. Paris, Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume, comme dans la fameuse soupe de l'Auvergnat, il y a un peu de tout, même des articles du journal *la Rue* (1867), même du sentiment; cependant la première partie domine et écrase l'ensemble. Histoires brutales, contées brutalement en un style des plus lâchés; cette fois, le titre ne pare pas la marchandise, et ce sont bien des *Brutalités* que l'auteur commence par nous donner. Est-il vraiment bien persuadé d'avoir fait œuvre de littérateur en écrivant cette série de grossières pochades? Ce sont, nous n'en doutons pas, des *histoires vécues*, comme l'annonce le sous-titre, mais traitées à la manière noire et tournées en caricatures; il y a manière de voir les choses, manière de les sentir et manière de les exprimer; nous avouerons franchement n'avoir aucun goût pour ces *Brutalités* inutiles, voulues et antilittéraires. Cependant quelques-unes de ces nouvelles tranchent sur la masse par leur note plus relevée, et prouvent que l'auteur, quand il le veut, peut donner un peu plus d'élévation à sa pensée. Du reste, le principal reproche à faire, c'est que tous ces croquis, qui sont bien à leur place dans le journal, pour lequel ils sont faits, se nuisent et se tuent les uns les autres, une fois réunis en volume. G. T.

Eurêka, par J.-B. Laglaize. Paris, Clavel, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Laglaize nous raconte, sous forme de roman antique, l'histoire du siège de Syracuse et évoque la grande ombre d'Archimède pour la mêler à un drame intime. Malgré une bien grande dépense de recherches archéologiques, l'auteur ne nous semble pas avoir atteint le but visé, c'est-à-dire la reconstitution vivante d'un passé lointain.

Entre garçons, par Georges Moynet. Paris, Jules Lévy, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Georges Moynet a réuni une désopilante collection de monologues plus fous les uns que les autres et vulgarisés dans tous les salons parisiens par Coquelin cadet. Il joint à ses monologues quelques historiettes du plus haut comique, que voudront connaître tous les amateurs du rire.

Idylles, par Henry Gréville. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. grand in-18.

Idylles, une série de délicates histoires, dont le titre indique suffisamment l'allure, jolies aquarelles traitées du bout de la plume dans une gamme agréable et dans une couleur tendre. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

La Joie de mourir, par Henri Le Verdier, Paris, Frinzine et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Grand village, par Edgard Monteil, Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Deux idoles, par Paul Célières, Paris, Hennuyer et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La belle geôlière, par Fortuné Du Boisgobey. 2 vol. Chez Dentu. — Prix : 6 francs.

Les contes du Rouet, par Catulle Mendès. 1 vol. Frinzine et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Les Filles mal gardées, par Ange Bénigne. 1 vol. Frinzine. — Prix : 3 fr. 50.

Les Beaux jours de l'impératrice Marie-Louise, par Imbert de Saint-Arnaud. 1 vol. Dentu, éditeur. Prix : 3 fr. 50.

La Roche qui pleure, par Charles Valoir. 1 vol. Dentu, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Louloute, par Marc de Chaudplaix, avec lettre de Pierre Loti. 1 vol. Paul Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Demoiselle, par George Boutelleau. Chez Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Lucien Gaudran, par D'Harville. Chez Ollendorff. — Prix : 3 50.

Monsieur Gendre, par Gaston D'Hailly. 1 vol. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Les Rosendaël, par Charles Mérouvel. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Le crime des autres, par André Le Breton. 1 vol. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Justicière, par Jacques Rozier. 1 vol. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

L'Hôtellerie sanglante, par P. Mahalin. Tresse, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

N'a qu'un œil, par Léon Cladel, avec une étude préliminaire d'Edmond Picard. Nouvelle édition. 1 vol. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Les Bibliothèques et les Facultés de médecine en Angleterre. *Rapport au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts*, par J.-L. Pascal, architecte. Un vol. in-4° de 75 pages à deux colonnes. Paris, 1885. Ducher et Cie, éditeurs.

Architecte de l'École de médecine et de la Bibliothèque nationale de la rue Richelieu, M. J.-L. Pascal, chargé par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts de la mission d'aller en Angleterre et en Écosse étudier les Bibliothèques et les Facultés de médecine, publie aujourd'hui son rapport à ce sujet.

Nous ne pouvons entrer dans le détail infini des aménagements spéciaux dont l'auteur décrit le mécanisme en l'éclairant par une multitude de dessins gravés dans le texte et hors texte. Mais nous ne pouvons nous abstenir ici, au *Livre*, de signaler le cri d'alarme jeté par M. Pascal au retour de ce voyage. Comparant notre grand établissement national aux établissements analogues qu'il vient de visiter en Angleterre, il écrit ces lignes qui donneront fort à penser à ceux qui sauront lire sa véritable pensée : « c'est que s'il est encore le premier du monde pour la qualité et la quantité des objets, malgré les efforts énergiques, la persévérance et les riches dotations des établissements rivaux qui veulent le dépasser, il n'est pas contestable que sa suprématie soit fort menacée. » Ceux qui savent quel développement a pris chez nos voisins la ligue du bien public contre l'ignorance et l'ivrognerie reconnaîtront là une des formes de son action.

Les dons en nature (c'est-à-dire en livres), les souscriptions, les conférences, les sociétés qui se fondent, les villes qui s'imposent extraordinairement sont autant de canaux par où l'argent afflue en faveur des bibliothèques.

Le rapport de M. Pascal est en outre précieux à consulter, non seulement pour ceux qui s'intéressent aux institutions de service public comme la Bibliothèque nationale, mais pour toute personne qui a l'heureux souci de veiller à l'ordre, à l'entretien, à la conservation et au salut d'une collection de livres.

Manuel des Entrepreneurs. Troisième volume comprenant les *Arrêtés de la Préfecture de la Seine*, réunis et classés par Émile Desplanques. Un vol. in-8°. Paris, 1885. Librairie Ducher et Cie.

La connaissance de toutes les ordonnances, de tous les arrêtés, règlements, lois et décrets ayant trait à la construction s'impose aux propriétaires et aux architectes, à tous ceux qui s'occupent de construire ou ont à faire construire autant qu'aux entrepreneurs eux-mêmes. C'est pourquoi nous signalons la publication du troisième volume de ce *Manuel*, dont le titre indique suffisamment l'objet. Nous rappelons que les deux premiers volumes, parus il y a déjà quelque temps, contenaient les *Ordonnances de Police*, et que le quatrième, en ce moment en préparation, donnera les *Lois, Décrets et Articles du Code*.

L'usage du *Manuel des Entrepreneurs* est rendu très pratique par l'adjonction à chaque volume de tables alphabétique, chronologique et par sujet.

E. C.

La Société de Londres, par un diplomate étranger. Un vol. in-18 de 325 pages. Paris, 1885. E. Dentu.

Rien, que nous sachions, n'a été écrit d'aussi complet en si peu de pages, ni d'aussi fidèle sur la société londonienne que ce livre anonyme. Il prendra place dans nos bibliothèques à côté de l'amusant *John Bull et son Ile* de Max O'Rell et de *la Vie publique en Angleterre*, l'excellent ouvrage de M. Philippe Daryl, avec lesquels il ne fait nullement double emploi. Ces derniers exposent le mécanisme, l'un des mœurs, l'autre des institutions, sans mettre les personnes en scène; le volume du « diplomate étranger », au contraire, ne s'occupe que des personnes et montre ainsi les institutions, et les mœurs dans leur activité. L'auteur a gardé l'anonyme pour des considérations toutes privées assurément, car, malgré les tentations du sujet, pour un homme d'esprit il n'y a pas dans cette foule de portraits une ligne qui puisse le faire hésiter à se rencontrer avec un de ses modèles. Cela ne signifie point que ces portraits soient tracés d'une plume complaisante ou banale. A en juger par ceux dont il m'était donné de contrôler la ressemblance, j'ai pu dire qu'ils sont fidèles. Mais si l'auteur de *la Société de Londres* ne recule pas devant la vérité, si même volontiers il la présente sous un jour quelque peu malicieux et vif, et plaisant, cependant on ne rencontre pas en ses pages la moindre trace de malveillance, pas un manque de convenance, pas un scandale à travers mille traits curieux de mœurs ou de caractère.

En douze chapitres, nous apprenons à connaître tour à tour la reine, les dames d'honneur et les hommes d'État de service auprès d'elle, les princes et les ducs de la famille royale, les traits généraux de la société, sa gravité, sa crédulité, sa simplicité, son insensibilité, le monde diplomatique, quelques groupes particuliers comme les Israélites, les Allemands, les Américains, le turf et la bourse, les avocats, les juges, les ecclésiastiques, les officiers, les médecins, le monde et les hommes politiques, les hommes d'État, notamment M. Gladstone en public et dans sa vie privée, le parlement et les salons, le système politique anglais, les littérateurs et les journalistes, les acteurs, les actrices et les artistes : au total, plus de deux cents portraits, quelques-uns en pied, la plupart de vives et rapides esquisses déterminant en quelques touches précises et justes l'aspect extérieur et la physionomie morale du personnage. Il faut être singulièrement maître de sa main pour remuer tant de masques sans autre avarie que çà et là quelques égratignures, sans une seule blessure profonde. E. C.

Médecine et Mœurs de l'ancienne Rome d'après les poètes latins, par le Dr Edmond Dupouy. Un vol. de 432 pages in 18. Paris, 1885. Librairie J. Baillière et fils.

Pendant huit siècles, depuis la fondation de Rome jusqu'au 1er siècle de notre ère, où apparaît Celse, les poètes sont les seuls auteurs qui fournissent quelques documents sur les maladies et la médecine du peuple romain. Soigneusement consultés, leurs ouvrages suffisent pourtant à nous faire connaître un grand nombre des maladies de notre nosologie moderne. Le Dr Edmond Dupouy les a recherchées, a établi leurs rapports avec les mœurs et les habitudes morbides, principalement les excès alcooliques et vénériens des Latins.

L'auteur s'adresse à des médecins. En conséquence, il ne s'est pas arrêté aux susceptibilités qui ont fait hésiter la plume d'écrivains spéciaux fort érudits, comme les docteurs Ménière et Daremberg; il appelle un chat, un chat.

Les auteurs latins sont placés en trois groupes : 1° les poètes épiques, lyriques, élégiaques et didactiques; 2° les poètes satiriques; 3° les poètes tragiques et comiques.

Cette analyse présente une suite de tableaux curieux : les Plaisirs de la table et la podagre, Débauche et prostitution, Courtisanes et excès vénériens, Hystéricisme, Hypnotisme et somnambulisme, Herbes et philtres des magiciennes, Électricité, Ex-voto, thermes, eaux minérales, Maisons de santé, les fous, Toilette, cosmétiques et maquillages, Infanticides, eunuques, castration, infibulations, etc., etc.

Le livre est curieux. E. C.

Critique d'avant-garde, par Théodore Duret. Un vol. in-18. Paris, 1885. G. Charpentier.

Le titre est hardi. Il plaira parce qu'il est justifié. A quelques pages près, M. Théodore Duret ne parle que d'art en ce livre et, sauf un chapitre sur Wagner, des arts du dessin. Il le fait en homme qui a beaucoup voyagé, c'est-à-dire vu beaucoup et comparé, et que ses patientes études ont conduit à la haine de toutes les routines, de toutes les conventions, de toutes les écoles académiques. Ses peintres de prédilection au temps présent sont les peintres impres-

sionnistes. Son admiration est sincère et raisonnée : — raisonnée, il le prouve par l'analyse très approfondie, très habilement motivée du talent de chacun d'eux et en particulier de E. Manet, de MM. Renoir, Claude Monet et Whistler; sincère, il le prouve aussi et d'une façon indeniable, car il a été non seulement un critique, mais aussi un très sérieux acquéreur d'avant-garde; M. Théodore Duret possède aujourd'hui une des plus riches, des plus complètes collections de tableaux d'impressionnistes. Voilà, je crois, qui ajoute quelque poids à sa critique, et lui crée un titre à être écouté quand il parle; au moins a-t-il le droit de n'être pas condamné sans être entendu. Il apporte une égale compétence dans son jugement sur les peintres anglais Reynolds et Gainsborough, dans ses remarquables chapitres sur *l'Art japonais* en général et en particulier sur le Michel-Ange et le Hogarth à la fois du Japon, l'admirable Hokousai. On ne saurait mieux définir cet art de l'empire du Soleil levant, que ne l'a fait le lettré si artiste qui a parcouru longuement le Japon en compagnie de M. Cernuschi avant de nous donner ce très beau livre de *Critique d'avant-garde*. E. C.

La vie et les lettres de Mme Bonaparte, recueillies et publiées en anglais, par E. Didier. Traduction A. O. Munro. Un vol. in-12. Paris, Paul Ollendorf, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

On a plaint Joséphine, l'épouse divorcée, comme on a plaint Lucien, le frère exilé, comme a plaint tous ceux que l'empereur a sacrifiés, sans remords, à ses funestes ambitions. Même aujourd'hui que sont publiés des Mémoires et des Lettres dans lesquels ils apparaissent, la plupart, si peu dignes, en somme, de véritable sympathie, on se défend mal d'éprouver pour eux ce sentiment. Ils n'ont été ni de grandes intelligences, ni des cœurs d'elite, ni des caractères, mais, cela, on ne veut pas le savoir; ils ont souffert, c'est assez de leurs souffrances pour exciter notre intérêt. Et la première femme de Jérôme avait bénéficié, elle aussi, de l'odieuse conduite de l'empereur à son égard : on la considérait comme une aventurière, comment n'être pas touché de ses malheurs immérités? La victime était belle! comment ne l'aimer point?

La publication dont nous avons donné le titre nous découvre une Mme Bonaparte-Patterson fort peu aimable. Elle fut une petite bourgeoise très vaniteuse, qui ne désira rien, sinon faire figure dans le « grand monde; » qui tint ses comptes fort régulièrement et s'efforça de faire rapporter à ses capitaux les plus gros intérêts. Être admise dans la société de tous ceux qui ont un « nom, » des « titres, » y être remarquée, puis thésauriser, ce fut toute sa vie. Elle s'est appliquée au moins à faire de son fils un homme dans la noble acception du mot? Non, elle a voulu qu'il eût de l'instruction, des manières européennes, cela pour qu'il devînt ce à quoi sa naissance l'avait destiné, un « parti avantageux; » car si se marier est l'action humaine la plus sotte, un « beau mariage » est toujours à souhaiter.

Les lettres qu'on nous communique ont-elles été vraiment écrites par Mme Bonaparte-Patterson? Alors, tant pis. La jeune Américaine aurait mérité un meilleur accueil de la part du premier Consul; elle aurait été digne de faire partie de la famille impériale.

F. G.

Les Grandes Souveraines, par Adrien Desprez.
Les Paysans et leurs Seigneurs avant 1789 (*Féodalité, ancien régime*), par L. Manesse.

Deux volumes in-16 illustrés de la *Bibliothèque instructive*. Paris, Jouvet et Cie, 1885. — Prix du volume broché : 2 fr. 25.

Nous n'aimons guère cette façon d'écrire l'histoire qu'a adoptée M. Adrien Desprez. Il s'adresse aux jeunes gens, il veut les intéresser! mais, pour appeler leur intérêt, devait-il composer comme des romans, devait-il mêler la fable aux faits historiques et rapporter des anecdotes plus ou moins controuvées? C'est quand on s'adresse à la jeunesse qu'il importe de prouver la plus grande circonspection, de parler avec le plus de sérieux. M. Joseph Fabre, disant la mission que s'était donnée Jeanne d'Arc, a écrit un véritable chef-d'œuvre. Disant dans quel temps, et comme ont vécu ces souveraines, — le mot entendu sous son sens le plus large, — ces souveraines qui eurent noms Debora, Penthesilée, Sémiramis, Cléopâtre, Zénobie, Blanche de Castille, Isabelle la Catholique, Marie-Thérèse, Catherine II, M. Adrien Desprez a écrit, lui, des récits, à demi légendaires, à demi historiques, qui ne laissent même pas deviner la grandeur des actions politiques, morales ou religieuses qu'on peut avoir l'ambition d'exercer.

L'autre travail, celui de M. Manesse n'est pas dépourvu de tout mérite. La féodalité, y est-il répété, fut un système politique répondant à des besoins réels; et quand les députés du tiers, en 1789, jurèrent de ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France, ils eurent seulement le courage de réclamer tout haut ce à quoi on aspirait tout bas, et depuis longtemps; et ils firent plus que donner une constitution, ils accomplirent une révolution sociale; or, cette révolution sociale, les transformations apportées au régime de la propriété, étaient, depuis longtemps aussi, et avec juste raison, désirées du paysan, qui ne pouvait supporter malaisément les privilèges des seigneurs, ces privilèges dont ils jouissaient quand, en retour, aucune charge ne leur incombait. L'exposé est assez complet, et il est fait avec beaucoup de mesure. F. G.

Léon Cladel et sa kyrielle de chiens. Un vol. in-18 jésus. Paris, Frinzine et Cie, editeurs. 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'écrivain raffiné, pour qui écrire c'est sortir des mots à reflets dans des phrases ciselées, a dû bien s'amuser à exhumer de sa mémoire tous les compagnons canins de son existence originale. Analyser un tel livre est chose impossible : il intéressera ceux qui

aiment la personne de M. Cladel, il intéressera ceux que séduit son style. L'auteur mêle, sans y prendre garde, sa biographie à celle de ses chiens. C'est comme un fragment de ses mémoires; depuis le jour où, tout jeune garçon, il obtient de ses parents qu'ils gardent *Torrent* et *Montagne*, deux chiens des Pyrénées, amenés par un pastour reconnaissant envers M. Cladel père, qui l'a fait exonérer du service militaire, jusqu'à la perte irréparable de *M. Touche*, une sorte de King's Charles, noir et feu, égaré dans les ruelles et carrefours du quartier Latin. Entre ces deux époques nous avons fait successivement connaissance avec *César*, *Sidi-Bono*, *Va-duc*.

Mais surtout nous avons fait connaissance avec M. Léon Cladel : ces récits-là nous ont révélé de son caractère un double aspect, ingénu et mélancolique, qui le rendent très sympathique. Des malcontents pourront trouver un peu banaux les souvenirs du quartier Latin; il n'en est pas moins vrai que la facon dont les rappelle M. Cladel lui est personnelle, ce sont ses souvenirs à lui, ses impressions; et de là sont sorties des pages d'un charme très pénétrant, embaumées de ce parfum de la jeunesse disparue, qui se ressemble à celui des roses effeuillées que l'on dessèche dans un vase d'Orient. PZ.

Lettres de Jules de Goncourt. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les *Lettres de Jules de Goncourt* sont le flambeau promené à travers l'œuvre entière d'Edmond et de Jules de Goncourt, la flamme brillante qui éclaire leur talent jusque dans ses coins les plus intimes, dans ses plus secrets replis. On y assiste à la genèse de la révolution considérable amenée par eux dans la littérature moderne, cette rénovation commencée dans les luttes, les résistances, les inerties terribles, poursuivie à travers les outrages, les cris de stupeur ou de frayeur, et achevée, à l'heure même où paraît ce précieux volume, au milieu du triomphe unanime qui classe désormais les de Goncourt parmi nos gloires littéraires.

Arrivé à la hauteur sereine d'où l'on peut regarder avec un orgueil justifié le chemin parcouru et savoir sa renommée assise sur d'inébranlables bases, Edmond de Goncourt a voulu se donner la joie douloureuse et suprême d'associer à sa victoire celui qui n'était plus ; pour cela il ne pouvait mieux faire que de publier ces *Lettres*, où on les retrouve tous deux tels qu'ils étaient, tels qu'ils sont, tels qu'ils seront toujours.

On a beau lire les ouvrages des romanciers, fouiller leur langue, analyser leur style, les chercher sous leurs phrases, on n'arrive qu'à une imparfaite connaissance d'eux-mêmes, parfois à s'en faire une idée absolument fausse. C'est dans leurs *Lettres* seulement qu'ils se dépouillent et se montrent tout entiers, c'est là surtout qu'il faut les étudier. — Ici, en plus de la révélation des intentions littéraires, de l'aveu du mouvement voulu, de l'indication de la voie cherchée, les *Lettres de Jules de Goncourt* ont cela de remarquable qu'elles nous révèlent à quel degré il possédait ce don exquis et bien spécial, le talent épistolaire. Il n'est pas possible de manier avec un art plus fin, une science plus délicate, un tour plus spirituel, cette langue particulière, qui est la langue de la Lettre, celle où un écrivain se met en scène corps et âme, sans préméditation, sans intention de s'y mettre, mais par le simple accomplissement d'une loi naturelle. C'est une causerie entre amis, une conversation écrite où on lâche la bride à son *soi* intérieur, où la personnalité se dessine plus vivante, moins cherchée, sans travail. Le littérateur n'a plus devant lui le fantôme du sujet à rendre homogène dans toutes ses parties sous le souffle du même jet, la préoccupation laborieuse des phrases à chercher, des idées à ciseler; il laisse ses pensées aller et venir, comme elles sortent de son cerveau, sous le choc récent d'événements successifs, sous le heurt immédiat d'objets vus, d'impressions encore vibrantes, de faits tout chauds. La vraie marque du talent, c'est lorsque, comme dans le cas présent, ces lignes volantes, jetées au courant de la plume, jaillissent sous les doigts sans avoir besoin de remaniements, tellement elles disent bien ce qu'elles veulent dire, tellement le relief en est net et saisissant, comme une collection de médailles sans bavures ni indécisions, frappées au bon coin.

Quand on se trouve en présence d'une œuvre de l'importance de celle des de Goncourt, il n'est ni indifférent ni inutile de savoir comment elle a été échafaudée, d'où elle est sortie, de quelle façon elle s'est développée. Ces *Lettres* en sont l'histoire littéraire et anecdotique; on y sent un souffle de vie passionnante qui séduit et effraye, de forces dépensées sans compter pour arriver au but, à travers les jalousies, les négations, les obstacles de toute nature perfidement amoncelés sur leur route. Mais si l'un d'eux est resté en chemin, tué par l'excès de travail, mort à ce champ d'honneur de la littérature qui a sa noblesse et sa grandeur, et où, de plus, chaque victime héroïque a la satisfaction de féconder le sol en tombant, de ne pas mourir stérilement, il a déjà pu deviner, à ce moment suprême, qu'il succombait victorieux et que le drapeau échappé de sa main défaillante serait planté prochainement par son frère sur la brèche que tous deux avaient faite. — Celui qui est resté seul, le cœur lourd de larmes, perdant à la fois le frère adoré et le compagnon de toutes ses luttes, ne pouvait élever à celui qui n'est plus un monument plus glorieux que ce volume de *Lettres*, écrites par un seul, pensées par tous deux, et les expliquant tous deux, ces jumeaux de la grande révolution littéraire moderne. Ce livre merveilleux, tout débordant de sensibilité, de persuasion, de talent, ces *Lettres de Jules de Goncourt*, expression magistrale d'une indivisible dualité, sont l'indispensable complément de l'œuvre des deux frères, en même temps qu'une peinture étonnamment brillante de la vie littéraire et des aspirations artistiques de 1848 à 1870; elles prouvent ce que savent déjà tous les lettrés, et ce que la postérité inscrira dans l'histoire des lettres, c'est que Jules et Edmond de Goncourt ont

été les initiateurs et les préparateurs du mouvement actuel.

Un écrivain d'un sens critique de premier ordre, Henry Ceard, a fait pour ces *Lettres* une étude servant de préface, qui est un des morceaux de prose les plus émotionnants et les mieux sentis qu'il soit possible de lire. Ayant la terrible tâche de placer son nom en si haute compagnie, il l'a fait avec un tact, un savoir et un talent qu'il est juste de proclamer. C'est une branche de laurier, encore humide de larmes, pieusement posée sur ces reliques si précieusement recueillies et rassemblées par le Maître survivant.

G. T.

Le Théâtre de la cour à Compiègne *sous le règne de Napoléon III*, par Alphonse Leveaux. Un vol. in-18. Paris, Tresse, éditeur, 1885.

De 1852 à 1869, quarante-neuf représentations furent données au théâtre impérial de Compiègne. Le programme *in extenso* de chacune de ces représentations avec la distribution des rôles et la liste des invités n'a rien en soi de fort intéressant pour les profanes qui n'ont point assisté à ces fêtes, et je crois qu'à ce point de vue cet ouvrage s'adresse plutôt aux rares favorisés qui, comme M. Leveaux, retrouvent dans ces pages les souvenirs tout personnels d'un passé si vite évanoui.

Il y a quinze années à peine que l'empire a disparu et que le petit théâtre de Compiègne est entré dans le repos, peut-être éternel, et déjà cette époque semble si éloignée de nous, les idées et les mœurs ont été si profondément modifiées, qu'on se croit, en lisant ces descriptions, transporté dans un autre siècle. On se reprend à vivre cependant en y voyant figurer des personnages fort connus qui, grâces à Dieu, sont encore de ce monde, des artistes et des auteurs qui n'ont pas su vieillir. Plusieurs d'entre eux, peut-être, ont oublié ce temps où ils ne dédaignaient pas de s'appeler les comédiens ordinaires de l'empereur, où ils laissaient échapper la plume ou le ciseau pour venir s'asseoir dans la loge impériale.

Toujours est-il que ces programmes tout nus sont de piquantes révélations. L'auteur, du reste, s'est plu à y ajouter, de ci de là, quelque commentaire. Les commentaires sont courts, mais le temps et les événements se sont chargés de les rendre éloquents.

En résumé, sous la forme de simples comptes rendus au jour le jour, il y a de tout dans ce livre : de la critique, de l'histoire, de la philosophie ! — sans compter certains philosophes qui, non contents d'assister à la comédie, sont montés depuis lors sur les planches, ou plutôt y ont été portés — bien malgré eux, peut-être.

Onomastique de la Gaule sceltane, par Georges Touflet-César. Un vol. in-8° de 580 pages. Paris, Lechevalier, 1884.

M. Touflet doit être un érudit bien sûr de lui-même, car pendant les 500 pages de ce livre bizarre, il trouve mauvais tout ce qu'ont fait ses devanciers au point de vue de la géographie de l'ancienne Gaule, et des questions étymologiques qui s'y rattachent. Rien n'a trouvé grâce devant lui et il sabre impitoyablement non seulement toutes les hypothèses de nos archéologues, mais encore bien des faits qui semblent consacrés par la science. Il a pris pour thème le texte latin des *Commentaires* de Cesar, et, suivant pas à pas le dictateur romain dans ses campagnes, il se livre à des discussions interminables sur chacun des termes géographiques, ou autres, définissant soit une des positions militaires, soit un des lieux ou des bourgades occupés par le conquérant.

Voilà le fond de ce volume; mais que dire d'un style haché, entremêlé de mots latins, celtes, allemands, que sais-je, et de réflexions grotesques, satiriques, populacières ?

Nous n'avons pas assez de compétence dans les questions *onomastiques* pour juger les idées de l'auteur à ce point de vue, mais nous protestons au nom de la langue française et du bon sens contre une pareille alliance d'assertions scientifiques et de réflexions saugrenues.

Lettres politiques confidentielles de M. de Bismarck, publiées par M. Henri de Poschinger, conseiller au ministère de l'intérieur de l'Empire. Traduction française de E.-B. Lang, professeur à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne manque pas de gens — même parmi les politiques — pour croire que les effrayants succès de M. de Bismarck sont dus au hasard des circonstances, au jeu nécessaire des forces sociales, non moins qu'à sa propre perspicacité et à son art diplomatique. Ils lui accordent d'avoir usé habilement de ces chances favorables, et restreignent le plus possible sa part personnelle.

Croient-ils en diminuant l'homme amoindrir l'effet de ses combinaisons, en affaiblir les résultats?

La lecture de ce recueil des lettres du chancelier est de nature à modifier cette impression chez tout esprit sincère. « Les Allemands eux-mêmes, dit M. Lang dans sa préface, ne croyaient peut-être pas leur chancelier si grand. »

Reconnaissons-le, en effet, ce livre qui dévoile toute la manœuvre diplomatique de M. de Bismarck dans une série de sept années, — 1851 à 1858, — nous montre le développement progressif, méthodique de ce génie politique. Ce sont ses commencements; la mission qu'il remplit à cette époque semble mince et sans éclat aux esprits superficiels, pour qui diplomatie est synonyme de vie mondaine, bals officiels et brochette de décorations. M. de Bismarck est d'abord ministre à Francfort, représentant la Prusse à la Diète de la Confédération. Mission épineuse, délicate, pénible. C'est une épreuve, pour ainsi dire. Elle lui réussit singulièrement. C'est là qu'il prépare dès ce moment l'élimination de l'Autriche et l'absorption de toutes les petites cours d'Allemagne dans un corps unifié qui serait le nouvel empire. Dès 1852, M. de Bismarck entrevoyait Sadowa ; dès 1857, il rêvait Sedan.

Il ne se contentait pas de prévoir ni de rêver : il préparait.

Le grand enseignement qui ressort de ces lettres adressées au ministre des affaires étrangères de Prusse, le baron de Manteuffel, c'est qu'en politique rien ne se crée ni ne s'achève d'un coup; que rien n'est indifférent, qu'il n'y a pas de quantité négligeable. Le génie n'est pas sans doute seulement de l'attention; mais l'attention est un des éléments du génie. La qualité première de M. de Bismarck est précisément celle-là. Rien ne lui échappe; et comme aucun détail ne lui paraît indigne d'être noté à sa place, il peut reconstituer périodiquement des synthèses fluctueuses, et caractériser complètement la position de ses adversaires et la sienne propre.

Le commerce et les douanes, les finances et l'armée, il les connaît, non seulement celles de son pays, mais de tous les pays avec lesquels le sien est ou peut être en concurrence. Il est psychologue, et les portraits rapides mais vivants qu'il trace des personnages montrent à quel point il possède la faculté d'analyse. Il excelle à découvrir la dominante d'un caractère, la manie, la passion, le point faible d'une âme. Il étudie de près les relations des uns et des autres; il sait être aimable, et quand il le faut prodigue, bien que l'économie rentre dans son système comme une loi. Il s'attache à n'avoir pas de besoins pour lui-même, afin de tenir toujours sa situation de fortune franche et indépendante. On voit là l'homme qui disait, il y a quelques années, à propos d'un ministre français qu'on accusait de spéculer à la Bourse : « Il faut qu'un ministre des affaires étrangères soit riche en biens-fonds. »

Il fait parler les hommes et laisse parler les femmes; il pénètre ainsi naturellement les indigences et les exigences de chacun, les amitiés et les antipathies; et il sait exactement à quel endroit il faut toucher pour provoquer une explosion.

Lui-même il joue le jeu de la franchise; circonspect toujours, il prend à tâche de ne point paraître mystérieux; et de temps en temps il déconcerte ses adversaires par de brutales sorties, comme dernièrement quand il tança M. Gladstone.

Et puis, il faut le dire aussi, la grande force d'un homme et surtout d'un ministre, c'est de durer. M. de Bismarck débute dans la carrière, fort de l'amitié du ministre Manteuffel, qui l'a distingué, le comprend, se fie à lui. Il est donc assuré de son rôle. Tout son travail politique s'accomplit sans que sa pensée soit affaiblie ni déterminée par des préoccupations d'ordre mesquin.

A mesure qu'il s'élève, M. de Bismarck, dont l'élévation est due à ses grands services, sent l'appui solide de son roi. Et, une fois devenu ministre, il est sûr encore qu'une coterie de couloir ne lui arrachera pas le pouvoir. Ce n'est pas qu'il n'ait à lutter sur des terrains variés et qu'il n'ait pas plus d'une fois enragé d'être retardé par des oppositions parlementaires qui lui faisaient dépenser sa force, comme on perd sa poudre aux moineaux. Mais pour lui le souci du portefeuille n'existait pas. Il voulait et il veut être ministre, non pour être ministre, mais pour accomplir une œuvre.

Eh bien, son œuvre s'accomplit. Certes, nous n'avons pas lieu de nous en réjouir, puisque l'abaissement militaire et la ruine industrielle et commerciale en sont les points saillants, ou pour mieux dire le pivot; mais on ne saurait nier que cet homme a réussi par sa volonté. Il s'est donné tout à son entreprise. Il eut la foi; il sut, par une forte discipline et par une science approfondie des choses politiques, surprendre et désarmer ses adversaires.

Et au fond, il est plus consolant pour les vaincus de penser qu'ils ont eu contre eux non pas l'aveugle hasard des événements mais une intelligence humaine. Car ce qu'a fait un esprit d'homme un autre pourra le défaire, ce que l'un a détruit, un autre pourra le rétablir, à condition de se créer la même force par de semblables qualités : car si l'on veut dire que M. de Bismarck n'a pas de génie, en ce sens qu'il ne tient pas tout de la nature et que ses capacités ne sont pas spontanées, on dit une naïveté; certes, ses grandes qualités sont pour la plupart tout acquises, mais c'est le cas ici de rappeler que le génie est dans certain ordre, une longue patience, c'est-à-dire un effort méthodique, un progrès rationnel. Cela est vrai surtout en politique. Que nos futurs diplomates lisent et méditent ces lettres; ce leur sera une fameuse leçon. P. Z.

La Fontaine et la Comédie humaine, par Louis Nicolardot. Un vol. in-18. Dentu, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

M. Nicolardot vient de découvrir La Fontaine. Vous ne vous doutiez pas sans doute que les animaux mis en scène par le fabuliste ne sont autre chose que les personnages des passions humaines? Soupçonniez-vous que La Fontaine avait un but et suivait un choix en mélangeant les rythmes et les coupes de ses vers?

Avec le plus grand sérieux, M. Nicolardot nous enseigne ces nouveautés. Le livre que M. Taine écrivit sur La Fontaine est pour lui non avenu. Pour que, du reste, le sien en soit bien différent, il le surcharge d'une érudition aussi superficielle que pédante. Ne va-t-il pas, pour justifier la moralité des fables de La Fontaine, extraire des citations de la Bible, de Saint-Paul, etc.!

La partie la plus remarquable de ce livre étonnant, c'est le *Langage des animaux*. M. Nicolardot a la patience d'y consigner tous les noms dont, en diverses langues, on nomme chaque animal. De plus, il classe les animaux suivant leurs habitudes et leurs goûts; il en trouve qui sont *citadins* et *sentent le besoin de la civilisation pour l'appréciation de leur mérite.* M. Nicolardot avait du temps à perdre, c'est pourquoi il écrivit ce livre. Ceux qui ne peuvent risquer la même dépense ne le liront guère. Pourtant, il y a par-ci par-là quelque détail piquant à glaner, mais noyé dans un fleuve de pages inutiles et de remarques puériles.

P. Z.



Jacques Richard (1841-1861). *Poésies*, recueillies pour la première fois et précédées d'une étude, par Auguste Dietrich. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18.

Tous ceux qui ont été au collège de 1860 à 1870 sont au courant de la légende de Jacques Richard. Pour les uns, — la plupart, — son nom garde comme une auréole d'héroïsme et de génie, et ils se rappellent, avec une émotion reconnaissante, les généreux battements de cœur qu'ils doivent à ses vers du Concours général. Les autres, qui, dès l'école, sont revêtus du manteau de sec égoïsme dont la majorité des hommes s'enveloppe plus tard d'ordinaire, haussent les épaules ou plissent la lèvre à ce nom, n'ayant jamais regardé le jeune poète que comme un de ces êtres déséquilibrés dont l'ardeur intellectuelle est loin de valoir la profitable stupidité des gens qui, pour toute habileté, s'entendent à savoir d'où vient le vent et à ne pas s'engager dans de mauvaises affaires. Pour nous, qui avions écouté les grands de notre lycée de province déclamer en cachette ses vers à Jérôme,

Vieux fou qu'hier encor sa maîtresse battait,

nous conservions un vrai respect et une vive sympathie pour ce jeune homme à l'esprit fier. Mandé dans le cabinet du ministre après le dépouillement des copies de ce fameux concours, il n'avait pas bronché, racontait-on parmi nous, en face du grand-maître de l'Université impériale, et ne lui avait répondu que par le mot cornélien :

Je le ferais encor, si j'avais à le faire.

Qu'était-il devenu depuis? On savait vaguement qu'il était mort peu après, je n'aurais, pour ma part, su dire au juste quand ; et l'on déplorait cette destinée si énergiquement révélée, et disparue tout à coup. Que de fois, dans les luttes de la fin de l'Empire, n'avons-nous pas instinctivement cherché autour de nous avec le nom de Jacques Richard sur les livres, sachant que, s'il avait pu combattre, sa place était au premier rang !

Après bien des tentatives avortées, des annonces restées à l'etat de promesses, des recherches interrompues, il vient de se publier chez Charpentier un volume contenant les reliques littéraires de cet ami connu ou inconnu, de toute la jeunesse républicaine d'il y a vingt ans. Un de ses camarades à l'institution Massin, dont je ne dirai pas le nom, puisqu'il a préféré rester dans l'ombre, — et cela me met plus à l'aise pour ajouter à mon indiscrétion en le signalant comme un de ceux qui honorent le plus la librairie parisienne par la vivacité de leur esprit, l'affabilité de leur abord et la haute probité de leur caractère, — a fait, si je suis bien informé, les frais de cette publication.

M. Auguste Dietrich a écrit l'étude biographique qui est en tête du volume. C'est un morceau très intéressant et très nourri, auquel on ne trouvera pas grand'chose à ajouter désormais. Ce serait un plaisir que de puiser au milieu des anecdotes et des traits caractéristiques dont il est plein ; mais j'aurais vite dépassé les bornes que m'impose ici l'espace disponible, toujours trop étroit.

Les poésies de Jacques Richard, recueillies et publiées par M. Dietrich, comprennent, outre la fameuse pièce du concours *ad Hieronymum principem*, trois poèmes politiques d'une certaine étendue : *la Mort de Caton*, *Barra* et *Spartacus*, et plusieurs pièces d'un autre sentiment, dont Blanche Pierson fut l'inspiratrice, peut-être sans le savoir. L'une de celles-ci, *Je ne vous aime pas*, est, du reste, fort connue, et, paraît-il, fort utilisée par les amoureux désireux de passer pour poètes aux yeux de leur bien-aimée. La publicité qui lui est donnée ici en restreindra peut-être l'usage. Je citerai encore un petit poème sur Catulle, où M. Dietrich trouve comme un avant-goût des *Chansons des Rues et des Bois*, de Victor Hugo. Sans aller si loin, la pièce est conçue à un point de vue original, bien composée, et d'une exécution plus achevée et plus mûre que beaucoup d'autres où se manifestent par places, — soit dit sans reproche aucun, — l'inexpérience, les réminiscences involontaires, les exubérances et les lacunes d'un talent de dix-huit ans. Un des morceaux les plus considérables est intitulé : *Guernesey* et dédié « A Victor Hugo proscrit. » En voici une strophe, devenue d'une douloureuse actualité :

Respect au vengeur, au prophète !
Son nom dans nos cœurs est inscrit.
Oh ! des fleurs pour le grand poète !
Des larmes pour le grand proscrit !
En vain dans la nuit ou dans l'ombre,
Tyrans, valets, foule sans nombre,
Vous avez éteint son flambeau !
Il touche au but, à la victoire,
Et le marchepied de sa gloire
Sera la pierre du tombeau.

D'autres pièces, animées du même souffle républicain et justicier, sont dédiées à M. Maxime du Camp. On est exposé quelquefois dans la vie à ces sortes d'épigrammes involontaires, mais qui ne doivent pas être les moins mordantes.

Enfin, avec d'autres pièces dont plusieurs ont un véritable charme, et dont toutes portent l'empreinte d'un vigoureux tempérament poétique, deux courtes études critique en prose, l'une sur *Landor Petœfi*, l'autre sur *Valvèdre* de George Sand, terminent un volume qui, comme son éditeur le souhaite, proté-

gera efficacement la mémoire d'un de « ces brillants adolescents, consumés de bonne heure par le feu sacré de la poésie et de la pensée, » favoris des dieux qui méritent de n'être pas oubliés des hommes.

B.-H. G.

Arc-en-ciel, poésies de Maurice Vicaire. Un vol. in-18 jésus, imprimé sur papier vélin. Paris, Alph. Lemerre; 1885. — Prix : 3 francs.

La mélancolie, a dit Victor Hugo, est le bonheur d'être triste. M. Vicaire est un mélancolique.

Des décors de théâtre lui representent assez bien le monde où l'homme s'agite, et des danseuses du corps de ballet lui laissent comprendre ce qu'il y a de factice dans toute agitation. La vue d'une toile de fond, quand le rideau se lève, lui fait eprouver une sensation de fraîcheur, — illusion: — la danseuse, il le sait, ne refuse pas toujours des baisers à qui est épris d'elle, — ses baisers sont des mensonges. — Que faire donc, si l'on est poète, à moins qu'on ne regarde la pluie tomber? Et M. Vicaire est heureux vraiment quand le nuage, qui court dans le ciel, creve ainsi qu'une outre pleine.

Dans son recueil, peu de pièces où il n'est parlé, — mélancoliquement, — de l'averse, de l'ondée, de la pluie fine, surtout, qui pénètre, pour ainsi dire, jusqu'à l'âme, alors complaisamment attristée.

Les vers du poète, au reste, ne sont pas sans valeur. Pour qu'on en juge, transcrivons cette pièce :

Paysage morne.

Journée humide et tiède, une incessante pluie;
Tristes, les paysans se retirent des prés;
Derrière, l'horizon est noir comme la suie,
Le vent bougonne et pousse au loin des ciels cuivrés.

Par-dessus le chalet un arbre géant plie
Ses branchages, d'un gris très sombre, enchevêtrés,
Et les feuilles s'en vont de la branche assouplie,
Tremblent, tournent en rond près des murs déplâtrés.

Les rideaux sont ouverts, dans sa chambre élégante,
La jeune fille joue une valse assez lente
Et regarde ses doigts agiles et cambrés,

Se tourne vers son père, un vieux qui se soulève
Pour voir si par là-bas au moins le temps se lève;
Et l'eau cingle en tous sens les chemins labourés.

Nous savons peu de sonnets supérieurs à celui-ci dans *les Humbles*, de M. Coppee.

Mais des éclaircies parfois dans le ciel de M. Vicaire; et, pour lui, comme pour nous, de chaudes journées ensoleillées, des soirs brillamment constellés.

Sur la plage.

Nous irons regarder la mer phosphorescente,
Etendus sur le sable, amoureux et rêveurs.
Et tu me montreras, de ta main caressante,
Les voiliers au lointain qui valsent, les lueurs
Des phares bienfaisants, les étoiles, leurs sœurs.

L'eau viendra près de nous, monotone, rampante,
Apprivoisée un peu, curieuse, écoutant.
Et son chant de berceuse alors nous dorlotant,
Nous dormirons dans sa langueur enveloppante.

De la mélancolie toujours; nous ne nous défendons pas toutefois de partager les tristesses du poète; il nous les fait aimer.

F. G.

Rosa mystica, poésies de Stanislas de Guaita. Un vol. in-12. Paris, Alph. Lemerre; 1885. — Prix: 3 fr.

Le poète a écrit pour son volume une préface de soixante-quatre pages.

Dans les deux premières, il s'est appliqué à justifier le titre donné par lui à son recueil : « Le mysticisme! écrit-il, toute la poésie est là. — Aspirations follement fraternelles de nos cœurs vers d'imaginaires créatures ou vers la nature personnifiee et sensibilisée; — ténues et surprenantes affinités que rien n'explique ; — vague et précieux besoin dont se tourmentent nos esprits, de deviner l'inconnu, de pénétrer l'impénétrable et de peupler le vide ; — charme infini des émotions illusoires, de quoi nous pleurons, les sachant telles; — attrait impossible à definir de ce que la pensée sublimée, le sentiment égaré, la sensation exacerbée, ont de plus ineffable et fugace, ou de plus intense et vibrant. Toutes ces choses ont droit de cité en poésie. Que dis-je? La pensée en est faite. Le mysticisme? C'est l'amour de nos cœurs pour les songes de nos cerveaux; c'est ce qui nous fait haïr du vulgaire; ce qui fait de nous des proscrits! » Les deux premières pages sont inutiles.

M. de Guaita, dans les soixante pages suivantes, adresse aux grands réformateurs de la langue poétique, aux maîtres, le respectueux hommage de sa sincère admiration; il envoie ses salutations plus ou moins empressées aux simples disciples; autres pages qu'il eût pu se dispenser, sinon d'écrire, du moins de faire paraitre en tête de son volume.

Mais a-t-il eu tort de rédiger les deux dernières? Pouvait-il ne pas nous déclarer s'être affranchi des règles surannées de l'antique prosodie française? Pouvait-il ne pas nous dire le cas qu'il fait de l'allégorie? Nous croyons, nous, que le lecteur aurait bien pu l'apercevoir, et, de la façon dont certains vers sont coupés, et de la complaisance avec laquelle le poète évoque tour à tour Notre-Dame-d'Oubli, la Nature, le Rêve et d'autres Puissances encore.

La préface tient de la place.

Pour le recueil, il est divisé en six livres : *Rosa mystica*, — *Fleurs d'oubli*, — *Choses d'art*, — *Remember*, — *Eaux-fortes et pastels*, — *Petits poèmes*; et pas un de ces livres n'est d'un attrait bien vif. Rien de personnel quant à la forme, quant au fond; ce sont toujours les mêmes petits effets laborieusement cherches, l'effet d'une césure, l'effet d'un rejet, l'effet d'un mot fort banal ou celui d'un vocable le plus simple écrit avec une lettre majuscule, — et l'ecole raille les traités de prosodie! — C'est toujours le pessimisme de qui se pince pour se faire pleurer; avec ce pessi-

misme, un peu de ces songeries vagues, de ces visions qu'il plaît au poète d'appeler du mysticisme.

Il est un autre pessimisme que celui de nos *décadents*; le problème du mal est question d'importance en philosophie. Veut-on savoir comment M. de Guaita, qui admire le prêtre à l'autel et regarde se développer à travers champs la théorie des Rogations, entend le mal? qu'on lise cette pièce :

Mystère.

Mon Seigneur Jésus-Christ! Depuis dix-huit cents ans,
La morne humanité vient manger et vient boire,
Avidement, à ton calice, à ton ciboire,
L'antidote sacré des instincts malfaisants.

L'ère nouvelle a lui, riche en promesses vaines,
Et le monde d'après vaut le monde d'avant.
Comme aux brises d'été l'arome des verveines,
Les effluves malsains roulent au gré du vent.

Il n'est d'espoir au ciel, ni de bonheur sur terre,
Et notre pauvre front, sous le joug du mystère,
O blond Galileen, se courbe bas, très bas!...

Notre esprit, qui devant ta royauté s'incline,
Voudrait enfin comprendre, et ne comprendra pas
Pourquoi ton flanc divin saigna sur la colline!

Que de catholiques, il est vrai, tout aussi peu chrétiens que M. de Guaita! F. G.

Drames du peuple, par ARMAND RENAUD, avec une *Étude littéraire* par Sully-Prudhomme. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre; 1885.

M. Renaud a été bien avisé, dédiant ses *Drames du peuple* au poète de la *Justice*. En retour, le maître lui a adressé quelques pages précieuses pour lui et précieuses pour nous; pour lui, car elles enferment, formulées dans une belle langue, — et le juge est compétent, — une appréciation justement élogieuse des poèmes du recueil; pour nous, l'*étude littéraire* étant comme une réponse aux déclarations de principes esthétiques, aux professions de tendances pessimistes de nombre de nos jeunes écrivains.

La science et la politique ont leur domaine propre, qui ne se confond pas avec celui de la poésie, mais compatir aux maux de l'humanité, mais partager les souffrances de ses semblables, voilà qui est éminemment poétique, et M. Renaud est vraiment poète. M. Renaud n'a entendu que les cris d'angoisse de quelques-uns, ses *Drames* ne sont pas les drames de tout un peuple, mais il a éprouvé sérieusement de profondes douleurs; la douleur sacre tout, ses *drames* sont d'une grande puissance.

Il y a de l'émotion dans les poèmes du volume et la note pessimiste revient souvent, mais le pessimisme du poète n'est pas, on l'a deviné déjà, le pessimisme à la mode. C'est l'amour de soi, avec la non-satisfaction immédiate de tous les désirs caressés, qui fait le pessimisme de certains, c'est une *delicatesse raffinée* qui fait qu'on se trouve malheureux au milieu de tant d'hommes vulgaires. Le pessimisme du poète est impersonnel, il est philosophique, il est fondé sur la connaissance des données de ce grand problème, le problème du mal.

... Regardons sur terre!
Tout va son train, l'orgueil, le négoce, l'amour.
Le festin brille. On mange et l'on se désaltère.
Le chant se mêle aux fleurs pour les heureux du jour.

Puis, à côté, la foule aux machines se voue,
Hâve, sans ciel à voir, sans air à respirer;
Moteur inconscient s'écrasent sous sa roue;
Gens, sans avoir vécu, se faisant enterrer.

Cependant le soleil, avec indifférence,
Traîne tout, pêle-mêle, à travers l'infini.
La joie est pour bien peu, pour tous est la souffrance.
Tu le vois, ô soleil, et n'en es point terni.

Etoiles, vous aussi, pâles lueurs sereines,
Les lamentations abondent sous vos yeux,
Et vous ne cessez pas de luire sur nos peines;
Et, sans pitié de rien, vous rêvez dans les cieux.

Ces strophes terminent la pièce intitulée *les Rats*. Combien de pièces, sans parler du poème : *Quelqu'un dans la foule*, qui expriment de pareils sentiments, qui communiquent comme un besoin d'ardente charité!

M. Renaud a-t-il bien démêlé ce que pensent, ce que sentent l'homme debout et la femme agenouillée du groupe de Crauk? Nous avions cru, nous, à plus de sérénité.

Le crépuscule.

Tous deux ont, dans les champs, travaillé jusqu'au soir,
Avec les durs outils qui fécondent la terre.
La paix est dans leur cœur d'avoir fait leur devoir,
Leur corps est épuisé par leur labeur austère.

La fatigue a vaincu la femme; elle s'endort,
Les genoux vers le sol, la tête renversée,
Appuyant sa faiblesse à son compagnon fort,
Vivante par l'amour, morte par la pensée.

Que lui font les soucis l'attendant au matin?
Elle se sait gardée, elle se sait aimée;
Et fuyant dans l'oubli la lourdeur du destin,
Elle se livre, inerte, à la brise embaumée.

Lui, les traits empourprés par le soleil mourant,
Contemplant l'horizon aux nuages de cuivre,
Las, mais le front levé, les yeux fiers, l'esprit grand,
Il cherche la raison du mal qu'on a pour vivre.

Sans la pouvoir comprendre, il est prêt à lutter
Contre l'onde, le feu, les monstres, la famine.
Il sent sous son amour l'épouse s'abriter;
Et ce cœur qui répond à son cœur l'illumine.

Sans un instant de crainte, il offrira sa chair
A tous les carnassiers, dont l'homme est le plus rude,
Plutôt que de laisser, lui vivant, l'être cher,
Souffrir d'une blessure ou d'une servitude.

. . . .

Artiste qui taillas dans le marbre immortel
Ces pauvres gens, en proie à la vie humble et dure,
Tu fis bien. . . . .

. . . . . Pour honorer le peuple dont ils sont,
Tu leur as donné mieux que la gloire et la joie,
Leur ayant, dans les yeux, mis l'horizon profond
Où s'éteint aujourd'hui, — pour que demain flamboie!

Pour que demain flamboie! Le poète espère et nous fait espérer, après les temps de servitude, les temps de servage, les temps du travail qui fatigue le corps et ne laisse pas vivre l'âme, des lendemains flamboyants.

F. G.

THEATRE

Répertoire de la Comédie-Française, par Charles Gueulette. Un vol. in-32, avec un portrait à l'eau-forte gravé par Abot. Paris, Jouaust et Sigaut, éditeurs, 1885. — Prix : 5 francs.

Charmant petit volume, élégant, coquet; le portrait est celui de Mlle Bartet; la matière, les chroniques publiées par M. Charles Gueulette dans *l'Europe artiste.*

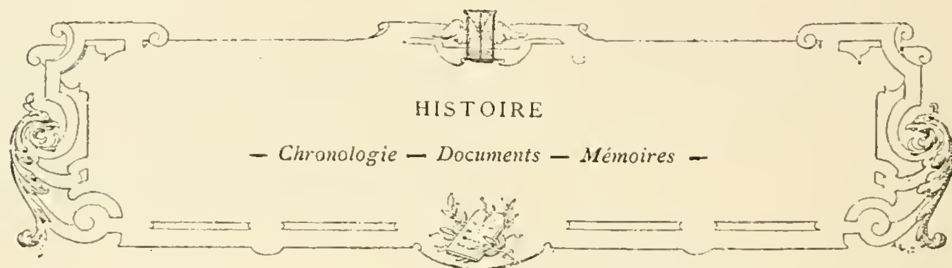
Elles embrassent une période de vingt-deux mois, de mars 1883 à décembre 1884, et rendent compte des ouvrages, nouveaux ou repris, qu'a représentés dans ce laps de temps la Comédie-Française : l'auteur y ajoute quelques portraits à la plume des célèbres de la maison.

M. Armand Sylvestre apporte son plat à ce régal délicat; il a écrit une préface pleine de verve où il ne s'abstient pas de critiquer certains errements du Théâtre-Français.

Il s'en prend particulièrement au comité de lecture, auquel il reproche d'avoir laissé emigrer à l'Odéon *Severo Torelli, Formosa* et *les Érynnies*, et d'avoir, par contre, reçu et joué des pièces fort médiocres à tous les points de vue.

Les amateurs sérieux du théâtre réserveront une place dans leur collection et un écu de leur bourse pour ce joli petit livre.

P. Z.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Mémoires du marquis de Sourches sous le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par M. le comte de Cosnac et Édouard Pontal. Tome IVe. Un vol. in-8°. Paris, Hachette, 1885.

Le quatrième volume des *Mémoires du marquis de Sourches* va du mois de janvier 1692 au mois de juin 1695. L'intérêt de ces importants *Mémoires* ne faiblit pas avec ce volume, qui abonde en menus faits, en anecdotes sur la cour et sur la ville, en nouvelles recueillies à Paris, arrivées de province ou de l'étranger. Le journal du marquis de Sourches complète celui de Dangeau; il offre même plus de chances d'impartialité, puisque non seulement il n'a jamais été soumis à Louis XIV, mais n'a même pas été destiné au public. La situation du marquis le mettait à portée de connaître à fond la cour du grand Roi : il en a profité en consignant au jour le jour, pour sa propre satisfaction, des notes sur les grands seigneurs qu'il coudoyait, sur les événements auxquels il assistait. Aussi le défilé des noms est-il considérable. Nous ignorons si l'ouvrage comprendra encore plusieurs volumes ; nous le souhaitons vivement. Mais on peut, dès à présent, le ranger parmi ceux que les historiens du xviie siècle ne peuvent se dispenser de consulter.

T. C.





Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française, après avoir entendu le rapport fait par le secrétaire perpétuel, au nom de la commission du prix Montbinne et du prix Lambert, a décerné ces prix dans les proportions suivantes :

Prix Montbinne (3,000 francs) : 1,200 francs à M. Honoré Bonhomme, auteur de plusieurs ouvrages sur le XVIIIe siècle; 1,000 francs à M. Roux Ferraud, auteur d'un dictionnaire philosophique; 800 francs à M. Ernest Lionnet, auteur d'un volume intitulé : *le Docteur Chabot.*

Le prix Lambert (1,600 francs) est partagé par moitié entre Mlle Émilie Charpentier et Mlle Marthe Bertin, auteurs de deux ouvrages d'éducation intitulés, l'un : *Enfants d'Alsace et de Lorraine,* l'autre : *Madame Grammaire et ses enfants.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 17 avril.

Ouvrages présentés. — Von Haerdt : *Recherches astronomiques pour servir à fixer la chronologie assyrienne.* — H. Houssaye : *la Loi agraire à Sparte.*

Lecture. — Casati : les monnaies de bronze étrusques.

Séance du 24 avril.

Ouvrages présentés. — Van Hamel : *Li Roman de carité,* poème de la fin du XIIe siècle. — Ch. Robert : *le Culte de Cybèle et d'Atys.*

Lectures. — Reinach : Fouilles opérées en Tunisie. — Casati : Les monnaies de bronze étrusques.

— Sur le rapport de M. d'Arbois de Jubainville, fait au nom de la commission des grands prix Gobert, l'Académie a décerné le premier prix de 10,000 francs à M. Achille Luchaire, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, pour ses ouvrages : 1° *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens;* 2° *Études sur les actes de Louis VII.* Le deuxième prix, de 1,000 francs, a été décerné à M. de Maulde, pour ses ouvrages : 1° *Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry;* 2° *Procédures politiques du règne de Louis XII.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 18 avril.

Ouvrage présenté. — John Morley : *la Vie de Richard Cobden.*

Lectures. — Kervyn de Lettenhoven : La cour du duc d'Alençon à Anvers (1582). — De Laveleye : La propriété primitive dans les townships écossais. — Maggiolo : La vie et les œuvres de l'abbé Grégoire.

Dans cette séance, M. Georges Picot a rendu compte des travaux préparatoires poursuivis depuis le mois de juin 1883 par la commission que l'Académie a chargée de continuer la publication des *Ordonnances des rois de France.* (L'Académie des inscriptions, qui l'avait commencé, a cru devoir s'arrêter au règne de François Ier.)

La commission a concentré tous ses efforts sur le règne de François Ier, et elle a décidé la publication immédiate d'un catalogue des actes du pouvoir souverain sous ce règne. Comme leurs devanciers en 1704, les rédacteurs ont tenu à publier tout d'abord la liste des ordonnances qu'ils avaient retrouvées. Ils ont étendu leurs recherches à tous les dépôts publics. Les Archives nationales, la Bibliothèque nationale, les dépôts des parlements de Rouen, de Dijon, de Bordeaux, de Toulouse, d'Aix et de Grenoble ont été successivement explorés. Le rapporteur fait à cette

occasion une rapide énumération des richesses conservées dans les archives visitées.

Plus de 6,000 fiches ont été le fruit de ces laborieuses recherches. La moitié de la collection est déjà imprimée. Les épreuves communiquées aux archivistes départementaux, ainsi qu'à des savants français et étrangers, ont permis de recueillir plus de cinq cents ordonnances dont la commission n'avait pas trouvé trace. Elle continue à recevoir encore les indications qui lui sont adressées et elle espère achever vers la fin de l'année 1885 l'impression d'un catalogue qui sera, comme on voit, une préparation aussi sûre qu'utile à la publication du texte complet des actes législatifs sous François Ier.

Séance du 25 avril.

Lecture. — Lagneau : Remarques démographiques sur le célibat.

Séance du 2 mai.

Ouvrages présentés. — De Valroger : *Commentaire théorique et pratique du livre II du Code de commerce.* — Gourd : *Les chartes coloniales et les constitutions des États-Unis de l'Amérique du Nord.* — Dubarle : *Le code d'organisation judiciaire allemand.* — Ioao da Silva Mattos : *La réforme pénitentiaire, son passé et son présent.*

Lecture. — Lagneau : Remarques sur le célibat.

Séance du 9 mai.

Ouvrage présenté. — De Lettenhoven : *Les Huguenots et les Gueux.*

Lectures. — Glasson : l'édit perpétuel. — Lagneau : Remarques sur le célibat.

— L'Académie des jeux floraux de Toulouse a, cette année, décerné le prix de l'ode, l'amarante d'or, ce qu'elle n'avait pas fait depuis dix-neuf ans. La pièce couronnée (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, brochure in-8°) a pour titre : *la France.*

L'auteur de cette belle pièce est M. F.-E. Adam, qui publiait l'année dernière un volume de charmante poésies, *Par les bois,* dont *le Livre* a rendu compte.

ÉTRANGER

— L'Académie royale des sciences de Turin vien d'élire pour ses correspondants, dans la section d'archéologie, M. Gaston Maspero de l'Institut de France; dans la section de linguistique et philologie orientale, M. Aristide Marre; dans la section de philologie, histoire littéraire et bibliographie, MM. Michel Bréal, de l'Institut de France; Carlo Negroni et Alessandro d'Ancona.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Société Franklin. — La société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires a tenu dernièrement son assemblée générale sous la présidence du général Favé, membre de l'Institut, dans une des salles de l'hôtel de la Société de géographie.

La Société a envoyé, dans le courant du dernier exercice, pour plus de 53,000 francs de livres aux bibliothèques populaires. Elle a donné plus de deux mille cinq cents volumes aux bibliothèques d'hôpitaux militaires, fondées par elle. Elle a créé de petites bibliothèques spéciales dans tous les postes optiques isolés du Sud oranais et de la Tunisie et accordé onze cents volumes, à titre gratuit, à diverses bibliothèques populaires.

Le conseil d'administration, qui a pour président le général Favé, pour vice-président M. Édouard Charton, pour secrétaire général M. Charles Robert, pour trésorier M. H. Mirabeau, adresse un pressant appel au public en faveur d'une œuvre digne de toutes es sympathies.

Les dons et souscriptions sont reçus, 1, rue Christine, aux bureaux de la société Franklin.

Bibliothèques municipales. — Nous avons reçu de la préfecture de la Seine une note très intéressante sur l'organisation et le fonctionnement des bibliothèques municipales de Paris. Nous en reparlerons dans notre prochaine livraison.

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — C'est par erreur que dans un de nos précédents numéros nous avons annoncé la nomination de M. Henri Lavoix fils, comme administrateur adjoint à la bibliothèque Sainte-Geneviève, en remplacement de M. Xavier Marmier, démissionnaire. C'est administrateur qu'il faut lire.

M. Henri Lavoix était précédemment conservateur, sous-directeur adjoint au département des imprimés de la Bibliothèque nationale.

ETRANGER

Allemagne. — *La bibliothèque de l'université de Tubingen* (Wurtemberg). — Cette bibliothèque est une des plus importantes d'Allemagne et compte aujourd'hui 250,000 volumes, soit :

Histoire	46.000	volumes.
Théologie	32.200	—
Jurisprudence	30.200	—
Histoire de la littérature, publications de sociétés savantes	29.000	—
Médecine	23.300	—

Philologie..................	21.000 volumes.	
Mathématiques et sciences naturelles........................	21.000	—
Arts et sciences...............	15.400	—
Sciences sociales..	14.200	—
Philosophie et pédagogie........	7.400	—
Wurtembergica................	6.800	—
Manuscrits....................	3.300	—

Parmi les incunables, qui sont au nombre de 1,400, on cite comme le plus ancien *le Catholicon de Jean Balbus de Juana* (1462) qui est sorti des presses de *Jean Mentelius*, de Strasbourg, un des élèves de Gutenberg.

La bibliothèque est riche en manuscrits orientaux: arabes, sanscrits, etc. Elle possède un codex grec du XIe siècle, sur parchemin, dont la première feuille est un fragment en caractères onciaux du Nouveau Testament grec et date du VIIIe siècle.

L'accroissement annuel pendant les cinq dernières années a été de 4,000 volumes en moyenne; en 1884, cependant ce chiffre s'est élevé à 5,040 représentant 3,566 ouvrages.

La bibliothèque ne dispose que de 25,000 francs par an pour ses acquisitions. Heureusement les dons affluent et parmi ceux-ci des ouvrages d'une grande valeur, qui se publient en série tels que la *Bibliotheca indica* de la Société asiatique du Bengale et les *Transactions* de *l'American philological Society* de Cambridge (Massachusetts). Dans le courant de 1884 le professeur Louis Stark a légué à la bibliothèque sa belle et nombreuse collection d'ouvrages relatifs à la musique et à la géographie, parmi lesquels il n'y a pas moins de cent atlas.

Les échanges sont nombreux. L'université de Tubingen a un service d'échanges avec la plupart des universités et des sociétés savantes allemandes et étrangères; elle reçoit de ce chef un grand nombre de publications paraissant, non seulement en Europe, mais en Amérique (Smithsonian Institute de Washington), en Australie, en Afrique et même au Japon (Tokio).

Depuis 1882, un service d'échanges s'est établi avec les corps savants et les Facultés de Paris et de la province; le rapport fait remarquer à ce sujet que la plupart des thèses de doctorat des Facultés françaises sont des travaux sérieux ayant une réelle valeur.

Angleterre. — *La bibliotheca Lindesiana.* — M. Quaritch, de Londres, annonce la publication d'une série de monographies bibliographiques sur les ouvrages les plus rares de la bibliothèque *Lindesiana* appartenant à lord Crawford. Trois de ces monographies ont paru sous le titre général : *Bibliotheca Lindesiana : Collations and notes*, by Ludovic Earl of Crawford and Balcarres. Privately printed impl. 4°. Roxburghe binding.

I. — *Sanderi Brabantia*, 1656-1675, 33 pages.

II. — *Fowler's mosaic pavements*, 14 pages.

III. — *De Bry's collections of voyages*, 230 pages et 33 fac-similé de titres curieux et de dédicaces des différents exemplaires existant aujourd'hui.

La *Crawford library* est une des plus riches bibliothèques particulières du monde et comprend un grand nombre d'ouvrages précieux, qui, en raison de leur rareté même, ont été imparfaitement décrits dans les grands ouvrages de bibliographie, dont les auteurs n'étaient pas toujours à même de les consulter. Donner un catalogue complet de la bibliothèque serait un travail considérable et coûteux; pour le présent, on se bornera à publier les monographies des ouvrages les plus rares, dont Brunet, Graesses, Lowndes et autres n'ont donné qu'une description incomplète.

Deux nouvelles monographies sont en préparation :

IV. — *Archbishop Parker's History of the British Church* (Histoire de l'Église en Angleterre).

V. — La transcription d'un manuscrit irlandais, relatif à une des plus anciennes chroniques anglaises et dont probablement il n'existe pas de second exemplaire en dehors de celui de la Crawford library.

Une fois que la série de ces monographies aura paru, lord Crawford se propose de publier à leur suite un catalogue complet de sa bibliothèque en trois parties qui comprendront les manuscrits orientaux, les manuscrits européens et enfin un catalogue alphabétique des ouvrages imprimés de sa collection. Une préface sous le titre de *Report of the bibliotheca Lindesiana* esquissera à grands traits l'histoire des bibliothèques et de leurs origines.

Autriche. — *Bibliothèque de l'Académie des sciences de Cracovie.* — La bibliothèque de l'Académie des sciences de Cracovie est entrée en possession d'un legs de M. Marszalkiewicz, consistant en une magnifique collection d'ouvrages historiques et littéraires de près de 10,000 volumes.

Australie. — *La bibliothèque publique de Melbourne* (Australie). *Reports of the trustees of the public library, museums and national gallery of Victoria for 1883.* — A la fin de l'année 1883, la bibliothèque de Melbourne comptait 100,430 volumes et 42,600 brochures; ce qui représente, comparé à l'année 1882, une augmentation de 3,695 volumes et de 37,500 brochures, cartes et périodiques, d'une valeur totale de 65,660 francs.

Les ouvrages de toute nature qu'a reçus la bibliothèque dans le courant de 1883 sont les suivants :

	Acquisitions.	Dons.	Echanges, etc.	Nombre total.
Volumes.......	1.173	2.487	35	3.695
Brochures......	4.238	10.706	1.401	16.345
Cartes.........	5	181	2	188
Périodiques....	104	5.328	15.512	20.944
Valeur approximative......	22.300	39.900	3.460	65.600 fr.

La reliure à elle seule figure pour 24,200 francs dans les dépenses de l'année, et dépasse donc notablement le montant consacré aux acquisitions.

Parmi les dons qu'a reçus la bibliothèque nous

relevons un magnifique exemplaire des œuvres de Frédéric le Grand, en 31 volumes in-4° (ouvrage a été tiré à 200 exemplaires seulement), don de l'empereur d'Allemagne.

Les salles de lecture et de travail sont fréquentées par une moyenne de cent personnes par jour. Le rapporteur se plaît à constater que l'éclairage électrique, qui a remplacé le gaz, donne des résultats très satisfaisants et semble moins sujet à détériorer la reliure des livres.

Amérique. — *La bibliothèque du Congrès à Washington.* — Un nouveau bâtiment exclusivement destiné à l'installation du musée médical et des collections du « bureau médical de l'armée » s'élèvera d'ici peu auprès du Musée national. La bibliothèque du « Medical bureau » est la plus riche du monde, car elle ne renferme pas moins de 67,000 ouvrages et 75,000 brochures, tous relatifs à la médecine et aux sciences qui s'y rattachent.

Cette bibliothèque a cependant eu des origines bien modestes; il y a vingt-cinq ans, elle comptait 350 volumes et quelques journaux médicaux. Un catalogue de 1865 ne lui donne encore que 1,800 volumes, mais depuis lors elle s'accroît rapidement. En 1872, son effectif avait atteint 13,000 volumes et deux années plus tard ce chiffre s'était doublé. Il est vrai que cette rapide progression est due en partie aux nombreux dons qui lui parviennent de toutes les parties des États-Unis.

— M. Francis Parkman a fait don à la *Massachusetts historical Society* de Boston d'une quarantaine de volumes manuscrits relatifs à l'action française en Amérique. Trois des volumes renferment la correspondance particulière de Montcalm.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— *Madame Bovary* vient de paraître, ornée d'un magnifique portrait inédit de G. Flaubert, gravé à l'eau-forte.

Dans la belle édition définitive, revue sur les manuscrits originaux, des **Œuvres complètes de Gustave Flaubert**, huit volumes, publiés par A. Quantin. — 7 fr. 50 le volume. (100 exemplaires numérotés, sur Hollande, 25 fr.)

C'est un volume in-8°, format classique des bibliothèques, exactement semblable à ceux de la collection magistrale des *Œuvres complètes de Victor Hugo*, dont la même maison Quantin vient de terminer l'édition.

Nous souhaitons un égal succès aux *Œuvres complètes de Gustave Flaubert.*

— M. Clermont-Ganneau vient de publier chez l'éditeur Leroux un cinquième fascicule de ses matériaux inédits pour servir à l'histoire des croisades.

— La librairie Leroux publie une nouvelle édition presque complètement remaniée du *Manuel de l'histoire des religions* de M. Tiele, professeur à l'Université de Leyde, traduit du hollandais par M. Maurice Vernes.

— La librairie Claesen vient de publier le troisième et dernier volume de l'*Architecture et Décoration des époques Louis XIV, Louis XV et Louis XVI au palais de Fontainebleau.*

Il est inutile de nous étendre ici sur la magnificence des décorations qui sont offertes au public dans ce nouvel ouvrage; nous indiquons seulement les principaux sujets qui y figurent.

L'ouvrage se divise en trois parties :

La première partie, l'*époque Louis XIV*, contient la *salle du Trône*, avec sa décoration en bois sculpté et avec son merveilleux plafond : la *chambre à coucher de la reine*, etc.

La deuxième partie, l'*époque Louis XV*, comprend la *salle du Conseil*, entièrement peinte et signée par *François Boucher* (1753).

La troisième partie, l'*époque Louis XVI*, reproduit le *salon des jeux de la reine*, le *boudoir turc*, etc., etc.

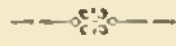
Nous ne pouvons qu'encourager de nos vœux les intéressants efforts de l'éditeur pour faire goûter au public cette nouvelle étude de l'art décoratif.

MM. Hetzel et Quantin ont fait paraître, le jour des funérailles de Victor Hugo, un petit volume in-18 de 252 pages réunissant, pour la première fois, les pièces capitales des ouvrages du grand poète et formant une sorte de *memento* de tous ses chefs-d'œuvre.

Ce livre, qui se vend 1 franc, a été publié sous le titre *Édition du monument*, le produit de la vente, ainsi que l'a voulu la famille, étant entièrement affecté à la souscription pour le monument que la France va élever à Victor Hugo.

Quelques jours auparavant, la librairie Quantin mettait en vente *le Pape* en une édition de luxe d'une

grande originalité et s'adressant spécialement aux amateurs et aux artistes. Ce volume comprend 21 compositions de format in-4°, dessinées et gravées à l'eau-forte par Jean-Paul Laurens; les planches ont été effacées après tirage, et l'ouvrage constituera une véritable rareté bibliographique. Tous les exemplaires sont numérotés et se vendent 40 francs sur Hollande, 70 francs sur Whatman et 120 francs sur Japon.



L'intéressante collection des chefs-d'œuvre du Roman contemporain se poursuit avec une régularité à laquelle les souscripteurs aux publications de la maison Quantin sont habitués. Le *Père Goriot*, richement illustré de dix compositions de Lynch, gravées à l'eau-forte par E. Abot, vient de paraître.

Les *Œuvres complètes de Gustave Flaubert* se continuent avec la même exactitude par la *Tentation de saint Antoine*, qui est mise en vente aujourd'hui.

La *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts* s'enrichit en même temps de deux nouveaux ouvrages : *le Meuble,* antiquité, moyen âge et Renaissance, par M. de Champeaux, et *la Verrerie* par M. Gerspach. Nous n'avons pas a revenir sur le succès sans précédent obtenu par cette collection.

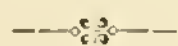
La *Petite bibliothèque de luxe des romans célèbres* vient d'être close par la publication d'un dixième volume : les *Mémoires du comte de Comminges* et *le Siège de Calais,* par Mme de Tencin, avec notice et notes par M. de Lescure, eaux-fortes de Dubouchet. Tous les bibliophiles possèdent ces élégants petits volumes imprimés avec luxe sur papier vergé teinté à la forme et qui se vendent 10 fr.

Enfin, la librairie Quantin, dont l'initiative est toujours en eveil, inaugure une petite *Bibliothèque française illustrée* appelée à un grand succès autant par le but patriotique qu'elle se propose que par son bon marché exceptionnel.

Le premier ouvrage de cette serie, qui a été mis en vente le 2 juin, est *le Livre du soldat français*, par le général Championnet. Publie par M. Marcellin Pellet, deputé, avec une preface et des notes d'après le manuscrit et les dessins originaux de la bibliothèque de la Chambre des députés. C'est le patriotisme mis en action par un héros.

Ce petit recueil de 140 pages, illustré de 65 gravures, se vend 1 fr.

Nous donnerons, d'ailleurs, l'analyse de tous ces ouvrages dans un prochain numéro.

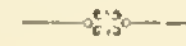


ÉTRANGER

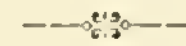
Allemagne. — Parmi les publications dues au jubile de Luther, il faut mettre en première ligne l'édition critique de la Bible imprimée par la librairie de l'orphelinat de Halle. — Elle est le résultat d'un travail collectif de vingt ans, qui a eu des origines semiofficielles. — On a corrigé les erreurs du traducteur, expliqué son vocabulaire devenu obscur en beaucoup d'endroits, remplacé certaines expressions aujourd'hui inintelligibles et rétabli d'ailleurs le texte primitif qu'avaient défiguré l'incurie des réimpressions ou la perfidie des rationalistes.

La division en chapitres et en versets, introduite non par Luther, mais par Robert Estienne, a été remaniée à son tour et le sommaire en tête des chapitres mieux adapté à son contenu.

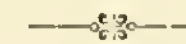
Luther lui-même avait changé jusqu'à trois fois certains passages de sa traduction, et dans sa préface il avait appelé et encouragé les rectifications de l'avenir, mais il a fallu des siècles pour vaincre le préjugé d'une vénération profondement enracinée. (*Revue suisse.*)



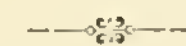
— M. H. Fritsche, de Stettin, a eu l'excellente idee de publier une édition annotée des meilleurs discours de Mirabeau sous le titre « Ausgewæhlte Reden Mirabeau 's — ». Berlin, Weidmann.



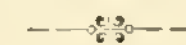
— La librairie Brockhaus, de Leipzig, commence la publication d'un grand ouvrage de M. Hoyns : *Geschichte des Deutschen Volkes in Staat, Religion, Literatur und Kunst von den œltesten Zeit bis zur Gegenwart.* Band 1 bis zur Regierung Otto's des Grossen. In-8°, xvi-500 p. Ce volume est le premier des trois que M. Hoyns se propose de consacrer à l'étude de l'Allemagne considérée au point de vue social, religieux, littéraire et artistique. Il va des origines de la Germanie au couronnement d'Otto le Grand.



— M. Adolf Erman, professeur d'égyptologie à l'Université de Berlin, publie un grand ouvrage illustré sur l'Égypte et la vie des anciens Égyptiens (*Ægypten und ægyptisches Leben im Alterthum*, Tubingen, H. Laupp). La première livraison de cet ouvrage qui comprendra environ quinze fascicules vient de paraître.

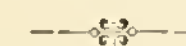


— M. A. Bielefeld, de Carlsruhe, offre en vente trois manuscrits sur parchemin : *S. Bernhardi* (XIIIe siècle), *sermones di beata virgine* (à 113 francs) ; *horæ diurnæ*, avec quatorze miniatures et de nombreuses initiales (XIVe siècle) (à 188 francs) et *Tagzeiten* en néerlandais (XVe siècle) (à 125 francs).



Angleterre. — Le second tome du *Dictionary of national biography* que publie M. Leslie Stephen vient de paraître chec MM. Smith et Elder.

M. Gardiner y consacre une excellente notice biographique à Bacon dont le mérite et les travaux ne lui semblent pas appréciés à leur valeur par le monde savant.



— MM. Kegan, Paul Trench et Cie ont sous presse une édition anglaise de la biographie du poète américain Henry Wadsworth Longfellow, — publiée par le frère du poète. — L'ouvrage paraîtra en deux vo-

lumes ornés de portraits et de nombreuses illustrations.

— M. J. A. Symonds, l'auteur de la « Renaissance in Italy », réunit les matériaux pour une nouvelle publication qui paraîtra prochainement sous le titre : « Italy and the council of Trent » et dans laquelle il étudiera l'influence qu'a exercée la domination espagnole sur la politique, les mœurs et la culture intellectuelle de l'Italie.

— MM. Longmans ont sous presse une nouvelle édition des œuvres posthumes de H. Th. Buckle, (*miscellaneous and posthumous works*), qui avaient paru en trois volumes en 1872, dix années après la mort de l'écrivain.

L'édition dont il s'agit n'aura que deux volumes et comprendra quelques articles qui ne se trouvaient pas dans la première édition tels que « l'influence des femmes sur le développement des sciences » et l'article sur « Mill's Liberty ». — M. Grant Allen s'est chargé de diriger cette publication et d'en écrire la préface.

— La *Red library* ou bibliothèque rouge, que vient de fonder la maison Cassel et C°, publiera tous les mois un choix de nouvelles et romans des meilleurs écrivains anglais et américains. — Les volumes de cette série sont convenablement imprimés et se recommandent par leur bon marché.

— Une publication intéressante à parcourir, c'est l'*Indian press guide*, que MM. R. Anderson et C° se proposent désormais de publier régulièrement chaque année. — Nous y trouvons mentionnés près de 500 journaux et périodiques de toute nature qui paraissent dans l'Inde, à Ceylan, à Singapour et même aux îles Séchelles.

Calcutta vient au premier rang avec 72 journaux ; Madras et Bombay n'en ont chacune que 40.

Le prix du journal quotidien est de six pence (62 centimes) en moyenne ; seul l'organe de l' « Armée du Salut » qui s'imprime à Bombay, le *Jangi pokar* ne coûte que quatre centimes. Un autre journal, le *Dinavurthamony*, a eu la singulière idée de faire varier son prix d'abonnement selon la classe sociale de ses abonnés. — Les nobles payent 17 roupies, les fonctionnaires qui ont plus de 100 roupies d'appointements en payent 12 et le gros public n'en paye que 6.

Italie. — Les éditeurs Treves frères, de Milan, ont entrepris la publication de l'histoire d'Italie de Francesco Bertolini illustrée par L. Pogliaghi.

— M. Amari publie chez Hœpli, à Milan, une nouvelle édition refondue de son *Histoire des Vêpres Siciliennes*.

— M. Temple-Leader a publié à ses frais chez l'éditeur Barbera le *Journal* de Ruccellai, ambassadeur florentin auprès des cours de Turin et de Paris en 1643. Ce volume, enrichi de fac-similés, contient de curieux détails sur les usages de la capitale de la France.

Belgique. — L'éditeur Ferdinand Larcier met en vente le deuxième volume de la *Bibliothèque générale et raisonnée du Droit belge*, ouvrage auquel il collabore avec Edmond Picard. C'est le relevé de toutes les publications juridiques parues depuis 1814.

— Chez Merzbach et Falk. — *Dictionnaire synoptique d'étymologie française*, donnant la dérivation des mots usuels classés sous leur racine commune, par Henri Stappers.

Suisse. — M. Jean Scherr, professeur à l'École polytechnique suisse, vient de publier la troisième édition, refondue et considérablement augmentée de son *Anthologie universelle*, contenant les poésies célèbres de toutes les nations et de toutes les époques, traduites en allemand par les traducteurs les plus compétents. — Cet ouvrage n'est point une compilation hâtivement faite ; le recueil, tout au contraire, s'est formé lentement et porte les traces d'un jugement sévère, d'un goût très sûr, réunissant deux qualités essentielles, le mérite esthétique des productions et leur valeur comme documents psychologiques des caractères nationaux.

Publications bibliographiques étrangères nouvellement parues et classées par ordre alphabétique de noms d'auteurs.

Adams : Reports of the organization and proceedings of the American historical Association ; New-York, Putnam. — 44 p. in-8°.

E. Andreoli : Storia della scrittura dai geroglifici fino ai nostri giorni ; illustrati da 24 tav., di fac-simili, specialmenti di caratteri greci e romani. — Milano, tip. Galli e Raimondi.— 66 p. in-4°. — 15 francs.

P. Amat di S. Filippo : Appendice agli Studii bibliografici sulla storia della geografia in Italia (publié à l'occasion du premier congrès géographique italien). — Rome, G. Civelli. — xiv-85 p. — Petit in-8°. Prix : 4 fr. 50.

Bari : L'arti della stampa alla esposizione nazionale di Torino ; Come, 1884. — 31 p. gr. in-8°.

Berlan : La introduzione della stampa in Milano a proposito dei miraculi de la gloriosa verzene Maria colla data del 1469. — Venise, B. Calore, 180 p. gr. in-8°. Prix : 4 francs.

Cooperative index to leading periodicals, edited by W. J. Fletcher. — New-York publication office, 1884. — Gr. in-8°.

Catalogue of printed books : « Iceland » (l'Islande) ; livres imprimés en Islande de 1578 à 1880 et déposés

au British Museum. — London, Trübner. Prix : 2 fr. 50.

Catalogue d'anciens manuscrits latins du British Museum : auto fac-simile.— Londres, Trübner. 75 francs.

Diaz y Perez. Las bibliothecas de España en sus relaciones con la educación popular y la instrucción publica. — Madrid, tip. de Man. — 217 p. in-4°.

Dictionary of national biography, edited by Leslie Stephen. — Vol. II. — Londres, Smith, Elder et C°. — 434 p. in-8°. Prix : 16 francs.

Encyclopædia Britanica, par Thomas Spencer Baynes et W. Robertson Smith. — Vol. XVIII (Orn. — Pht). — Édimbourg, chez A. et C. Black. 858 pages et 11 planches in-4°. Prix : 37 fr. 50.

Griswold. Index to the leading British reviews and magazines for 1882, 83 et 84. 36 p. in-8°.

Halkett et Laing. A dictionary of the anonymous and pseudonymous literature of Great-Britain (avec la liste des ouvrages écrits en anglais par des étrangers et des ouvrages traduits en anglais). Boston, Lockwood et Brooks. — IIe vol., 704 p. in-4°.

L. Hänny. Schriftsteller und Buchhændler in Rom. (Les écrivains et les libraires à Rome). — Leipzig, G. Fock, in-8°. Prix : 3 francs.

F. Lippmann. Der italienische Holzschnitt im XV^{ten} Jahrhundert (la gravure sur bois en Italie au XVe siècle) ; gr. in-4°. Prix : 20 francs.

Mozzani. Nozione pratiche sull'ordinamento delle pubbliche bibliotheche. Rome, frat. centenari, 71 p. in-8°. Prix : 2 fr. 50.

L. Previti. Leone XIII e la pubblicazione dei regesti Vaticani. Prato, tip. Giachetti, 27 p. in-16.

I Manoscretti della bibliotheca nazionale di Firenze, descritti da una società di studiosi sotto la direzione dell prof. Adolfo Bartoli. — IIIe vol. Florence ; Carnesecchi, 384 p. in-8°. Prix : 24 francs.

Marcilla. Curiosida des bibliograficas de Valladolid. — Tome Ier, 428 p. gr. in-8°.

Sell's dictionary of the world's press. — London, Sell, gr. in-8°. Prix : 1 fr. 25. (Dictionnaire de la presse du globe.)



PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Nous empruntons à la *Revue historique* les renseignements suivants sur les publications entreprises en 1884 par la commission des archives diplomatiques. Le travail de M. Geffroy sur les instructions aux ambassadeurs de France en Suède est complètement terminé. Les instructions pour le Danemark demanderont encore des études assez longues, mais elles formeront un second volume qui paraîtra à part, le premier pouvant être prochainement imprimé. M. Lavisse s'est engagé à remettre le plus tôt possible le recueil des instructions pour la Prusse ; la copie et la collation des dépêches sont achevées, l'introduction est faite ; il ne reste à rédiger que les notes biographiques. Le travail de M. Armingaud pour le Piémont et Mantoue est aussi très avancé ; les instructions pour Rome, confiées à M. Hanotaux, formeront la matière de deux ou trois volumes. M. Hanotaux a déposé déjà sur le bureau de la commission le texte des depêches de 1648 à la fin du XVIIe siècle. MM. Girard de Rialle, Kaulek, de Caix de Saint-Aymour, chargés des rapports pour la Turquie, pour Venise et pour le Portugal, ont également remis des dépêches copiées et collectionnees. Enfin, M. Rambaud a achevé la recherche des instructions pour la Russie et en a déjà fait copier une partie. En outre, le premier volume d'une série d'*Inventaires analytiques* (Angleterre) est prête à paraître.

— M. F. Pouy met en souscription à la librairie Leroux un volume qu'il prépare sur *le Maréchal d'Ancre.*

— M. Ambroise Tardieu met en souscription un *Dictionnaire iconographique des Parisiens.* L'auteur donne la liste générale des personnes nées à Paris dont il existe des portraits gravés et lithographiés (environ 3,000 noms) avec une biographie de chaque personnage cité. L'ouvrage, de format in-8°, sera illustré de portraits.

— La librairie Victor Palmé, à Paris, prépare une nouvelle édition de la grande *Collection des Conciles* de Jean-Dominique Mansi, publiée de 1759 à 1798, à Florence et à Venise, sous le titre :

Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio quam post Ph. Labbeum G. Cossartium aliosque eruditissimos viros edidit Joan. domin. Mansi.

La nouvelle édition sera une fidèle reproduction de l'ancienne, page pour page et ligne pour ligne, de manière que l'on y pourra trouver facilement les citations d'après Mansi usitees depuis plus de cent ans.

— Le temps est aux Mémoires de toutes sortes.

Après les ouvrages que viennent de publier, en des genres différents, MM. de Goncourt, Arsène Houssaye, Ch. Monselet, Louis Ulbach, Darimon, Andrieux, etc., voici qu'on nous promet les *Mémoires* de M. Arago et les *Souvenirs* de M. Aug. Maquet.

M. Camille Doucet se proposerait également de commencer la publication de ses *Mémoires*.

M. Aurélien Scholl doit, de son côté, nous parler de certaines figures littéraires aujourd'hui disparues. Enfin, M. Philibert Audebrand achève des Souvenirs de 1848 que compléteront sans doute le livre curieux que prépare sur Murger et les artistes de son temps, M. Scharme, le Schaunard de *la Vie de Bohême*.

Nous allions oublier les notes laissées par l'acteur Régnier, dont nous annonçons le décès plus loin. Nous voulons espérer que rien ne s'opposera à la publication de ces documents qu'on dit être fort intéressants.

— La comtesse Stéphanie de Tascher de la Pagerie a lu récemment, à quelques privilégiés, des fragments de ses *Mémoires* sur le second Empire, et nous croyons savoir qu'elle compte en publier quelques-uns des plus intéressants, recueillis en volume sous le titre : *Souvenirs*.

Fille du grand-maître de la maison de l'impératrice Eugénie, sœur de son premier chambellan, la comtesse était aux premières places pour tout voir, et elle a tout vu de 1852 à 1870.

Les *Souvenirs* seront un des documents les plus authentiques, les plus curieux et les plus originaux sur le second Empire.

ÉTRANGER

Italie. — M. Eugenio Mussati travaille en ce moment à une *Storia d'un lembo de terra, ossia venezia ed i Veneziani.*

— M. Loreto Pasqualucci, sous-bibliothécaire de la bibliothèque Vittorio Emanuele, publiera sous peu les œuvres complètes de l'abbé *D. Luigi Tosti*, sous-archiviste du Saint-Siège et surintendant des monuments sacrés de l'Italie.

La publication ne comprendra pas moins de vingt volumes in-8° de 400 pages et dont le dernier contiendra un essai sur la vie et l'œuvre de Luigi Tosti. — Le prix de chaque volume sera de 4 francs.

Belgique. — On nous écrit de Bruxelles :

« Notre *Bibliographie nationale* a été commencée en 1880 sous les auspices du gouvernement belge. Croirait-on que les travaux ont été interrompus à différentes reprises et qu'ils sont abandonnés depuis plus d'un an *faute d'argent pour payer les rédacteurs ?* Les allocations *ad hoc* ne sont plus portées au budget. Nous voilà donc menacés de l'inachèvement d'un ouvrage important dont il n'a paru, dans l'espace de cinq années, que quatre fascicules. La lettre D n'est pas encore terminée ! »

Les Milices de Saint-François. — Études de mœurs flamandes, par Georges Eekhoud, le sympathique auteur des *Kermesses*, de *Kees Doorick*, etc.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

La statue de Balzac. — M. Gonzalès vient d'adresser à M. H. Rochefort la lettre suivante :

« Paris, 24 avril.

« Mon cher et honoré confrère,

« Vous avez été l'un des premiers à m'encourager dans le projet de faire élever une statue au père du roman moderne, l'immortel Honoré de Balzac.

« Cette idée devait venir à tout le monde lettré, le jour où nous allions saluer le monument d'Alexandre Dumas sur la place Malesherbes.

« Quelques spirituels chroniqueurs se plaignent aujourd'hui « que la statue traîne et que la souscrip- « tion ne marche pas ».

« Or la souscription n'a jamais été ouverte, et peut-être même ne sera-t-elle pas nécessaire!

« En effet, puisque le conseil municipal donne l'emplacement; l'État, le bronze ou le marbre; puisque les premiers sculpteurs du monde se disputent l'honneur d'offrir à Balzac son monument; pourquoi demander au public l'aumône de son admiration, à moins qu'il ne nous l'impose?

« De plus, Calmann Lévy, éditeur des œuvres de notre maréchal des lettres, ne doit-il pas publier le *Livre d'or* du maître, avec le concours de ses confrères les plus autorisés?

« Quatre grands théâtres de Paris ne seront-ils pas glorieux de représenter la *Marâtre*, *Mercadet*, les *Ressources de Quinola* et *Vautrin* au bénéfice de la résurrection artistique de l'auteur?

« Mais il convient tout d'abord de dégager absolument la responsabilité du comité de la Société des gens de lettres.

« J'ai fait appel *en même temps* au concours de toute la presse, des grands éditeurs, des auteurs dramatiques, des artistes de notre Société.

« Vous savez l'accueil unanime et enthousiaste, sauf une abstention, qu'a rencontré ma proposition.

« Au premier jour je publierai les deux cents lettres que j'ai reçues, signées des noms les plus célèbres.

« Quant au retard apporté à l'exécution du projet, il s'explique par l'éclosion formidable de statues sympathiques qui ont escaladé des socles depuis dix-huit mois.

« J'en ai compté soixante.

« Aussitôt terminée l'œuvre entreprise par Auguste Vacquerie en l'honneur d'Eugène Delacroix, la commission provisoire du monument de Balzac sera convoquée.

« Cette statue ne sera pas l'hommage d'un parti ou d'une école, mais la consécration publique d'une admiration qui marche en grandissant vers la postérité comme les puissants fleuves qui vont à la mer sans obstacle.

« Je vous serre affectueusement la main.

« Votre dévoué,

« Emmanuel GONZALÈS. »



La Bibliothèque janséniste. — La *République française* a consacré plusieurs articles à un intéressant travail de M. Gazier, professeur de l'Université, sur la fameuse thèse de l'abbé de Prades, à laquelle on croyait généralement que Diderot et Naigeon avaient collaboré.

Le rédacteur de ces articles dit, à propos de documents inédits cités par M. Gazier :

« J'arrive au point essentiel, qui est de savoir pourquoi M. Gazier était à même de connaître des pièces que M. Bouillier ne pouvait pas connaître. *A priori*, j'incline fort à croire que les motifs qui ont tenu ces pièces sous un secret jaloux, il y a cent trente ans, sont les mêmes qui ont permis à M. Gazier de les retrouver aujourd'hui et de les utiliser au profit et à la joie de tout le monde. Je m'explique.

« A Paris, où de tous temps on a cru tout savoir parce que tout s'y dit et se repète, voire ce qui est, les indiscrétions de l'air sont parfois bonnes à utiliser, ne fût-ce que comme unique ou dernière ressource pour obtenir la vérité. Or, en ce qui concerne l'excellent professeur M. Gazier, on croit généralement — d'aucuns se disent autorisés à l'affirmer — que si chacun de nous a des ancêtres dans le passé, lui, pourrait bien avoir les siens dans la coquette et jolie vallée de l'Yvette, où Port-Royal a laissé de si fiers souvenirs dans les annales de la France intellectuelle. Parmi les raisons dont ce savant chercheur entoure ses documents, on entrevoit tant et tant de petits traits qui sont comme des échos de là-bas, tant et tant de restrictions graves où la discipline janséniste semble conserver ses droits, qu'on se demande si vraiment l'opinion fait fausse route lorsqu'elle nous assure que M. Gazier serait le geôlier actuel de la célèbre « Boète à Perrette » dont Sainte-Beuve souhaita si fort, mais en vain, d'avoir, ne fût-ce qu'un jour, l'entrée mystérieuse.

« Il est de notoriété publique que si le parti janséniste a été anéanti à la fin du siècle dernier, il n'a pas été tué du coup. Il fut laissé pour mort, voilà tout. Mais des branches détachées du tronc continuèrent en différents points de la France leur vie dévote, tirant de leurs racines coupées la sève où montait encore la pieuse tradition d'Angélique Arnauld, de Pascal, de Nicole, de Lemaître; si la doctrine de l'*Augustinus* ne recrute plus de nouveaux adeptes, elle conserve de nos jours encore quelques derniers appelants, les seuls vivants peut-être ».

Un peu plus loin il ajoute :

« Non, tout ce monde de sainteté n'est pas mort. Son esprit plane encore sur nous par l'héritage qu'il nous a laissé, j'entends cette bibliothèque, perdue là-haut en un coin de la montagne Sainte-Geneviève où sont amoncelés les trésors de littérature et de philosophie où lisaient et pensaient les solitaires de Port-Royal. En argot d'initiés, cela s'appelle de longue date « la Boète à Perrette », du nom, paraît-il, de la servante de Nicole. On dit qu'il se trouve là dedans des merveilles d'inédit, par exemple, le manuscrit original des *Pensées* de Pascal, telles qu'elles furent écrites de la main du maître, plus exact encore que ce manuscrit de la Bibliothèque nationale édité par V. Cousin. Là encore il y aurait le texte authentique des *Provinciales*. Entre autres pièces précieuses à connaître conservées là, et où la gloire de notre belle litterature d'alors ne pourrait que gagner si on les divulguait, on cite encore bon nombre de documents relatifs à la vie mondaine de Pascal, y compris toutes ses lettres d'amour écrites à Mlle de Roannez, qu'une inconsistance de cœur fit plus tard l'épouse du duc de La Feuillade. S'il est vrai, comme on se plaît à le dire, que M. Gazier soit le gardien délégué de ce précieux dépôt, il n'est pas impossible que ce soit là qu'il ait trouvé cet « important recueil de pièces » où étaient copiées de la main d'un janséniste du XVIIIe siècle les lettres qu'il vient de mettre au jour ».

M. Gazier est, en effet, dit M. Bourgeois dans la *Gazette de France*, le dépositaire, le conservateur actuel de la Bibliothèque janséniste, bibliothèque qui contient réellement, outre les livres imprimés, un grand nombre de manuscrits et de pièces inédites. Elle se trouve, 3, rue Leclerc, près du Lion de Belfort, dans une maison appartenant à la société janséniste. Une prescription singulière interdit de louer aucun appartement dans cette maison, assez petits d'ailleurs, à un ecclésiastique ou à un agent de police.

Jusqu'à ce jour, la bibliothèque janséniste est restée

rigoureusement interdite à tout autre qu'aux jansénistes qui, du reste, n'y vont à peu près jamais.

M. Gazier ferait bien d'en ouvrir les portes, sous toutes les garanties qui lui conviendraient, aux érudits, aux travailleurs, même à ceux qui n'appartiennent pas au jansénisme.

Ce serait montrer une certaine largeur de vues et rompre avec des préjugés qui ne sont guère plus de saison. Le mystère dont on s'entoure ne ressuscitera pas le jansénisme et la science historique ainsi que la littérature pourraient gagner à la connaissance des documents dont M. Gazier a la garde.

Le rédacteur de la *République française* paraît confondre la *boite à Perrette* et la bibliothèque janséniste. Il y a une distinction à faire : la *boëte à Perrette* est la caisse du parti, caisse dont le dépôt se conserve toujours et dont les revenus sont administrés et employés par des commissaires spéciaux ; que la Bibliothèque ait des rapports étroits avec la *Boite à Perrette*, on le comprend ; mais elle n'est pas la *Boëte à Perrette*, il ne faut pas s'y tromper.



— Nous publions ci-dessous quelques extraits d'un important ouvrage de M. Eug. Mouton (Mérinos), intitulé *la Physionomie comparée, traité de l'expression dans l'homme, dans la nature et dans l'art.* Ce volume appelé à un certain retentissement vient de paraître à la librairie P. Ollendorff, dans le format in-8° au prix de 10 fr.

L'écriture. — Si l'on prétendait tirer de l'écriture des oracles infaillibles sur le caractère de la personne qui l'a tracée, on s'exposerait à bien des mécomptes, et franchement ils seraient bien mérités, parce que là pas plus qu'ailleurs la divination n'est de ce monde. Mais il en est autrement si on cherche, dans ce graphique direct de la pensée et du mouvement, des indications, des probabilités, et si, pour aller plus loin, on ajoute à ces premiers éléments l'observation des autres faits plus ou moins probants qui peuvent venir s'y ajouter.

Il n'y a d'absolument certain dans un écrit que ce qui y est exprimé par les mots : voilà ce qu'il faut tenir avant tout, et la preuve que les indices tirés de l'écriture ne peuvent jamais être considérés comme certains, c'est qu'il est impossible de reconnaître que telle écriture émane de telle personne, si l'on n'a un second corps d'écriture fait par elle sous les yeux d'un témoin ou d'un expert, et auquel on puisse la rapporter par comparaison. Et même dans ce cas on sait à quelles erreurs légendaires ont donné lieu certains rapports d'experts en écritures.

Il faut interpreter l'écriture comme on doit interpréter la physionomie, en la prenant non pas isolée, mais combinée avec les indications fournies par d'autres caractères, et alors on en pourra tirer des présomptions sérieuses.

Est-ce que le choix du papier, l'état de la plume, la disposition des mots et des lignes, les expressions employées, l'orthographe, la ponctuation, la manière de plier et de cacheter la lettre, la disposition et la rédaction de l'adresse, ne sont pas autant de signes auxquels nous jugeons de l'intelligence, de l'éducation, de la position sociale, de celui qui écrit?

Et croyez-vous que la main de l'écrivain, que ces doigts agiles où circule en quelque sorte la pensée, tantôt calme, tantôt fiévreuse et ardente; croyez-vous que cette main ne trace pas involontairement le portrait de celui qui la dirige? Est-ce qu'on ne sait pas distinguer l'écriture d'une femme de celle d'un homme, celle d'un enfant de celle d'un vieillard? Est-ce que chaque profession n'a pas la sienne? Le commerçant a l'écriture rapide et penchée; le prêtre a la main lourde et écolière; l'ingénieur, l'architecte, le géographe, écrivent en caractères ronds et bien nets; l'homme de palais griffonne; le médecin, qui écrit debout, est presque illisible; qui a vu un procès-verbal de gendarmerie les a tous vus.

Le dessin des lettres elles-mêmes porte des indices évidents du caractère : l'homme négligent ou léger les achève à peine; l'homme méticuleux ou maniaque les perfectionne avec obstination; chez l'homme raide, l'écriture est une rigide série de barres droites, sèches et parallèles; chez l'homme mou, les mots tombent au hasard, par fragments, comme les grains d'un chapelet défilé; l'orgueilleux les surmonte de panaches; le niais, de paraphes insignifiants.

Que si le caractère est ombrageux, tenace, ardent, inquiet, concentré, croyez que l'écriture s'en ressentira, et que des traits rapides, frémissants, inégaux, des mots repris et rejetés, des ratures sans nombre, des signes de ponctuation exagérés, trahiront l'auteur de l'écrit.

Sous les réserves que nous avons eu soin de faire, les observations qui précèdent nous semblent résumer à peu près tout ce qu'il peut y avoir de positif dans les indices de l'écriture. Les habitudes de l'esprit et de la main sont certainement dirigées par le caractère et par la profession de l'écrivain, et puisque le dessin et les autres arts graphiques portent le cachet personnel de l'artiste, à plus forte raison l'écriture, qui est d'un emploi de tous les instants, doit porter des traces analogues.

Il faut même remarquer qu'à la différence des arts du dessin, où les traits sont asservis à l'imitation du modèle, l'écriture se dessine librement, sans autre condition que de présenter la forme abstraite des lettres, qui peuvent se faire de cent façons différentes sans cesser d'être reconnaissables. Elle peut par là devenir plus personnelle encore que le dessin, et il est de fait qu'elle le devient en général d'autant plus que celui qui la trace est d'une intelligence plus élevée. Mais il ne faut pas oublier que les procédés de l'enseignement, d'une part, donnent aux enfants des écritures d'un modèle uniforme pour tous, et que si quelques-uns cessent de s'y conformer plus tard, beaucoup gardent leur première écriture; que, d'autre part, les habitudes professionnelles, la mode, sans parler de beaucoup de causes personnelles, font adopter à certaines personnes une écriture nouvelle. Dans tous ces cas-là, l'indice graphique n'aura de portée que pour l'éducation, la

profession, les goûts. Reste alors le cas où l'écriture se sera réellement et librement modifiée par l'effet du caractère, et ce sera la donnée la plus favorable.

Un dernier fait peut servir à conclure que, né des circonstances ou acquis par l'exercice, le rapport entre l'homme et son écriture est d'une vérité certaine : ce fait, c'est l'extrême difficulté que la plupart des hommes ont à déguiser leur écriture, même en s'y appliquant de tout leur pouvoir.

La typographie. — C'est une chose singulière que l'art qui touche de plus près à l'expression de la pensée humaine n'ait guère été envisagé par le public que comme un procédé industriel donnant des produits plus ou moins satisfaisants. Certainement on aime les beaux livres, on en apprécie la netteté et la régularité d'impression : on y admire les gravures, les vignettes, les eaux-fortes surtout; mais la typographie en elle-même, mais cet ensemble de qualités naturelles et d'aptitudes acquises qu'il faut avoir pour bien imprimer un livre; mais ces déploiements de travail, d'attention et de goût, qu'il faut dépenser pour l'execution du moindre ouvrage de typographie, bien peu s'en font une idée, et la plupart ne se sont jamais avisés d'y songer seulement.

Et pourtant ce n'est là que la moindre partie de ce grand art, la partie exécutive, l'application de ces milliers d'expériences qui, à chaque coup de presse, ont appris à l'imprimeur à tout prévoir et à se mettre en garde contre ce qui peut compromettre la précision et la fidélité de l'œuvre.

Mais avant cette exécution, avant d'arriver à la rendre possible, qui pourrait calculer la somme de génie que les hommes ont dépensée depuis quatre siècles pour imaginer et exécuter les instruments et les procédés qui ont porté l'imprimerie à son état actuel?

L'histoire de la typographie, sous le rapport des procédés d'impression, a des beautés industrielles qui peuvent soutenir la comparaison avec ce que la mécanique, alliée à l'art de gagner beaucoup d'argent, a produit de plus admirable. Mais ce côté de notre sujet, tant s'en faut qu'il nous intéresse, est plutôt fait pour nous inquiéter, car il est dès à présent à craindre que l'industrie, qui tue tout ce qu'elle touche, n'arrive un jour à tuer la typographie comme elle a tué l'art du bronze, du mobilier, et même de la peinture, qui s'en va grand train.

Laissons donc de côté les procédés et attachons-nous à l'art de la typographie, c'est-à-dire aux formes, aux proportions, à l'harmonie, des caractères d'imprimerie. Là nous trouverions à analyser des beautés d'art et de raison aussi intéressantes, aussi manifestes, que dans la peinture et dans l'architecture, et formées des mêmes éléments, qui sont : la perfection des objets, leurs proportions, l'ordre et la clarté de la composition, et enfin l'unité de l'ensemble.

Quand on considère avec attention une belle page de typographie, et qu'on y compare un certain nombre de spécimens imprimés d'époques ou d'origines diverses, on est aussitôt frappé des différences qui les marquent. Une assimilation se présente d'elle-même entre cette diversité de types et celle de l'écriture manuscrite : il ne faut pas longtemps pour reconnaître qu'en effet, surtout dans les premiers temps, ce fut l'écriture manuscrite qui servit de modèle aux lettres mobiles gravées pour l'impression.

L'*Horarium* de Coster, le plus ancien des documents imprimés, avait été fait par Laurent Coster pour l'éducation de ses petits enfants. Les lettres, faites de bois, avaient été taillées avec un couteau : Laurent Coster se livrait à ce travail en se promenant dans la campagne; il choisissait préférablement du bois de hêtre. A la page 21 du *Manuel de la typographie française*, par Capelle, ouvrage inachevé, on peut voir le fac-similé d'une page de ce livre : les lettres sont de l'écriture gothique du XIIIe siècle, qui restait en usage au XVe.

Dans le même ouvrage, page 49, sont représentés l'alphabet mœso-gothique et sept lignes du texte de la célèbre Bible d'Ulphilas. Ce livre, qui est conservé à la bibliothèque de l'Université d'Upsal, où je l'ai pu feuilleter, a été composé à l'aide de caractères isolés, gravés en relief à l'envers, enduits d'encre, et appliqués l'un après l'autre, comme autant de timbres humides, pour former les mots. Ces caractères, dont le dessin est attribué à Ulphilas, évêque arien, Goth de nation, qui vivait en 370, se nomment *gothiques anciens;* ils étaient encore en usage à la mort de Charlemagne.

Le gothique qui suivit fut celui du moyen âge. Il commença d'être en usage au XIIe siècle. C'est l'écriture latine embellie.

Au XIIIe siècle parut le gothique moderne, celui de l'*Horarium* de Laurent Coster, du *Speculum humanæ salvationis* et du *Donat*, et qui était aussi en usage dans l'écriture manuscrite.

En 1470 on se servait à Paris d'un caractère demi-gothique, qu'on appelait *caractère allemand*, et qui est à peu près celui dont les Allemands se servent actuellement : c'était aussi un caractère de manuscrit. Vers la fin du XVe siècle apparut le *caractère de somme*, qui avait servi à l'impression de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. On se servait aussi d'un autre caractère dit *bâtarde*. Vers 1556 avait paru la *Civilité puérile et honnête*, imprimée en *cursive française*. Tous ces caractères étaient imités de l'écriture manuscrite.

Quoiqu'aucun de ces caractères ne soit resté en usage au delà du XVe siècle, il n'en demeure pas moins que la typographie, dans les premiers temps de son existence, a été une imitation de l'écriture, de sorte que, sous ce rapport, elle a, comme l'écriture, reflété quelque chose de l'intelligence et de l'habileté graphique de l'homme.

Cependant, concurremment avec cette marche parallèle de l'écriture et de la typographie, dès 1461 le Français Nicolas Jenson conçut et grava le type originel du caractère romain dont tous nos caractères romains actuels ne sont que des dérivés. Il prit les capitales latines sans y rien changer, adopta la proportion de moitié des capitales pour les minuscules et choisit

ces minuscules parmi les alphabets latins, espagnols lombards, carolins, en usage de son temps. Sa première production fut le *Decor Puellarum*, imprimé en 1461 à Venise. Le caractère *romain droit* fut employé, pour la première fois en France, à l'Imprimerie de France, par Josse Badius.

En 1501, Alde Manuce fit graver à Venise les premiers caractères *italiques* et s'en servit pour imprimer en cette même année son *Horace* et son *Virgile*.

C'est donc à partir de cette dernière époque que la typographie, jusque-là partagée entre l'imitation de l'écriture et l'exemple du romain de Coster et de l'italique d'Alde Manuce, prit décidément une forme propre, et après quelques années se fixa en adoptant le romain pour les textes courants et l'italique pour les textes spéciaux. C'est depuis ce temps-là que, devenue réellement un art indépendant de l'écriture, elle a formé une calligraphie nouvelle. A mesure que, multipliant les œuvres de l'esprit humain, elle en développait la puissance et la fécondité, elle semblait, on peut le dire, s'animer par degrés, jusqu'à prendre, sous la main des Plantin, des Robert Estienne, des Baskerville, des Fournier, des Didot, quelque chose de vivant comme l'intelligence dont elle est l'image.

Un livre bien composé, bien aligné, avec un titre disposé selon la raison du sujet, où les diverses forces de caractère sont mesurées au degré d'importance de chaque ligne, où des lignes bien proportionnées entre elles s'accordent pour composer un ensemble d'une harmonie simple et grave; où les petites liminaires, par leur aspect plus saisissant, éveillent fortement l'attention et annoncent bien le corps de l'ouvrage; où les divisions sont marquées par des dispositions typographiques en juste rapport avec l'importance de chacune; où les tables, les notes, les concordances entre les diverses parties de l'ouvrage, sont établies simplement et clairement, est une œuvre à la fois géometrique et intellectuelle qui peut donner au penseur et à l'artiste des jouissances aussi vives et aussi légitimes que pourrait le faire la vue d'un tableau, d'une statue, d'un monument d'architecture. Il y a, dans l'admiration instinctive qu'on éprouve devant un beau livre, une esthétique qui se degagera le jour où il se trouvera un homme en etat d'analyser le beau en typographie comme on l'analyse dans les arts du dessin.

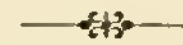
Ce que nous disons de la composition, nous pourrions le dire de la gravure des caractères. A mesure que cet art progresse, il se réduit tellement à l'idée pure, il arrive à serrer la pensée de si près, qu'à de certains moments on dirait que les caractères s'animent et qu'ils parlent pour leur propre compte.

Voilà, se dira-t-on sans doute, de l'esthétique un peu aventureuse : je puis cependant citer à l'appui un fait que m'a raconté un jour, dans son laboratoire de l'École normale, mon cher et illustre ami, Henri Sainte-Claire Deville. Dans une conversation où je lui parlais de certaines idées à moi personnelles sur la mesure et la proportion dans les œuvres de l'esprit, il me cita le fait d'un vieux typographe qui, à force de composer des livres d'algèbre, était arrivé, quoique ne sachant pas un mot de cette science, à reconnaître les formules fausses, rien qu'à leur aspect : et il ne se trompait jamais. Il y a là quelque chose d'analogue à ce rapport qui nous a tous frappés plus ou moins entre la lettre et l'esprit.

Ce rapport est si vrai que la typographie a fini par prendre un style évidemment analogue au caractère des peuples divers qui la pratiquent. Que l'on compare, par exemple, les caractéres anciens ou modernes : n'y a-t-il pas dans les premiers quelque chose de fruste et de primitif qui a disparu dans les autres? N'y a-t-il pas un rapport manifeste entre le caractère dont se servent les Anglais, ce caractère tranché, clair, raide, sec, et le génie pratique de ces insulaires? La typographie est donc devenue une sorte d'écriture nationale.

Nous aurions mauvaise grâce à multiplier ces comparaisons, mais on nous permettra bien de dire que les ouvrages des Didot, des Mame, de l'Imprimerie nationale, ressemblent aussi au peuple qui les a produits, et que, sauf l'Imprimerie impériale d'Autriche, la typographie française ne connaît point de rivale.

Ainsi comme l'écriture, la typographie se rattache par les liens les plus intimes à ce genre d'expression supérieure que nous avons appelé l'anthroponomie, et qui est la source de tous les arts.



Les Marques d'imprimerie. — La *Chronique du Journal de la Librairie* a publié la note suivante :

La collection de marques de libraires et d'imprimeurs que possède le Cercle de la Librairie s'arrête à la fin du XVIIIe siècle. Bien que l'usage des marques ait été moins fréquent au XIXe siècle, il n'en serait pas moins intéressant de grouper celles qui se sont maintenues ou qui ont été créées sur les titres des ouvrages contemporains. Aussi nous venons faire appel à tous nos confrères, imprimeurs ou libraires, en sollicitant de leur obligeance l'envoi d'un exemplaire de la marque qui caractérise leur maison ou qu'ils auraient cru devoir appliquer exceptionnellement à une publication spéciale ou tout particulièrement importante. Nous leur serions surtout reconnaissants de joindre à leur épreuve la description et l'interprétation de cette marque ainsi que les renseignements qu'ils pourraient nous communiquer sur les origines et la succession de leur maison. Cet appel s'adresse à tous nos confrères non seulement de la France, mais aussi bien des pays étrangers. Le Cercle de la Librairie de Paris tiendrait à honneur de réunir le nombre le plus considérable et le plus sérieux de documents relatifs à l'histoire des deux grandes industries qu'il représente.

Le président,
PAUL DELALAIN.



Le premier lauréat de l'Académie française. — La première fois que l'Académie française mit un sujet au concours, ce fut en 1671.

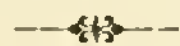
Le sujet était un poème sur l'abolition du duel.

Celui qui eut le prix était un jeune homme de Dijon, nommé Bernard de la Monnoye. Il remporta les années suivantes trois autres prix et devint un des quarante en 1713. Ce fut le jour de sa réception que les académiciens eurent pour la première fois chacun un fauteuil.

Dans l'origine, le fauteuil n'était accordé qu'à trois membres : le directeur, le chancelier et le secrétaire.

La chanson de M. de la Palisse, dont il est l'auteur, ne fut pour rien, comme on pense, dans la réception de Bernard de la Monnoye à l'Académie française. Au contraire, le remords d'avoir tourné un héros en ridicule le tourmenta grandement, parait-il. Il attribuait ses malheurs à cette maudite chanson.

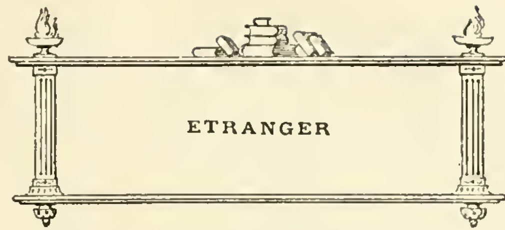
Devenu vieux, pauvre, oublié, seul, il fut obligé, à plus de quatre-vingts ans, de vendre ses quatre médailles de concours pour ne pas mourir de faim. Et comme les statuts de la corporation des fondeurs les obligeaient à briser sous le marteau tout ce qu'ils achetaient, joyaux ou œuvres d'art, on rechercherait vainement dans les collections la première médaille de l'Académie française.



Pseudonymes. — Voici, d'après le journal le *XIXe siècle*, quelques pseudonymes de femmes-auteurs :

Wanda de Dunajou : Mme Sacher-Massoch.
Comtesse de Bassanville : Mme Camille Guyot.
Camille Bias : Mme Martin.
Pierre Cœur : Mme de Voisins.
Camille Henry : Mme della Rocca.
René de Camors : Mme Clémence Altemer.
Daniel Darc : Mme Régnier.
Comtesse Dash : Mme de Saint-Mars.
Olivier Lavoisi : Mme Juliette Cuvillier-Fleury, née Bouton.
M. Mayran : Mme Marie Deschard.
Paule Minck : Mme Boyanowich, née Mekarski.
Gyp : Mme de Martel.
Th. Bentzon : Mme Blanc.
Carmen : Mmes Camille Delaville et Maurice Reynold.
Thilda : Mme Mathilde Stevens.
Pierre Ninous : Mme Lapeyrère.
Jacques Rozier : Mme Jules Patton, née Pacini.
Carmen Sylva : la reine Élisabeth de Roumanie.
Étincelle : Mme de Perroni.
Isabelle France : Mlle Marcelle Ferry.
Gennevraye : Mme Janvier de la Motte.
Philippe Gerfaut : Mme Dardenne de la Grangerie.
Henri Gréville : Mme A. Durand.
Gustave Haller : Mme Gustave Fould.
Doria d'Istria : la princesse Koltzoff Massalsky, née Hélène Ghika.
Violette : Mlle de Laincel.
Mary Summer : Mme Foucaux.

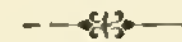




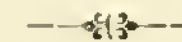
ETRANGER

Allemagne. — *Vingt-quatre lettres de Heine.* — On vient de publier, en Allemagne, vingt-quatre lettres écrites par Heine à son ami Detmold. Elles sont, en général, datées de Paris : l'une d'elles est datée de Ramsgate et l'autre de Granville. Dans celle-ci, Heine raconte qu'il est sur un balcon élevé et que, tandis qu'il écrit, « il contemple l'océan au-dessous de lui, cet océan dont les vagues battent son rocher et dont le murmure musical charme son cœur ».

Il n'y avait pas de théâtre à Granville, ce qui fait dire à Heine : « Je n'ai pas de théâtre; à sa place, je n'ai que le printemps. Les arbres verts *produisent autant d'ennui* que les vaudevilles. Après l'art, il n'y a rien de plus terrible que la nature. »



Les droits d'auteur de Gœthe. — Les journaux allemands publient le compte des droits d'auteur qui ont été touchés sur les œuvres de Gœthe : de 1795 jusqu'à sa mort, Gœthe a touché en tout 233,969 florins 21 kreutzers, soit 501,362 fr. 85; depuis sa mort jusqu'en 1865, ses héritiers ont touché 270,973 florins 53 kreutzers, soit 580,592 fr. 20 cent. Ce qui représente un chiffre de 1,081,955 fr. 15.



Le commerce des livres à Leipzig. — Le *Livre des adresses des libraires allemands* contient quelques données statistiques faisant ressortir l'importance de Leipzig, quant au commerce des livres. Ainsi cette ville compte 133 maisons de commission qui sont chargées de la représentation des affaires ou intérêts de 5,737 librairies de toutes les parties du monde. 1,500 de ces librairies, généralement étrangères, ont même établi à Leipzig des dépôts d'où leurs produits sont expédiés dans toutes les directions. Comme la publication des livres prend, dans presque tous les pays, une extension de plus en plus grande, la plupart des libraires n'acceptent plus tous les livres qu'on leur envoie, comme cela se pratiquait jadis. Ils font un choix pour ne pas être trop encombrés.



Italie. — *Une lettre de M. Renan.* — La *Rassegna* publie la lettre suivante que M. Renan adresse au professeur Barzellotti :

« Je vous remercie bien vivement de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre volume sur Lazzaretti. Vous avez parfaitement vu l'intérêt des faits d'Arcidoso, et votre livre est un modèle de la manière dont ces sortes d'enquêtes doivent être faites.

« C'est un document infiniment précieux pour l'his-

toire critique des religions. En particulier, le mouvement galiléen du Ier siècle de notre ère et le mouvement ombrien de François d'Assise en reçoivent de très vives lumières. Pour faire scientifiquement l'étude des religions, il est presque aussi important de bien connaître les tentatives avortées que celles qui ont réussi. Dans le passé les documents sur les tentatives avortées sont très rares. Un fait de ce genre, se déroulant au grand jour de la publicité et analysé avec le soin et la sagacité que vous y avez mis, constitue un phénomène unique et de la plus haute valeur. »

États-Unis. — *Les droits d'auteur aux États-Unis.* — Le *Livre* s'est occupé plus d'une fois de cette question qui intéresse les auteurs et éditeurs européens autant que le public américain lui-même. A ce sujet le correspondant anglais de la bibliothèque universelle et revue suisse cherche à résumer le débat dans un article que nous croyons intéressant de reproduire.

« L'affaire des droits d'auteur n'a pas encore abouti. — Les éditeurs américains sont toujours en possession, sinon moralement, du moins légalement, du droit de réimprimer tel ouvrage anglais, ou français, ou allemand qu'il leur plaît, sans avoir à demander la permission de l'auteur ou de son éditeur, à plus forte raison sans leur payer aucun dédommagement. — Ce droit légal, certains éditeurs américains en usent sans scrupules ni limites; d'autres y ont renoncé d'eux-mêmes. — Le sentiment public aux États-Unis est de plus en plus avec les derniers, bien qu'on ne puisse nier que beaucoup de citoyens de la grande république conservent à cet égard une conscience endurcie; le système le plus moral, à leurs yeux, est celui qui leur fournit au meilleur marché possible le plus de bons livres possible.

La *Ligue américaine pour les droits d'auteur* a aussi à lutter contre l'opposition de ceux des libraires qu'effraye la concurrence anglaise.

Un écrivain, qui a quelque compétence dans ces questions faisait observer dernièrement à ce sujet que les craintes des libraires américains sont peu fondées, étant donnés les longues traditions et les usages invétérés de la librairie anglaise.

Un commerce tel que celui des livres ne se transforme pas du jour au lendemain. Il est enchaîné par les habitudes du client et celles-ci, à leur tour, sont le produit de causes très complexes : l'éducation, les habitudes d'esprit, le degré de culture générale du pays, la fortune publique, etc. — On a bien vu par l'exemple de l'Allemagne combien est rebelle aux innovations le commerce de la librairie. — Depuis dix ans, auteurs et éditeurs, en Allemagne, ne cessent de se plaindre de l'impossibilité d'accoutumer leur public à acheter des livres.

Là-bas comme ici, on est habitué à s'abonner au cabinet de lecture, les seuls ouvrages achetés par le client étant des ouvrages de sciences pures ou appliquées, qui n'intéressent qu'un public forcément restreint. — Là-bas comme ici, les éditions sont tirées à peu d'exemplaires, et les éditeurs, pour rentrer dans leurs frais, vendent cher les livres.

Ces conditions spéciales rendent malaisé à nos éditeurs de faire concurrence aux éditeurs américains sur leur propre marché. — Un ouvrage en trois volumes, qui se vend quarante francs et plus en Angleterre, se réimprime couramment aux États-Unis en deux volumes à quinze ou vingt sous. — Aussi, lorsque nous tirons à quelques centaines, un libraire américain tire à plusieurs milliers. — Pour préciser, les *Scènes de la vie cléricale* de George Eliot, après le vif succès qu'elles avaient obtenu dans une Revue, ne durent être tirées, à leur réunion en volume, qu'à 750 exemplaires, sur lesquels 500 exemplaires étaient retenus par Muddie, le propriétaire du cabinet de lecture monstre de Londres. — Blackwood, à cette époque l'éditeur de George Eliot, crut pouvoir se hasarder à tirer à mille, ce qui fut considéré comme un coup d'audace, presque une imprudence.

Le roman de George Eliot qui a eu le plus fort débit dans les douze premiers mois de son apparition, *Middlemarch*, ne s'est vendu qu'à vingt mille, malgré une édition populaire en un volume et ne coûtant guère que neuf francs, prix très modeste pour notre pays.

Il suffit de comparer ces chiffres aux tirages par centaines de mille des États-Unis, ou à ceux de France, pour voir qu'un traité international sur les droits d'auteur ne bouleverserait pas du jour au lendemain le commerce américain de la librairie.

Un volume imprimé en cent quatre-vingts langues. — Un commerçant retiré de Chicago vient de publier un volume contenant des prières imprimées en *cent quatre-vingts* langues différentes, anciennes et modernes.

Australie. — *Une annonce de roman.* — Voilà les Américains dépassés sur le terrain de la réclame. Voyez plutôt en quels termes l'*Australia Morning Advertiser* annonce la publication de son prochain feuilleton.

« Ces scènes étranges, qui sont traduites de l'espagnol, ont exercé jusqu'ici une influence véritablement funeste. Aussi ne les reproduisons-nous pas sans de légitimes scrupules. La loyauté nous fait un devoir de prévenir nos lecteurs. Que ceux qui ont l'imagination inflammable ou sont accessibles aux émotions fortes rejettent bien loin d'eux ces terribles récits. Qu'ils les fuient, les évitent à tout prix, ou c'en est fait d'eux. Ce drame épouvantable communique de douloureux frissons aux plus apathiques, agite le sommeil des esprits les plus froids, fait verser des torrents de larmes aux sceptiques qui n'ont jamais eu une apparence d'attendrissement.

« Enfin, et c'est là le point le plus grave, sur dix mille lecteurs de ce fatal roman, on a compté quatre cent vingt-deux cas de folie, neuf cent soixante-dix-sept cas de monomanie, huit cent quatre-vingt-quatorze suicides et mille trois cent quinze disparitions.

En avertissant ainsi nos abonnés, nous croyons remplir un devoir d'honneur. Au surplus, nous préparons une édition spéciale avec un autre feuilleton pour tous les souscripteurs qui en feront la demande. »

Russie. — *Reproduction photolithographique de l'Évangile d'Ostromir.* — Un négociant de Saint-Pétersbourg, nommé *Ilja Ssawenkow*, a fait reproduire à ses frais, par voie photolithographique, 400 exemplaires du manuscrit de l'Évangile russe, dû au diacre *Grégorjew*, écrit dans les années 1056 et 1057 pour le PossadnikO stromir de Novogorod la Grande, connu sous la dénomination de *l'Évangile d'Ostromir*, retrouvé sous le règne de Catherine II et qui, depuis 1811, est une des perles de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Il a fait don de 350 exemplaires aux différentes bibliothèques de l'empire. 50 exemplaires seulement seront mis à la disposition des libraires. L'exécution de ce travail a coûté environ 10,000 roubles.

A travers les Revues.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — *The Academy.*

18 avril : Simon de Montfort, comte de Leicester : Sa vie, son rôle politique en France et en Angleterre, par Charles Bémont. — Lucrèce : De la nature des choses (Ve livre); texte latin avec un commentaire critique et explicatif, par F. Bénoist et Lantoine.

Italie. — *Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.*

11 avril : Olivier Maugant : Il romanzo d'un accademico (Olivier Maugant), par O. Cenacchi.

2 mai : Francis Poictevin, par Vittorio Pica. — Expédition du *Rodgers* à la rencontre de la *Jeannette*. — Etudes sur la vie de Sénèque, par P. Hochart.

The Nation.

23 avril : Monnaies et médailles, par Fr. Lenormant, de l'Institut. — Paris, Quantin.

The Saturday Review.

4 avril : Le Canada, par Sylva Clapin.

11 avril : Germinal. — Quelques sires, par Léon Cladel. — Cruelle énigme, par P. Bourget. — Eusème Lombard, par André Theuriet.

18 avril : Eugène Delacroix et Bastien-Lepage. — Le marquis de Clermont-Tonnerre, par Camille Rousset.

25 avril : Euripide, traduction nouvelle par Leconte de Lisle. — Essais de critique philosophique, par A. Franck.

Shakespeariana, Philadelphia, Leonard Scott.

Mars : Deux *Macbeth* français, par Louis Ganderax, traduit par Emile Peraet.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Allemagne. — *L'Union* de Strasbourg ayant été supprimée, elle sera remplacée par une autre feuille catholique qui paraît trois fois la semaine sous le titre *Der Elsässer* (l'Alsacien).

Italie. — *Psiche, rivista artistica illustrata,* anno 1, no 1 (16 mars 1885). Palerme. In-4°, 12 pages. — Prix de l'abonnement : 10 francs.

La Repubblica letteraria, anno 1, no 1 (19 avril 1885), Milan. 4 pages grand format à 4 colonnes. Se publie tous les dimanches. — Prix annuel : 5 francs.

L'Ape giuridico-amministrava. Rassegna critico-bibliografica quindicinale, diretta da Giacomo Tosi. Anno 1, no 1 (1er mars 1885). Milano, typ. Bernandoni di C. Rebeschini e C. 16 pages in-4°. — Prix d'abonnement : 5 francs l'année.

Autriche. — Un nouveau journal humoristique paraît à Agram (Croatie) sous le titre de *Filarka*, dénomination qui correspond à « la Dame des Halles ».

États-Unis. — Le premier numéro de l'*American Journal of archeology*, publié à Baltimore par MM. Frothingham et John Hopkins, contient des études archéologiques et épigraphiques de MM. Norton, Frothingham et Marsh. Le professeur Merriam y contribue par un essai sur une collection de vases trouvés à Alexandrie, et qui sont aujourd'hui la propriété de M. Feuardent. Le numéro est de 103 pages avec trois reproductions en héliotypie.

— *Hebraica* est le titre d'une nouvelle revue trimestrielle qui se publie à Chicago par les soins de l'*American publication Society of hebrew*.

— *Les « Filles de John Bull » en Amérique.* — M. Max O'Rell, l'auteur des *Filles de John Bull*, dans une lettre adressée au *Critic*, se plaint amèrement d'avoir dû subir quatre exécrables traductions américaines. Non seulement ces dernières ne lui ont pas rapporté un sou, mais ces « travestissements » de son livre doivent lui faire le plus grand tort dans l'estime du public américain.



NÉCROLOGIE.

— *Victor Hugo.* — La France vient de perdre le plus grand poète du siècle : Victor Hugo, membre de l'Académie française, sénateur, a succombé, le 22 mai dernier, à une congestion pulmonaire.

Le vicomte Victor-Marie Hugo était né à Besançon (Doubs), le 26 février 1802, d'une famille anoblie en 1531. Son père, Lorrain de naissance, volontaire sous la République, devint sous l'Empire général gouverneur d'une des plus importantes provinces d'Espagne. Tout enfant, il suivit les armées impériales, passa à Paris les années 1805 et 1806; puis fut emmené en Italie, où son père était gouverneur de la province d'Avelino, en Calabre. Après avoir vu Florence, Rome et Naples, il rentra à Paris en 1809.

Le jeune Hugo commença ses études dans le vieux couvent des Feuillantines et resta deux ans, sous la direction du général proscrit Lahorie, auprès de sa mère et d'une jeune fille qui devint plus tard sa femme.

Après la mort de son précepteur, son père l'appela, en 1811, en Espagne; il fut, pendant un an, au séminaire des Nobles. C'est là qu'à l'âge de dix ans il manifesta ses premières dispositions pour la poésie. Revenant ensuite à Paris, il passa trois ans dans le couvent des Feuillantines. Aux Cent-Jours, le jeune Victor fut placé, avec son frère Eugène, dans une institution préparatoire à l'École polytechnique; ils étaient destinés à la carrière militaire. N'oubliant pas la poésie, il la fit marcher de front avec les mathématiques, et, à quatorze ans, il composa une tragédie aristotélique : *Irtamène,* ainsi que deux pièces lyriques, *le Riche et le Pauvre* et *la Canadienne.*

En 1817, il traita le sujet mis au concours par l'Académie française : *les Avantages de l'étude,* et obtint à ce tournoi une mention honorable : il avait quinze ans! Ce succès décida son père à le laisser suivre sa vocation littéraire.

De 1819 à 1822, le jeune poète présenta trois pièces à l'Académie des jeux floraux de Toulouse : *les Vierges de Verdun, le Rétablissement de la statue d'Henri IV* et *Moïse sur le Nil;* il obtint trois fois le prix et fut proclamé maître ès jeux floraux. Son jeune talent, excité par l'apparition des *Méditations* de Lamartine, fit éclore son premier ouvrage : *les Odes et Ballades,* en 1822-1826, recueil de poésies classique, mais romantique par la forme et l'idée.

Hugo était destiné, par ses opinions et ses travaux, à des vicissitudes qu'explique le cours des événements du siècle.

Nous devons à Victor Hugo une grande quantité d'ouvrages : *Han d'Islande* (1823), *Bug-Jargal* (1826), romans qui eurent du succès par les hardiesses de pensées et de langage.

En 1827, il publia le drame de *Cromwell,* dans lequel se manifestent des théories nouvelles, et qui fut assez vivement combattu comme œuvre littéraire. Son recueil d'odes, *les Orientales,* fut très goûté du public. *Le dernier jour d'un condamné* parut en 1828; l'école romantique l'a beaucoup vanté pour la force de la pensée et la profondeur de l'analyse.

Son œuvre dramatique, *Marion Delorme,* fut écartée du théâtre, et l'Académie fit tout pour empêcher la représentation d'*Hernani,* qui parut enfin au Théâtre-Français le 20 février 1830. Malgré toutes les luttes, cette pièce a gardé pendant dix ans sa place au répertoire; elle reparut avec autant d'éclat en 1867 et après. *Marion Delorme* put enfin être jouée en août 1831, malgré le reproche d'immoralité qu'elle encourut.

Le Roi s'amuse, représenté le 22 novembre 1832, fut interdit par ordre ministériel. Vinrent ensuite : *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* (1833); *Angelo* (1835); *Ruy-Blas* (1838); *les Burgraves* (1843).

C'est en 1831 que fut édité le brillant roman historique de *Notre-Dame de Paris.* Les nouveaux recueils de poésies lyriques parurent : *les Feuilles d'Automne,* en 1831; *les Chants du Crépuscule,* en 1835; *les Voix intérieures,* en 1837; *les Rayons et les Ombres,* en 1840; ils appartiennent aux mêmes années de fécondité et de gloire.

Les Voix intérieures et *les Feuilles d'automne* semblent rester le chef-d'œuvre du poète.

On lui doit encore : *Étude sur Mirabeau, Littérature et philosophies mêlées* (1834); *le Rhin* (1842), souvenir de voyage d'un artiste et poète; *Claude Gueux,* qui parut dans la *Revue de Paris.*

Ce fut le 7 avril 1841 que la popularité de Victor Hugo lui ouvrit les portes de l'Académie française. Il remplaça Népomucène Lemercier et fut reçu par M. de Salvandy, alors directeur, dans la séance publique du 3 juin.

La mort de sa fille Léopoldine, arrivée d'une façon si tragique, en 1843, servit de thème à un grand nombre de poésies, qui composèrent *les Contemplations.* Expulsé de France, il publia en 1852 *Napoléon le Petit;* en 1853, il donna le volume de poésies : *les Châtiments; Autrefois et Aujourd'hui* (1856) sont les souvenirs du poète et les aspirations du philosophe.

La première série de *la Légende des siècles*, grande composition poétique, parut en 1859; une autre œuvre poétique du maître, *Chansons des rues et des bois*, vit le jour en 1865.

Le grand drame social, *les Misérables*, fut mis en vente, en 1861, et traduit en neuf langues. Une pièce de théâtre fut tirée de cet ouvrage, mais n'eut pas de succès. *William Shakespeare* fut imprimé en 1864. Deux autres grands romans descriptifs : *les Travailleurs de la mer* (1866) et *l'Homme qui rit* (1869), sorte d'idylle-épopée, où se trouvent développés des programmes métaphysiques ou sociaux. Il a publié, après son retour en France, en 1872, *l'Année terrible*; en 1873, *la Libération du territoire*, poème vendu au profit des Alsaciens-Lorrains; en 1874, une touchante notice, *Mes Fils*, *Quatrevingt-treize*, roman qui, comme *les Misérables*, parut simultanément en dix langues; en 1875 et 1876, *Actes et Paroles*, trois volumes, recueil de ses discours et de ses professions de foi; en 1876, la seconde série de *la Légende des siècles*; en 1877, *l'Art d'être grand-père* et *l'Histoire d'un crime*; en 1878, *le Pape*; en 1879, *la Pitié suprême*; en 1880, *Religions et religion*; en 1881, *l'Ane*, *Torquemada*; en 1882, *les Quatre Vents de l'Esprit*; en 1883, *les Iles de la Manche*, étude destinée à précéder une réédition des *Travailleurs de la mer*.

On peut encore ajouter à cette longue nomenclature d'ouvrages : *Amy Robsart*, drame; une suite d'articles, de poésies et de traductions dans *le Conservateur littéraire*, dans la *Revue des Deux Mondes* et *le Globe*, trois discours à l'Académie française; *la Esmeralda*, opéra en 4 actes; sa *Circulaire* électorale de 1848; ses *Discours* à la Chambre des pairs ou aux assemblées républicaines; *Œuvres oratoires et discours de l'exil* (1853); *les Enfants, Livre des mères* (1858); un *Choix moral des Lettres de Voltaire*, avec une curieuse préface, publié en 1824; *la Esmeralda*, opéra en 4 actes tiré de *Notre-Dame-de-Paris*, dont Mlle Bertin fit la musique, et qui fut joué en 1836.

Hugo dessinait d'une façon remarquable; un recueil en fac-similé de ses dessins a paru en 1863, avec une notice de Théophile Gautier. Il a fourni des esquisses à divers recueils, tels qu'au *Livre d'étrennes* et à *l'Artiste*.

En littérature, il est, pour la France et pour l'étranger, le chef incontesté de l'école romantique.

Comme homme politique, le poète fut nommé pair de France par Louis-Philippe. Après la Révolution de février, il fit partie du comité électoral de la rue de Poitiers, et fut envoyé à l'Assemblée constituante par la ville de Paris, le 4 juin. Il a appuyé le decret contre les clubs (28 juillet), et a repoussé le droit au travail, l'impôt progressif, la sanction de la Constitution par le peuple.

Après l'élection du 10 décembre et jusqu'à la dissolution de la Constituante, il a voté avec le parti de l'ordre. Son attitude fut tout autre lorsqu'il fut réélu à l'Assemblée législative par le département de la Seine. Il se rallia au parti de la République démocratique et sociale, et devint l'un des chefs de la gauche. On se rappelle ses attaques contre M. de Montalembert, avec lequel il eut un duel parlementaire de trois années, et contre le président de la République. Il lutta pour la cause de la révolution dans le journal *l'Événement*, qu'il avait fondé le 1er août 1848.

Après le coup d'État du 2 décembre, Victor Hugo fut porté sur la première liste qui expulsait du territoire français les plus ardents ennemis du pouvoir. Il se retira avec sa famille dans l'île de Jersey. Il refusa de rentrer en France lors de l'amnistie générale du 15 août 1859, et répondit au décret par une protestation qui fut rendue publique. Il repoussa encore avec plus de chaleur la seconde amnistie du 15 août 1869, et répondit à l'invitation publique qui lui était faite de rentrer, en faisant connaître qu'il s'était imposé une barrière d'honneur :

> Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Après avoir échoué en 1872 comme candidat radical à la députation dans le département de la Seine contre M. Vautrain, Victor Hugo fut élu sénateur de Paris en 1876 et réélu en 1882. Il n'était qu'officier de la Légion d'honneur.

—— On annonce la mort à Hanoï du sergent Bobillot, décédé des suites de blessures reçues pendant le siège de Tuyen-Quan, où son héroïsme a fait l'admiration de tous.

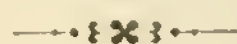
Bobillot était né à Paris le 10 septembre 1860.

Avant son entrée au service, Bobillot a écrit dans plusieurs journaux sous le pseudonyme de Jules Fernay. Il collabora, avec M. Valabrègue, à une pièce qui eut du succès au théâtre Cluny. Il avait écrit plusieurs romans, notamment *Laid*, qui parut dans *Paris-Journal*, et *les Tueuses d'hommes*, que publia la *Revue critique*.

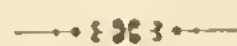
—— On annonce la mort d'un littérateur de talent, Jules Boissé, de Bordeaux, mort à l'âge de quarante-cinq ans, à Paris. Poète et prosateur, il laisse un grand nombre de brochures politiques et artistiques; il avait fondé différents journaux : *l'Esprit moderne*, *le Redressement*, etc.

—— On annonce la mort de M. Armand du Chatellier, correspondant de l'Institut pour les sciences morales, auteur de plusieurs travaux historiques. M. du Chatellier est décédé à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dans son château de Kernuz, près de Pont-l'Abbé (Finistère). C'était un érudit, et il a fait une étude de tout ce qui concerne la Bretagne ancienne et moderne. Outre de nombreux mémoires et des articles qui ont paru dans les revues bretonnes, on lui doit un ouvrage en 6 volumes, *l'Histoire de la Révolution dans les cinq départements de l'ancienne Bretagne*, dans laquelle on trouve un grand nombre de documents inédits et de pièces importantes, qui lui avaient été légués par le conventionnel Guezno. Il consacrait

aussi ses loisirs à des fouilles archéologiques, et son château est un vrai musée que les antiquaires et les savants venaient fréquemment visiter.



— Le 19 avril, est mort à Paris dans sa soixante et onzième année, M. Chouquet-Guillon, membre de la Société d'anthropologie de Paris. M. Chouquet s'était surtout occupé de paléontologie; il a collaboré aux *Matériaux* et aux *Bulletins de la Société d'anthropologie.*

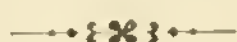


— L'Institut de France vient d'éprouver une nouvelle perte.

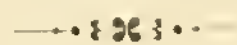
M. Quentin-Paul Desains, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Academie des sciences (section de physique générale), né à Saint-Quentin (Aisne), en 1817, est mort le mois dernier. Il avait été élu membre de l'Académie en remplacement de M. Babinet, le 12 mars 1873.

Après avoir fait ses études au collège Louis-le-Grand, il fut admis à l'École normale en 1835. Nommé agrégé des sciences physiques en 1840, il fut successivement professeur au collège de Caen, au collège Stanislas et au collège Bourbon, où il devint, en 1847, professeur titulaire. Reçu docteur l'année suivante, il fut chargé, en 1853, de la chaire de physique à la Faculte des sciences de Paris, et l'occupa en titre en mai 1854.

On doit à ce savant, en collaboration avec M. de La Provostays, un grand nombre de travaux sur les lois de la chaleur rayonnante, la polarisation, la chaleur latente, la vapeur d'eau, etc.



— M. Ducoudray, inspecteur d'academie de Maine-et-Loire, connu par des ouvrages classiques en usage dans les lycées, est mort subitement de la rupture d'un anévrisme.

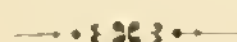


— Nous apprenons la mort de M. Laplace, libraire-éditeur, directeur de la librairie Laplace-Sanchez et Cie, rue Séguier.



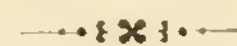
— *Le Corrézien* annonce la mort subite, à l'âge de cinquante et un ans, de M. de Lestourgie, maire d'Argentat, ancien député et l'un des chefs du parti royaliste de la Corrèze.

M. de Lestourgie partageait ses loisirs entre la politique et la poesie. On a de lui un recueil de *Rimes limousines* qui a été couronné aux jeux floraux.



— Nous apprenons la mort de M. Eugène Mathieu, peintre d'un réel mérite qui avait été, dans ces dernières années, le directeur d'admirables publications illustrees, comme *Notre-Dame de Lourdes*, et *la Vie des Saints.*

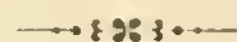
L'art chrétien perd en lui un de ses representants les plus distingués.



— Une femme de lettres, qui a beaucoup produit sous le pseudonyme de Raoul de Navery et qui s'appelait de son vrai nom Marie de Saffron, dame David, est morte le 17 mai à l'âge de cinquaante-quatre ans.

Écrivain catholique, Raoul de Navery a eu la réputation d'une romancière de talent. Elle avait commencé par écrire des poésies, puis des récits de voyages.

Nous nous bornerons à citer : *Un drame judiciaire, Jeanne-Marie, Monique, l'Ange du Bagne, l'Abbé Marcel, Voyage dans une église, Martyr d'un secret, la Confession de la Reine, les Drames de la misère*, etc.



— Regnier, le grand comédien qui vient de mourir, n'était pas seulement un artiste hors de pair; c'était aussi un érudit et un lettré. Il est l'auteur de la *Notice sur la Comédie-Française* dans *l'Encyclopédie* de Leroux et Reynaud, et de l'article : *Histoire du théâtre* inséré dans le recueil *Patria.* Il a écrit également des *Mémoires inédits pour servir à l'histoire du Théâtre-Français*, qui ont paru dans *le Monde dramatique.*

Regnier fut le collaborateur en nom de Paul Foucher pour une *Joconde* et le collaborateur anonyme de Sandeau pour *Mademoiselle de la Seiglière.*

Regnier laisse une très riche bibliothèque dans laquelle se trouvent nombre de volumes annotés par lui.



— Un des vétérans de la litterature contemporaine, M. Alphonse Toussenel, est mort le mois dernier. Il était né, en 1803, à Montreuil-Bellay, dans le departement de Maine et-Loire. A peine ses études étaient-elles terminées que M. Toussenel revint vivre à la campagne, où, tout en poursuivant de vastes travaux d'agriculture, il consacrait ses loisirs à l'étude des mœurs des animaux. Comme tant d'autres de ses amis, M. Toussenel fut seduit par les théories de Fourier, que dix ou douze adeptes exposaient, vers 1835, avec une réelle éloquence; il vint à Paris, remplit, pendant quatre ans, les fonctions de rédacteur en chef du journal *la Paix*, puis accepta, en 1847, le poste de commissaire civil à Bouffarick, poste qu'il abandonna, dès l'année suivante, à l'occasion d'un conflit qui s'était élevé entre l'administration civile et l'autorité militaire.

Resté fidèle aux doctrines de Fourier que d'autres avaient déjà répudiées, M. Toussenel fut un des fondateurs de *la Démocratie pacifique*, organe du système phalanstérien; après la Révolution de 1848, il fit partie de la commission du travail instituée au Luxembourg et publia un nouveau journal, *le Travail affranchi*, dont le titre indique suffisamment les tendances.

En 1849, M. Toussenel renonça à la carrière politique et se consacra exclusivement aux études qui lui avaient ete chères dès son enfance. C'est ainsi qu'il a publié *l'Esprit des bêtes*, ouvrage qui est entre toutes les mains; *le Monde des oiseaux*, et de nombreux articles dans *le Globe*, dans la *Bibliothèque des Feuille-*

tons et dans les journaux de chasse. On lui doit aussi quelques livres de polémique courante : *les Juifs rois de l'époque*, *Histoire de la féodalité financière*, *Travail et fainéantise*, *Programme démocratique*.

— Le 18 mai, ont eu lieu les obsèques de M. de Valbezen, ancien ministre plénipotentiaire, connu dans le monde des lettres sous le pseudonyme du major Fridolin. C'est sous ce nom qu'il collabora assez fréquemment à la *Revue des Deux Mondes* et qu'il a publié un livre intéressant et remarquable sur les Indes.

— Mlle Emma Warnod, originaire d'Alsace, est morte le mois dernier à Paris, où elle s'était fixée depuis sept ou huit ans. Ses premiers travaux littéraires avaient été des traductions. En 1871, à la suite de l'annexion de l'Alsace, elle publie un petit roman intitulé : *Amour ou Patrie*, qui obtint de l'autre côté des Vosges le plus vif succès. Ce petit volume fut suivi d'un second, sous le titre de *Primevère*, où revivait ce monde si intéressant des écoles de Strasbourg à la veille de la guerre. Depuis lors, elle a fourni des articles de critique littéraire au *Parlement*, à la *Revue suisse* de Lausanne et à d'autres recueils.



ETRANGER

Allemagne. — Les journaux du Tyrol nous apportent la nouvelle de la mort du R. P. Jean Wieser, de la compagnie de Jésus, professeur de philosophie à l'Université d'Innspruck. Le P. Wieser comptait parmi les écrivains allemands les plus distingués. Ses articles, publiés dans la *Revue de théologie catholique* d'Inspruck, sont très estimés. Le P. Wieser laisse un frère dans la compagnie de Jésus, le R. P. Mathieu Wieser, et un autre frère, doyen de la collégiale de Bolzano, dans le Trentin.

— Karl Stieler, poète bavarois fort connu par ses poésies en dialecte bavarois, est mort le 12 avril, à l'âge de quarante-trois ans.

— L'Université de Munich vient de perdre un de ses professeurs les plus distingués, le docteur Ernest Trumpp, orientaliste de talent.

Italie. — La *Voce della Verità* annonce la mort du R. P. Garucci, de la compagnie de Jésus. C'est une grande perte pour l'Église et pour les sciences. Ce modeste jésuite, retiré au collège national de l'Amérique du Sud, à Rome, était un des érudits les plus distingués du monde. Comme numismate et archéologue, il occupait une des premières places.

Avant de mourir, le R. P. Garucci a pu achever son grand ouvrage sur la numismatique, le plus complet qui existe.

Le Père Garucci, né à Naples en 1812, s'était fait une réputation comme érudit dès son entrée dans la compagnie de Jésus. En 1844, il publiait son remarquable ouvrage sur les antiquités de Salerne. Il a publié ensuite un grand travail sur la collection du cardinal Altieri.

Dans ses recherches, il a surtout étudié ensuite les antiquités de son pays natal, celles d'Isernia et de Pouzzole, les inscriptions de la flotte prétorienne de Misène, celles de Rieti, de Pompéi, les verreries trouvées dans les catacombes, sur les tombeaux de la via Appia, etc.

Son « *Histoire de l'Art chrétien* » et ses nombreux articles dans la *Civilta cattolica* suffiraient à lui donner une place marquante dans le monde savant.

— Nous recevons de Rome la nouvelle de la mort de M. Pantaleoni, ancien député, sénateur du royaume d'Italie.

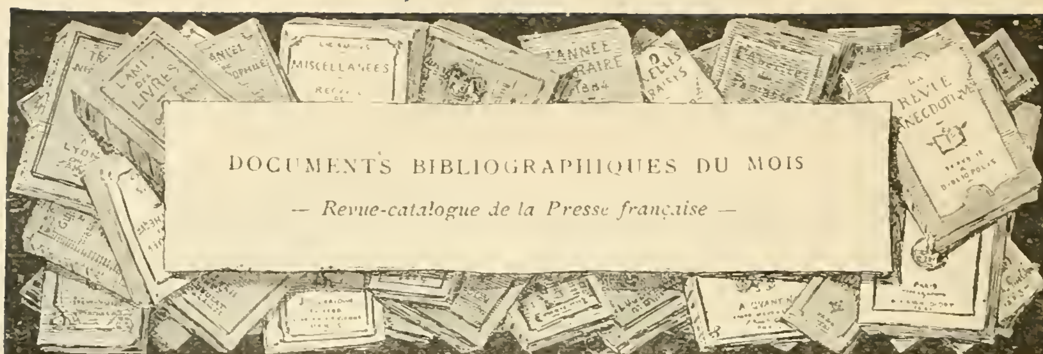
M. Pantaléoni n'était pas seulement un homme politique, c'était aussi un savant et un érudit : en même temps qu'il prenait une part très active aux travaux et aux débats du Sénat italien, il poursuivait des recherches sur les premiers temps de l'ancienne Rome; il est l'auteur d'un volume qui devait être suivi de plusieurs autres; et, travailleur infatigable, il préparait la publication de lettres qui lui avaient été adressées par Massimo d'Azeglio, de 1848 à 1865.

Russie. — Il vient de mourir, à Saint-Pétersbourg, un des plus grands historiens russes, M. Kastamaroff, ancien professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg. M. Kastamaroff est l'auteur d'une grande *Histoire de Russie* à laquelle il avait consacré une longue partie de son existence et qu'il avait corrigé bien des fois pour la mettre au courant de la science moderne. — Dans sa jeunesse, sous le règne de Nicolas, M. Kastamaroff avait été très persécuté pour ses opinions libérales. — Il fut même arrêté à cette époque et enfermé pendant une année dans la forteresse de Saint-Pétersbourg.

Amérique. — M. Richard Grand White, un des meilleurs commentateurs américains de l'œuvre de Shakespeare, est mort à New-York, le 8 avril. — En dehors de ses travaux purement littéraires, M. White a publié des essais politiques, tels que son *Nouvel évangile de la paix*, qui parut au cours de la guerre de la sécession, et ses *Rebellion letters* que publia le *London Spectator*.

M. White laisse encore des ouvrages de philosophie anglaise : *Words and their uses* et *England without and within*.





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN (1er fasc.). Coville : Recherche sur les États de Normandie pendant la première moitié du XIVe siècle. — Denis : Esprit et constitution de la Comédie aristophanesque. — Bourgeois : Hugues l'Abbé, margrave de Neustrie et archichapelain de France à la fin du IXe siècle. — ART (no 503). E. Véron : Eugène Delacroix. — Diehl : Ravenne, étude d'archéologie byzantine. — Un dessin de Panini. — Perkins : Concours pour l'exécution de la deuxième porte en bronze du baptistère de Florence. — R. Marx : Lettres d'artistes et d'amateurs : Gavarni et *Henriette Maréchal*.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (oct., nov., déc.). E. Le Blant : Sarcophages chrétiens de la Gaule. — Notice sur la vie de M. Thomas-Henri Martin ; bibliographie de ses ouvrages. — BULLETIN MONUMENTAL (mars-avril). Mowat : Les inscriptions des trésors d'argenterie de Bernay et de Notre-Dame d'Alençon. — Barbier de Montault : Le vitrail de la Crucifixion à la cathédrale de Poitiers. — Courajod : Les débris du musée des monuments français à l'école des Beaux-Arts. — Schuermans : Lettre sur la verrerie à la façon de Venise. — Durand : Bibliographie forézienne, sommaire. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (18 avril). Étude sur les cantonnements. — L'armée grecque et la mission française. — Observations au sujet de l'ouvrage *la Décadence militaire*. — Des moyens de récompense dans l'armée. — (25 avril). Les ballons et leur emploi à la guerre. — (2 mai). Étude sur le combat. — (9 mai). Réglage rapide du tir percutant. — Des viandes de boucherie dans l'armée.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 avril). Le Monnier : Fondation de l'ordre des Mineurs. — E. Blanc : Un spiritualisme sans Dieu. — de Bizemont : Du Caire à Kartoum. — Perdrau : Nouvelle correspondance du P. Lacordaire. — De Taillandier : Un réformateur militaire au XVIIIe siècle ; le comte de Saint-Germain. — Michel : La Nouvelle-Zélande. — des Faviers : La Politique de saint Thomas d'Aquin. — CORRESPONDANT (25 avril). Thureau-Dangin : Les débuts de M. Thiers. — Babeau : Les domestiques d'autrefois. — Waliszenski : Les finances de la Russie. — Nourisson : Le Voltairianisme ou la philosophie de Voltaire. — de Treverret : Le roman et le réalisme. — (10 mai). Comte de Falloux : Olivier de Serres. — Thureau-Dangin : Les débuts de M. Thiers. — De Chauvigny : L'armée coloniale. — F. Bouillet : Paris, carte de France. — Nourisson : Le Voltairianisme. — Waliszenski : Les finances de la Russie. — L. Joubert : *Henri de Bourbon et Jeanne d'Albret*, par le baron de Ruble. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (31 mars). Renouvier : Des différents emplois du terme *substance*. — Lionel Dauriac : La psychologie de l'artiste. — Pillon : La formation des idées abstraites et générales. — Renouvier : La critique littéraire de la *Critique de la raison pure*. — Grindelle : Les *Essais de psychologie contemporaine* de M. Paul Bourget.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (18 avril). La panique sur les marchés financiers d'Europe et les éventualités de la guerre. — La question des monopoles en France. — La meunerie française. — (25 avril). La spéculation de Bourse, ce qu'elle devrait être et ce qu'elle est. — Les ressources militaires de l'Angleterre dans l'Inde. — La population indigente à Paris. (2 mai). Le canal de Suez et les commissions internationales. — Les finances municipales, les emprunts et les travaux publics. — (9 mai). Marche de la richesse publique en France. — L'Angleterre et ses colonies.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 avril). Réception de M. de Lesseps. — L'art français et le Louvre. — Les concerts sous la Commune. — Théâtre de la cour à Compiègne. — Sonnet à Musset. — M. Claretie, président de la Société des Gens de Lettres. — (15 mai). Regnier. — Mariage de Jules Sandeau. — Félicien Mallefille. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mai). Molinier : La collection Albert Goupil ; l'art oriental. — A. Michel : Le Salon de 1885. — Ephrussi : La *Divine Comédie*, illustrée par Botticelli. — L. Magne : Le vitrail. — C. Lemonnier : Les artistes belges ; Xavier Mellery.

L'HOMME (10 avril). Salmon : Le grand menhir de Locmariaquer. — De Mortillet : Galerie de paléontologie ou Muséum d'histoire naturelle. — Fauvelle : Les religions s'agitent. — (25 avril). Mondière : Étude sur la population de Paris. — Sebillot : Croyances et superstitions des pêcheurs de la Manche.

INSTRUCTION PUBLIQUE (18 avril). F. Thomas : La logique de Stuart Mill. — Croiset : Démosthène ; première philippique. — Les comptoirs carthaginois des Syrtes. — (25 avril). Caro : Théories de la philosophie contemporaine sur la nature. — Martha : La philosophie à Rome. — Crousle : Buffon et le sensualisme. — (2 mai). Huit : La psychologie d'Aristote. — Levallois : La Fontaine, fables. — Pe-

nant : *La Poésie au Moyen Age*, par Gaston Pâris. — (9 mai). Crouslé : Buffon et Condillac. — Huit : La physique de Platon. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 avril). Bol-scin-Waterloo. — Parodie de la *Légende des siècles*. — Alfred de Vigny et Mme Dorval. — *Histoire de la prostitution*, par P. Dufour. — Sonnet inédit de Balzac. — Livre rarissime de Pontus de Thyard. — Curiosité typographique. — Mémoires relatifs à la seconde moitié du XVIIIe siècle. — Papiers de Marmontel. — Assassins littérateurs. — Portraits de la librairie Poulet-Malassis. — Lettres inédites de Voltaire à Wagnière. — Livres dont Voltaire se servait pour écrire. — (10 mai). Papiers de Rasse des Nœuds. — Collections bizarres. — Origine du nom de Triboulet. — Dictionnaire des graveurs. — *Les Sonnets du docteur*. — *De Paris à Saint-Cloud*.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (avril). F. Bernard : De la méthode en économie politique. — de Parieu : L'interpellation monétaire. — Walras : Un économiste inconnu ; Gossen. — Muller : Sur les prix de transports. — JOURNAL DES SAVANTS (avril). Barthélemy-Saint-Hilaire : Histoire de l'Inde. — A. Maury : Les Huguenots et les Gueux. — Miller : Sigillographie de l'empire byzantin. — Hauréau : Manuscrits du Mont-Cassin. — Berthelot : Les signes des métaux rapprochés des signes des planètes.

MAGASIN PITTORESQUE (30 avril). Traditions sur le tombeau de Charlemagne. — Une plante éducatrice. — Bataille littéraire des anciens et des modernes. — Fouilles du Louvre. — Un groupe de Nicolas Poussin. — Les plantes à caoutchouc. — Idée qu'on avait des Sept Merveilles du monde au Xe siècle. — (15 mai). La muse d'André Chénier. — Quatre peintres flamands du XVIe siècle. — Figeac (Lot). — Les boîtes à musique. — MOLIÉRISTE (mai). Monval : Regnier. — Ch. Marie : Un moliériste malgré lui. — d'Orville : Molière et l'Oratoire. — Monval : Le mariage de Silvia et de Mario. — Faucon : Lekain et le buste de Molière.

NATURE (18 avril). de Rochas : L'audition colorée. — Les falsifications des matières alimentaires et commerciales. — (25 avril). Les patins à neige. — La laine de bois. — La machine à composer de M. Lagermann. — L'épuisement des mines de houille. — Oiseau mécanique en papier. — (2 mai). La longévité humaine. — L'instantanéité en photographie. — L'olivier et la vigne en Algérie. — (9 mai). Appareil de mesure électrique. — La vie au fond des mers. — Le grand canon de Bange. — Ballons dirigeables. — NOUVELLE REVUE (15 avril). L. Pauliat : Louis XIV et la Cie des Indes de 1664. — La guerre navale par escadres cuirassées. — D'Orcet : Le cinquième livre de Pantagruel. — F. Sarcey : La correspondance de Louis Veuillot. — (1er mai). Vasili : La société de Londres. — P. Bourget : Henri-Frédéric Amiel. — Pauliat : Louis XIV et la Cie des Indes de 1664. — Joly : Le baccalauréat. — Marx : Bastien-Lepage.

POLYBIBLION (avril). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — De Margerie : Publications allemandes sur la géographie physique et la géologie. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (14 mai). Charavay : Société de l'histoire de la Révolution française. — Aulard : Caractères généraux de l'éloquence parlementaire, de 1794 à 1795. — L'élection du cardinal de Brienne comme évêque constitutionnel de Toulouse. — Le département de Seine-et-Marne à la Convention. — Les musées de la Révolution. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (mars-avril). Weber : Trois tombeaux archaïques de Phocée. — De Curzon : L'église prieurale de Champvoux (Nièvre). — De la Noë : Le rempart-limite des Romains en Allemagne. — Clermont-Ganneau : Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (avril). Guiffrey : Éroudelle, orfèvre de la reine de Navarre. — Extraits de divers inventaires du château de Monceaux (1623). — Jouin : Antoine Silvin, peintre du roi (1684-1686). — Vaillant : La galerie de Jacques II à Saint-Germain-en-Laye. — Dépenses du voyage du roi à Compiègne en 1730. — REVUE BRITANNIQUE (avril). M. Jules Ferry et ses amis. — La Chine contemporaine. — La question sociale. — La France et la Perse au XVIIIe siècle. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (20 avril). Le Vendidad et le Khordeh Avesta. — De la Blanchère : Terracine. — Winckler : Peuples et langues ouralo-altaïques. — Wolff : Histoire de l'Université de Vienne. — Fournel : Études sur la littérature française au XVIIIe siècle. — Le plus ancien manuscrit de l'*École romantique* de Heine. — (27 avril). Malabari : Le Gujarat. — Wecklin : Eschyle. — Bladé : Épigraphie antique de la Gascogne. — Guyet et de Tranchère : Œuvres poétiques de Béreau. — Monin : L'unité de la religion homérique dans l'*Iliade*. — (4 mai). Klatt : Étude chronologique sur l'histoire de la ligue achéenne. — Hertz : Les notes de Carrion sur Aulu-Gelle. — Hoelder : Les Institutes. — Ruelens : La première relation de Christophe Colomb. — REVUE DES DEUX MONDES (15 avril). G. Charmes : La réforme maritime; la défense des côtes. — A. Theuriet : Bastien-Lepage; l'homme et l'artiste. — A. Desjardins : Les mines et les mineurs. — Paléologue : Le Maroc. — (1er mai). Siméon Luce : Jeanne d'Arc à Domrémy. — Bailleux de Marisy : Les contrats d'assurance. — Larroumet : Une comédienne au XVIIe siècle; Madeleine Béjart. — Baudrillart : Le nouvel enseignement de l'économie politique dans les Facultés de droit. — Brunetière : L'idéalisme dans le roman. — REVUE FÉLIBRÉENNE (15 avril). Mariéton : Victor Gelu. — Gaut : Études de mœurs provençales; les Momons d'Aix. — (1er mai). Roux : *Cesaren*, geste limousine. — Gaut : Études de mœurs provençales ; rimeurs municipaux ; poètes-paveurs. — REVUE FRANC-COMTOISE (avril). Dr Muston : L'horlogerie dans les montagnes du Jura. — Le sire de Vaudrey. — Lançon : Vieilles chansons. — REVUE GÉNÉRALE (15 avril). Armand Silvestre : Souvenirs de Th. Gautier. — Ed. Galabert : La musique populaire. — (1er mai). De Sybel : Histoire des États de l'Europe pendant la Révolution française ; les commencements du Directoire. — Yves Guyot : L'Inde et l'Angleterre. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (avril). Levasseur : L'Australie. — Du Mazet : Sites algériens; le Djebel-Khar et la plaine de Télamine. — Marcel : Bibliographie de la Nouvelle-France. — Girard de Rialle : Mémoire inédit du consul Vieillard sur Formose (1784). — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). Forneron : Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth (1649-1734). — Fagniez : La mission du P. Joseph à Ratisbonne. — Van der Haeghen : Examen des droits de Charles VIII sur le royaume de Naples. — REVUE LITTÉRAIRE (avril). A. Rastoul : *Un ministre de la Restauration* (C. Rousset). — Baron René de France : *L'empereur Alexandre II* (E. de Cardonne). — Arthur Loth : *La Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie* (F. Vigouroux). — Ansart : *La Cochinchine française* (L.-E. Louvet). — Abbé Trichard : *Atlas d'histoire naturelle de la Bible* (L. Cl. Fillion). — Arthur Loth : *Paléographie des classiques latins* (E. Chatelain). — REVUE PHILOSOPHIQUE (mai). Lacholier : Psychologie et métaphysique. — Brochard : Pyrrhon et le scepticisme primitif. — Sikorski : Le développement psychique de l'enfant ; la volonté. — Un problème de métaphysique; les difficultés de l'idéalisme. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 avril). Louis Leger : M. Chodzko; la chaire de Mickiewicz; le

monde slave au XIX[e] siècle. — J. Lemaître : M. Edouard Grenier. — 25 avril). Darmesteter : Coup d'œil sur l'histoire de la Perse. — De Nouvion : Le congrès des Sociétés savantes de 1885. — Louis Ulbach : L'Escurial. — Piliaut : Le bi-centenaire de Sébastien Bach. — (2 mai). Ch. Bigot : Bastien-Lepage. — J. Lemaître : M. Emile Pouvillon. — Ravaisson : Idées des peuples anciens sur la propriété. — Vattier : La Sorbonne au commencement du siècle. — F. Surgey : *Cruelle énigme*, par P. Bourget. — (9 mai). Reinach : Le procès de la Révolution à propos de publications récentes. — Coignet : Anne de Bretagne et Louise de Savoie. — Léo Quesnel : M. Galdos. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 avril). Faye : L'univers et la classification des mondes. — Grimaux : Les substances colloïdales et la coagulation. — Retterer : Le développement du squelette des extrémités chez les mammifères. — (25 avril). Hautefeuille : Sainte-Claire Deville, minéralogiste. — Les feux de l'infanterie. — L'exposition internationale d'électricité à l'Observatoire de Paris. — (2 mai). Regnard : Deux poisons à la mode : la morphine et l'éther. — De Lapparent : La théorie des récifs coralliens. — Olivier : *Les origines de l'alchimie*, par M. Berthelot. — Chervin : Le conseil supérieur de statistique. — (9 mai). Janssen : Le méridien et l'heure universels. — Badoureau : Le charbon de terre, son extraction et ses usages. — Bougon : Les fausses truffes des environs de Paris.

SCIENCE ET NATURE (18 avril). La Gruyère et les fromages. — Les arts et les industries des nègres d'Afrique. — Ambulances urbaines. — (25 avril). L'Institut physiologique. — Un nouvel ascenseur. — Un précurseur du Mahdi. — (2 mai). La galvanatypie. — Les torpilles. — La musique et la danse en Indo-Chine. — Oscillations des glaciers de la villa de Chamounix. — (9 mai). La télégraphie Estienne. — La protection de la flore alpine. — Les heures du jour et les animaux marins. — Tramways funiculaires de Philadelphie. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 avril). Brun : Le nouveau système d'avancement. — Brunoy : Les responsabilités dans l'affaire du Tonkin. — (1[er] mai). Brun : La masse de petit équipement. — Lehautcourt : La défense nationale dans le Nord ; Laon, Soissons. — De Corlay : Considérations militaires sur l'avenir de la tactique de l'infanterie.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 avril au 15 mai 1885)

CONSTITUTIONNEL. Avril : 20. *Drames du peuple*, poésies de M. Renaud. — Mai : 4. Stéphen Liégeard : Le collège du Gay Sçavoir. — 12. *De Sadowa à Sedan*, mémoires de M. Meding, recueillis par M. Victor Tissot.

DÉBATS. Avril : 16. G. Charmes : *La marine des Ptolémées et la marine des Romains*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière. — 19. A. Bardoux : Lamartine dans l'intimité. — 25-26. Forneron : La police de Napoléon I[er] et les directeurs du *Journal des Débats*. — Mai : 6. P. Bourget : L'esthéticisme anglais. — 13. Chantavoine : *La Délicatesse dans l'art*, par M. Martha. — 15. De Molinari : *Le Canada et l'émigration française*, par M. Gerbié. — *Histoire du Canada et des Canadiens français*, par M. Réveillaud.

XIX[e] SIÈCLE. Avril : 25. H. Fouquier : Le procès du roman *les Deux Amies*. — 27. J. Lemaître : La Correspondance de M. de Rémusat. — Mai : 11. Le troisième centenaire de Ronsard. — 9-15. Souvenirs du Deux-Décembre, à propos des *Souvenirs* de M. de Maupas.

ÉVÉNEMENT. Mai : . Félicien Mallefille — 8. L. Desprez : M. Zola.

FIGARO. Avril : 23. La Bibliothèque nationale. — 26. Caliban : La femme d'artiste. — 27. Le divin marquis. — Mai : 4. Ad. Marx : Toussenel. — 8. Delpit : La vie réelle (Réponse à M. de Pontmartin au sujet de sa critique du roman : *Solange de Croix-Saint-Luc*).

FRANÇAIS. Avril : 21. E. Bigé : *Souvenirs sur Lamartine*, par M. Ch. Alexandre. — 28. M. Henri de Bornier. — Mai : 1. *Le marquis de Clermont-Tonnerre*, par C. Rousset. — 8. *Les origines de la Révolution en Bretagne*, par M. Pocquet. — 10. Peccadille : A la Bibliothèque.

FRANCE LIBRE. Mai : 7-11. Les droits d'auteur.

GAGNE-PETIT. Avril : 17. *Le théâtre de Compiègne sous Napoléon III*. — Mai : 13. F. Sarcey : Lantour-Mézeray, d'après *le Livre*.

GAZETTE DE FRANCE. Avril : 16. Racot : *Souvenirs d'un préfet de police*. — 17-28 et mai : 2-11. Le journalisme en Angleterre. — 18. La Bibliothèque janséniste. — *De Toulon au Tonkin*, par le D[r] Bernard. — 23-27. *Traité élémentaire de physiologie*, par le D[r] Béclard. — 25. *Marcelle*, par D. Lesueur. — Mai : 5. Lignées littéraires ; Rochechouart-Mortemart. — 6. A. Racot : André Gill. — 9. *Charles de Bernard, sa vie et ses œuvres*, par M. de Piépape. — 14. Dancourt : La bibliothèque de M. de Latour.

GIL BLAS. Mai : 5. C. Mendès : Les grands bohèmes hongrois ; Petœfi Sandor. — 6. Nestor : Lettres de J. de Goncourt. — 7. Le supplice d'un romancier (Les similitudes de titres). — 13. Nestor : La fiction et la réalité.

INTRANSIGEANT. Avril : 24. H. Rochefort : A propos du roman de M. Maizeroy : *les Deux Amies*.

JUSTICE. Avril : 27. La rhétorique de Robespierre. — Mai : 3. André Gill. — 4. La jeunesse et le caractère de Vergniaud. — 11. L'éducation oratoire et la politique de Vergniaud.

LIBERTÉ. Avril 20. Drumont : La Correspondance de Jules de Goncourt. — Mai 15. Drumont : *Grandeurs et misères littéraires*, par L. Ulbach.

LIGUE. Avril : 23. F. Baille : Xavier de Maistre, d'après des œuvres inédites. — Mai : 13. La belle Cordière.

MATIN. Avril : 24. P. Arène : Fausse morale (*les Deux Amies*).

MONITEUR UNIVERSEL. Avril : 20. *Louis de Geer*, par M. de Witt. — *Un mignon de la cour d'Henri III* (*Bussy d'Amboise*), par A. Joubert. — 27. Les finances de l'ancien régime et de la Révolution. — 28 et mai : 2. *Le Nouveau Spiritualisme*, par Vacherot. — Mai : 5. *La Société de Vienne*, par le comte Vasili. — 13. *De Paris au Tonkin*, par P. Bourde.

PAYS. Avril : 21. *Drames du Peuple*, par M. Renaud. — 28. Ouvrages sur sainte Geneviève. — Mai : 15. *De Sadowa à Sedan*, mémoires de M. Meding, publiés par M. Tissot.

RAPPEL. Mai : 9-10. Le vieux Paris; Saint-Julien-le-Pauvre.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 17. Mirabeau grammairien. — 18-19-30. Les origines de la Contre-Révolution. — 18-19. Collot d'Herbois à Orléans en 1795 — 26. Les Bonaparte-Patterson. — 29. Le papier-monnaie et la Révolution. — Mai : 10. Danton et le sang de septembre.

SIECLE. Avril : 20. *De Toulon au Tonkin*, par le Dr Bernard. — 24. Mme Bonaparte-Patterson. — Mai : 5. Toussenel. — 6. Les almanachs de la Révolution.

TELEGRAPHE. Mai : 14. Darwinisme littéraire.

TEMPS. Avril : 16, 17, 18, 23, 26, 29, 30 et mai : 15. Ph. Daryl : La Chine contemporaine. — 19, 21, 22. Castagnary : *Le ministère Gambetta*, par M. Reinach. — 28. Mézières : *L'ancien régime dans la bourgeoisie lorraine*, par Munier-Jolain. — Mai : 3-5. Legouvé : L'Académie en 1829; deux secrétaires, MM. Andrieux et Villemain. — 7. *La littérature française au XIXe siècle*, par P. Albert. — 14. Vingt-cinq ans de la vie intime de Voltaire.

UNIVERS. Mai : 2. Les actes apocryphes des apôtres. — 4. Correspondance de Louis Veuillot. — 8-12. Sur l'état présent du magnétisme animal.

VOLTAIRE. Avril : 27. La Bibliothèque nationale.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'avril 1885

1. *Les Nouveaux remèdes.* Journal bi-mensuel de chimie médicale, de pharmacologie, de thérapeutique et d'hydrologie. In-12, 24 p. Paris, imp. Dupont. Bureaux, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. Abonnements : un an, 10 fr.

2. *Rabagas.* Journal hebdomadaire. In-fo, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Aubineau. Bureaux, 175, rue de Courcelles. Abonnements : un an, 20 fr.

4. *L'Indiscret.* Journal financier, hebdomadaire, paraissant le samedi. In-4o, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, Paris, 6 fr.; départements, 9 fr. Le numéro, 20 centimes.

Le Progrès industriel et commercial. Journal financier, hebdomadaire, paraissant le samedi. In-4o, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, Paris, 6 fr.; départements, 9 fr. Le numéro, 20 cent.

5. *Le Xe arrondissement*, paraissant tous les dimanches. Pet. in-4o, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Diou. Bureaux, 39, rue Château-Landon. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 5 centimes.

7. *La Revue mensuelle.* In-4o, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 5, rue Coq-Héron. Abonnements : un an, 1 fr. Le numéro, 5 centimes.

10. *Le Saint-Crépin.* Organe des patrons et ouvriers cordonniers. Petit in-4o, 14 p. à 2 col. Paris, imp. Philipona, Bureaux, 9, rue d'Assas. Paraît le 10 et le 25 de chaque mois. Abonnements : un an, 9 fr.; 6 mois, 5 fr. Le numéro, 30 centimes.

12. *La Nuit.* Organe spécial de Paris-nocturne, littéraire, satirique et grivois, paraissant tous les samedis. Petit in-4o, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Lambert. Bureaux, 239 *bis*, rue Lafayette. Abonnements : Paris, 3 mois, 80 cent.; départements, 1 fr. Le numéro, 10 centimes.

13. *Le Fil télégraphique.* Journal d'informations rapides. In-4o, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. Bureaux, 61, rue Lafayette.

16. *Jacques Bonhomme.* Organe des intérêts politiques, économiques et commerciaux des producteurs du sol. Petit in-4o, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Canas. Bureaux, 9, rue d'Aboukir, Abonnements : un an, 12 fr. Paraît les lundis, mercredis et samedis.

Le Tire-Pied. Organe international, théorique et pratique de la cordonnerie ouvrière, paraissant le 1er et le 16 de chaque mois. In-4o, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Moreu. Bureaux, 34, faubourg Saint-Denis. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

18. *Le Pied dans le plat.* Journal des rossards, paraissant tous les samedis. Petit in-4o, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Bataille. Bureaux, 6, rue du Marché-des-Patriarches. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

19. *Le Faucon noir.* Journal fantaisiste paraissant le dimanche. In-4o, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Collombon. Bureaux, 14, rue de Vaugirard. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 15 centimes.

25. *Bulletin bibliographique de la librairie française et des arts et industries qui s'y rattachent.* In-18, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Clavel. Bureaux, 9, cité d'Hauteville. Abonnements : un an, 5 fr. Bi-mensuel.

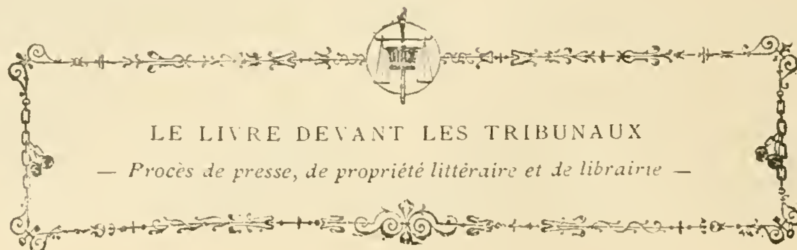
Le Producteur. Organe spécial des halles et marchés, paraissant tous les samedis. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mœglin. Bureaux, 75, rue Quincampoix. Abonnements : un an, 8 fr. 6 mois, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Petit illustré. In-4°, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Dupont. Bureaux, 10, rue du Croissant. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 5 centimes.

26. *Le Pronostiqueur.* Journal de sport. Petit in-4°, 4 p. Paris, imp. Blondeau. Bureaux, 76, rue du Cardinal-Lemoine. Le numéro, 10 centimes.

Le Bon Journal. In-4°, 16 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Marpon. Bureaux, 26, rue Racine. Abonnements : un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

Sans date. *L'Écho de l'imprimerie.* Revue mensuelle de la typographie, de la lithographie et de la librairie. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Waltier. Bureaux, 129, rue d'Aboukir. Abonnements : un an, 5 fr.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Angleterre.

La condamnation de M. Edmund Yates.

Il est curieux, dit le journal *le Temps*, de constater comme la loi anglaise, réputée si favorable à la liberté de la presse, peut en certains cas être dure aux journalistes. M. Edmund Yates, rédacteur en chef du *World* de Londres, en fait présentement la douloureuse expérience.

Le *World* est ce qu'on appelle de l'autre côté du détroit un *society paper*, c'est-à-dire une revue hebdomadaire spécialement consacrée aux faits et gestes du monde élégant. M. Yates, qui l'a fondé en 1874 avec feu M. Grenville-Murray et M. Labouchère, est un romancier distingué, un lettré, un homme du monde fort apprécié de ses nombreux amis. Il est âgé d'une cinquantaine d'années, jouit d'une considération méritée, et n'avait pas à son passif, jusqu'à ce jour, la moindre peccadille qui lui eût jamais valu des démêlés quelconques avec la justice. Au nombre des collaborateurs qui le renseignent habituellement sur les petits événements mondains, se trouvent, dit-on, plusieurs membres de la Chambre des lords et de la Chambre des communes. C'est à un de ces reporters connus de lui seul qu'il devait un paragraphe publié dans le *World* du 17 janvier 1883, et dont voici la teneur :

« Une histoire singulière circule en ce moment dans les cercles sportifs. Il s'agit de l'enlèvement d'une jeune dame du plus haut rang et de la plus haute naissance par un jeune pair dont le mariage d'amour avait fait naguère quelque bruit, et dont la femme est présentement dans un état de santé fort précaire. C'est pendant une partie de chasse à courre que l'enlèvement s'est opéré. La jeune dame, qui n'a que vingt-deux ans, est une de nos amazones les plus intrépides. Le séducteur est maître des chasses de son comté. »

Le paragraphe, comme on voit, ne nommait personne. Lord Lonsdale, qui s'y était reconnu, n'en assigna pas moins le rédacteur en chef du *World* en *libel*, c'est-à-dire en diffamation, devant la cour du Banc de la reine. M. Yates admit que c'était bien en effet de lord Lonsdale qu'il était question dans le passage incriminé. Il affirma avoir publié la nouvelle sans intention de nuire et simplement parce qu'elle courait dans les cercles mondains. Il n'en fut pas moins condamné, en avril dernier, à quatre mois d'emprisonnement, et ne se vit autorisé à aller en appel qu'en déposant caution de mille livres et trouvant deux répondants pour cinq cents livres chacun, soit au total cinquante mille francs.

L'affaire vient de revenir en appel devant le Maître-des-Rôles et deux lords-justice. Cette juridiction a simplement confirmé l'arrêt de première instance. M. Yates aurait pu en appeler de nouveau à la Chambre des lords. Mais comme il ne pouvait guère espérer un résultat favorable, il a jugé sans doute que la note des frais était suffisante, et a déclaré renoncer à l'appel suprême. En conséquence, il a été immédiatement écroué à la prison d'Holloway, pour y subir sa peine en qualité de « délinquant de première classe ».

Cette expression singulière signifie que M. Yates n'est pas soumis dans sa prison au règlement des convicts ordinaires, qu'il n'est pas astreint au travail, peut meubler sa chambre à son gré et se faire apporter des vivres du dehors. Par certains côtés, le traitement qu'il subit ressemble donc à celui qui est traditionnel à Sainte-Pélagie pour les journalistes condamnés par application des lois sur la presse. Quelques dispositions concourent pourtant à rendre ce régime plus pénible que le nôtre. En premier lieu, la prison d'Holloway est une prison de droit commun et n'a pas de quartier spécial pour les délits de presse. Puis, les rigueurs du règlement s'y affirment par des restrictions vexatoires, comme celle qui limite à une demi-pinte de vin (environ un quart de litre) et à une pinte de bière la ration quotidienne permise au prisonnier. Il ne peut recevoir qu'un seul journal par jour; sa correspondance doit passer sous les yeux du directeur; la question des visites est laissée à la discrétion des magistrats du district. En somme, M. Edmund Yates va faire quatre mois d'un emprisonnement assez dur et fort ennuyeux, pour sept à huit lignes qu'il n'a pas écrites, qui n'ont fait de mal à personne, et qui, chez nous, lui auraient valu, au maximum, une promenade au Bas-Meudon et une égratignure à la main.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.

Supplément au numéro du 10 Juin 1885 du « LIVRE »

LIBRAIRIE DE **A. EUDES**, 30, rue du Dragon, à Paris

NOUVELLE SOUSCRIPTION A PRIX RÉDUITS

L'HEPTAMÉRON

DES

NOUVELLES

DE TRÈS HAUTE ET TRÈS ILLUSTRE PRINCESSE

MARGUERITE D'ANGOULÊME

REINE DE NAVARRE

Edition des Bibliophiles

Publiée sur des manuscrits, avec des notes et variantes, par MM. Leroux de Lincy et Anatole de Montaiglon, publiée en 4 volumes illustrés de : 73 gravures d'après Freudenberg, gravées par Longueil, Halbou, etc.; 1 frontispice d'après Dunker, gravé par Eichler; 72 entêtes d'après Dunker, gravés par Champollion et Tiburce de Marc; 11 compositions nouvelles dont 3 gravures au burin, d'après Pile, Ch. Lepec, etc., gravés par Nargeot, Muselle et L'Hôtelier; 3 entêtes d'après MM. Ch. Lepec, E. Giraud, Flameng, gravées par Champollion et Flameng; 2 culs-de-Lampes, dont 2 composés et gravés par Hédouin et le troisième composé par Ch. Lepec, gravé par Tiburce de Mare; 1 magnifique portrait, genre dix-huitième siècle, gravé au burin par Tiburce de Mare; les armes et emblèmes de Marguerite de Navarre, tirés en chromolithographie à 14 couleurs, or et argent; 1 fac-similé de l'écriture de Marguerite de Navarre et un portrait, procédé Gillot.

IL RESTE LES EXEMPLAIRES CI-APRÈS (*tous de premier tirage*).

4 exemplaires, sur papier vergé à la forme premier choix fabriqué exprès pour cette édition, avec filigrane, les armes et la devise de Marguerite d'Angoulême, 4 vol. format in-8 écu, reliure d'amateur, plein maroquin rouge du Levant dorés en tête, tranches ébarbées.. 125 fr.

TIRAGE D'AMATEUR *format in-8 raisin numérotés à la presse, les 4 tomes en 8 volumes*

20 exemplaires, sur papier Van Gelder Zonen d'Amsterdam, fabriqué exprès pour cette édition avec filigrane, aux armes, emblème et devise de Marguerite de Navarre, avec trois suites de gravures hors texte dont une en noir sur papier du Japon, une en bistre et une en sanguine sur papier Van Gelder du prix de 250 fr. réduit à... 130 fr.

9 — sur papier Van Gelder avec les trois suites ci-dessus, les entêtes et les fleurons sur papier de Chine, monté dans le texte du prix de 300 fr. réduit à....... 150 fr.

30 — sur papier Whatman avec deux suites, une tirée en noir sur papier teinté, une en bistre sur Whatman du prix de 300 fr. réduit à..................... 130 fr.

20 — sur papier Whatman avec trois suites, une en noir sur japon, une en bistre et une en sanguine sur Whatman du prix de 350 fr. réduit à .... 160 fr.

15 — sur papier Whatman avec les trois suites ci-dessus, entêtes et fleurons sur Chine du prix de 400 fr. réduit à .... 180 fr.

On peut aussi prendre par volume en souscrivant à l'ouvrage complet (demander le prospectus).

VÉRITABLES MÉMOIRES DE MARIE MANCINI

PRINCESSE COLONA

Réimprimés pour la première fois, avec notices et notes par G. D'HEILLY

Un beau volume in-12, avec portrait. — Prix : **3 fr. 50**. — Net, **2 fr.**

Marie Mancini, l'une des nièces de Mazarin, et dont la vie a été des plus aventureuses et des plus romanesques, a écrit ces Mémoires de compte à demi avec le galant abbé de Saint-Réal. Les récents travaux de M. Chantelauze, en faisant connaître les relations qui ont existé entre Marie Mancini et Louis XIV, contribuent à les rendre encore plus intéressants. Ces mémoires obtinrent un immense succès à leur apparition; la première édition est si rare qu'elle a presque la valeur d'un manuscrit ; ajoutons que cette nouvelle édition, outre les notes qu'elle contient, a été réimprimée avec le plus grand soin par M. Unsinger.

Chaque ouvrage est envoyé Franco avec facilité de retour dans les 48 heures

Prière d'adresser les demandes directement.

FUSTEL DE COULANGES

Membre de l'Institut
Professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris

RECHERCHES
SUR QUELQUES
PROBLÈMES D'HISTOIRE

1° Le Colonat romain
2° Du Régime des terres en Germanie ; 3° De la Marche germanique ;
4° L'Organisation judiciaire dans le royaume des Francs.

Un volume in-8, broché, 10 fr.

HENRI BAUDRILLART

Membre de l'Institut

LES POPULATIONS AGRICOLES
DE LA FRANCE
NORMANDIE ET BRETAGNE
PASSÉ ET PRÉSENT

Mœurs, Coutumes, Instruction, Population, Famille
Valeur et Division des terres
Fermage et Métayage, Ouvriers ruraux, Salaires, Nourriture, Habitation

Un volume in-8, broché, 7 fr. 50

C.-E. ADAM

Ancien élève de l'École normale supérieure, Agrégé de philosophie
Professeur au Lycée de Nancy

ESSAI SUR LE JUGEMENT ESTHÉTIQUE

Un volume in-8, broché, 5 fr.

POÈMES

DE

LA LIBELLULE

TRADUITS DU JAPONAIS

PAR

JUDITH GAUTIER

D'APRÈS LA VERSION LITTÉRALE

DE

M. SAIONZI

Conseiller d'État de S. M. L'Empereur du Japon

ILLUSTRÉS

PAR YAMAMOTO

Les gravures en plusieurs couleurs sont reproduites par M. GILLOT.

L'ouvrage a été tiré à 800 exemplaires numérotés sur beau papier du Japon

LE PRIX DE LA SOUSCRIPTION EST DE 50 FRANCS

Les Poèmes de la Libellule *ne sont pas dans le commerce.*

Adresser les adhésions :

A M[lle] JUDITH GAUTIER, 108, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

L'imprimeur-éditeur: A. QUANTIN.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.